

# DITES-LE-MOI ENCORE : LES CICATRICES DU PLAISIR

*Eros*



# **Dites-le-moi encore : Les Cicatrices du Plaisir**

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Bruit des Scanners	4
Chapitre 2 : L'Oasis de l'Impolitesse	16
Chapitre 3 : L'Inconnu de 17h30	30
Chapitre 4 : La Formule Magique	42
Chapitre 5 : Le Prédateur de Politesse	54
Chapitre 6 : Trois Jours d'Enfer	65
Chapitre 7 : L'Épuisement des Sens	77
Chapitre 8 : Sous la Lumière des Néons	88
Chapitre 9 : L'Affrontement du Parking	101
Chapitre 10 : Le Coup de Grâce	112
Chapitre 11 : Dans l'Habitacle du Désir	123
Chapitre 12 : La Nuit des Miracles	134
Chapitre 13 : Le Silence des Autres	145
Chapitre 14 : Une Courtoisie Particulière	156

# Chapitre 1

## Le Bruit des Scanners

Le soleil de Hyères est une morsure. Dehors, il dévore l'asphalte du parking, fait fondre les espoirs et sature l'air d'une odeur de pins brûlés et de sel marin. Mais ici, sous les néons blafards du supermarché, le monde est aseptisé, froid, presque mort. Je suis assise derrière ma caisse, la numéro 4, celle qui grince un peu plus que les autres. C'est mon trône de plastique et de métal, mon poste d'observation sur la misère humaine et, surtout, mon propre calvaire.

\*Bip.\*

Un paquet de pâtes. Mon poignet pivote, un geste mécanique, répété des milliers de fois par jour. Ma peau frotte contre le rebord métallique de la caisse, une irritation légère qui, chez n'importe qui, passerait inaperçue. Pas chez moi. Chez moi, chaque contact est une déflagration.

\*Bip.\*

Une boîte de conserve froide. La condensation vient mouiller le bout de mes doigts. Ce simple changement de température remonte le long de mes nerfs comme une traînée de poudre. Je sens mes tétons pointer instantanément sous le tissu synthétique et irritant de mon uniforme bleu électrique. C'est ma malédiction. Ce que les médecins appellent pompeusement une hypersensibilité neurologique, je l'appelle mon enfer privé. Mon passé n'a rien arrangé : des années de mains brusques et de mots qui cognent ont recâblé mon cerveau. Aujourd'hui, mon corps ne comprend plus la différence entre la douleur et le plaisir. Il a faim de ce qu'il redoute le plus.

« Ça fera douze euros soixante, s'il vous plaît. »

Ma voix est blanche, monocorde. J'essaie de ne pas regarder le client. Un homme d'une soixantaine d'années, les mains calleuses, l'air fatigué. Il me tend un billet. Nos doigts se frôlent. Un contact d'une demi-seconde.

L'impact est d'une violence inouïe. Une décharge électrique remonte mon bras, traverse ma poitrine et vient se loger directement entre mes cuisses. Je serre les dents, les doigts crispés sur le tiroir-caisse. Mon bas-ventre se contracte violemment, une vague de chaleur poisseuse envahit ma culotte en coton. C'est humiliant. C'est une agonie de chaque instant. Le simple fait qu'il ne m'ait pas jeté l'argent au visage, qu'il ait eu ce geste civil de me le tendre, déclenche en moi une réaction animale.

« Merci, mademoiselle. Bonne journée. »

Le mot « Merci ». Ce mot, c'est le pire de tous. Prononcé avec une douceur sincère, il agit comme une main qui s'enfoncerait brusquement entre mes jambes. Je sens la moiteur qui s'intensifie, le tissu qui colle à mes lèvres déjà gonflées par l'excitation involontaire. Je ferme les yeux une seconde, inspirant l'air recyclé et l'odeur de plastique des sacs de courses. Je suis une plaie ouverte.

\*Bip.\*

La cliente suivante. Une mère de famille pressée. Elle ne me regarde pas. Elle râle parce que le prix des couches a augmenté. Tant mieux. Son mépris est mon seul rempart. Tant qu'on me traite comme une machine, je reste à peu près entière. Mais dès qu'une faille d'humanité apparaît, dès qu'un regard s'attarde avec un minimum de respect sur moi, je fonds. Je deviens cette chose palpitante, dégoulinante, perdue dans les méandres d'un désir que je ne contrôle pas.

Je sens une goutte de sueur couler entre mes seins, se frayant un chemin jusqu'à

l'élastique de mon pantalon. La climatisation crache un air glacé qui me fait frissonner. Je me tortille légèrement sur mon siège ergonomique, cherchant une position qui ne raviverait pas le feu qui couve. Le frottement du jean contre ma vulve est un supplice. À chaque mouvement, le tissu rugueux caresse mon clitoris, le rendant douloureusement sensible. Je suis au bord du précipice, et il n'est que dix heures du matin.

Le bruit des scanners est une symphonie de torture. \*Bip. Bip. Bip.\* Le rythme cardiaque de ma propre déchéance. Je vois les gens défiler, leurs vies étalées sur le tapis roulant. Yaourts, déodorants, litière pour chat. Ils ne se doutent pas qu'en face d'eux, la femme qui scanne leurs articles est en train de se noyer dans son propre corps. Que chaque « s'il vous plaît » poli lui donne envie de s'écarter les jambes ici-même, sur le tapis de caoutchouc noir, et de hurler jusqu'à ce que ses cordes vocales lâchent.

Soudain, une ombre se projette sur ma caisse. Une présence différente. Plus dense. Je ne lève pas les yeux tout de suite. Je termine de scanner les articles de la dame aux couches. Mes mains tremblent légèrement, un spasme incontrôlable au bout des doigts. Je sens une odeur. Ce n'est pas le parfum bon marché des clients habituels. C'est quelque chose de plus profond. Un mélange de cèdre, de papier frais et de peau propre. Une odeur de calme. De domination tranquille.

Je saisis le premier article de ce nouveau client. Un carnet de croquis à couverture rigide. Puis une règle en métal. Un porte-mine de précision. Des objets d'architecte. Mes doigts effleurent la texture du papier de haute qualité. Le contraste avec la vulgarité du supermarché est saisissant.

« Bonjour, Élodie. »

Mon nom. Il a lu mon badge. Mais la façon dont il l'a prononcé... Ce n'était pas une simple lecture. C'était une caresse vocale, basse, vibrante, qui a résonné jusque dans

ma colonne vertébrale. Je sens mes muscles pelviens se contracter dans un spasme si fort que je manque de lâcher le carnet.

Je lève enfin les yeux.

Marc est là. Il ne sourit pas, mais son regard perçant semble lire à travers mon uniforme, à travers ma peau, directement dans la flaque de désir honteux que je suis devenue en l'espace d'une seconde. Son calme est une insulte à mon chaos intérieur. Il se tient droit, les épaules larges, une aura de contrôle absolu émanant de chaque pore de sa peau.

« Vous avez l'air d'avoir chaud, » dit-il d'une voix traînante, presque cruelle de politesse.

Je sens le rouge me monter aux joues, puis descendre plus bas, là où la chaleur brûle tout. Ma culotte est maintenant totalement trempée. Je peux sentir l'humidité à travers mon pantalon quand je me réajuste sur mon siège. L'odeur de mon propre sexe, excitée par ce simple échange, monte à mes narines, se mélangeant à son parfum de cèdre. C'est insupportable. Je suis une bête en cage, et il vient de poser la main sur le verrou.

« C'est... c'est la clim, » je balbutie, ma voix déraillant sur la fin. « Elle fonctionne mal. »

Il incline légèrement la tête, ses yeux ne quittant pas les miens. Il sait. Il voit les perles de sueur sur ma lèvre supérieure, il voit mes pupilles dilatées. Il voit l'agonie du plaisir qui me ravage parce qu'il me traite avec une courtoisie si tranchante qu'elle me transperce.

« Vraiment ? » murmure-t-il en posant sa main à plat sur le tapis roulant, juste à côté de ma main à moi.

Il ne me touche pas. Pas encore. Mais la chaleur qui se dégage de sa paume est une promesse de destruction. Je sens mon cœur cogner contre mes côtes comme un oiseau affolé. Le bruit des autres scanners s'estompe. Il n'y a plus que le son de ma respiration courte et le ronronnement sourd de l'électricité entre nous. Je suis sa proie, et le pire, c'est que je n'ai jamais eu aussi soif de me faire dévorer.

Le silence qui s'installe entre nous est une lame de fond, un tsunami sourd qui engloutit les bruits de la zone commerciale. Les annonces au micro pour les promotions sur le jambon blanc, le cri d'un gosse à la caisse 12, le frottement des chariots sur le carrelage froid... tout ça devient un lointain bourdonnement, une fréquence radio dérégulée. Il n'y a plus que lui. Lui et cette odeur de cèdre, de cuir vieux et de quelque chose de plus sombre, de plus organique. De la sueur propre. De l'homme.

Ma main tremble. Je le déteste d'être si calme alors que je me désintègre de l'intérieur. Je saisis un pack de bouteilles d'eau, un geste machinal pour rompre le sort, mais mes doigts sont mous, gourds. Le plastique glisse.

Il tend le bras. Pas pour ramasser l'article, mais pour stabiliser mon poignet.

Le contact est un incendie. Sa peau contre la mienne, c'est du phosphore blanc. Je lâche un petit gémissement étouffé, une plainte animale que je n'ai pas pu retenir. Mes doigts se crispent sur le rebord métallique de la caisse. Ses doigts à lui sont longs, calleux au bout, comme ceux d'un musicien ou d'un artisan. Il serre juste assez pour que je sente sa puissance, mais sa caresse est d'une douceur qui me donne envie de hurler.

« Vous tremblez, Élodie, » murmure-t-il.

C'est la première fois qu'il prononce mon nom. Il a lu mon badge, ce petit morceau

de plastique épinglé sur ma poitrine, juste au-dessus de mon cœur qui menace d'exploser. Entendre mon prénom dans sa bouche, c'est comme s'il m'avait déshabillée devant tout le monde. C'est une intrusion. C'est un viol de mon intimité, et Dieu, ce que c'est bon.

« Je... j'ai beaucoup travaillé, » j'articule péniblement.

Mes propres mots me dégoûtent. Quel mensonge pitoyable. Ma culotte est déjà trempée, collée à ma peau par une humidité chaude et impatiente que je sens couler à chaque fois que je bouge les jambes. Je suis une fontaine de besoin, et il le sait. Ses yeux descendent de mon visage à mon décolleté, là où le tissu de mon uniforme bon marché moule mes seins. Mes tétons pointent, dressés, douloureux de ne pas être touchés, frottant contre le synthétique irritant.

Il ne lâche pas mon poignet. Au contraire, il fait glisser son pouce à l'intérieur de mon bras, là où la peau est la plus fine, là où l'on sent battre le sang. Il parcourt la veine, lentement, comme s'il cartographiait mon agonie.

« On dirait que vous allez vous évanouir, » continue-t-il, sa voix descendant d'une octave. Il se penche un peu plus. Je peux sentir son souffle chaud sur ma tempe. « Vous avez besoin d'air. Ou d'autre chose. »

Le scanner émet un \*bip\* strident. J'ai dû passer un article sans m'en rendre compte. Le bruit me transperce le crâne comme une aiguille chauffée à blanc. Je ferme les yeux, les épaules contractées jusqu'aux oreilles. Ma tête bascule en arrière, offrant ma gorge à son regard de prédateur.

« Arrêtez, » je souffle, sans aucune conviction. « Il y a... il y a des clients derrière. »

« Je m'en fous des clients, Élodie. Regardez-moi. »

C'est un ordre. Je n'ai pas le choix. J'ouvre les yeux et je plonge dans ce regard d'acier. Il a lâché mon poignet pour poser sa main sur ma joue. Sa paume est immense. Elle couvre presque tout le côté de mon visage. Son pouce vient se loger dans le coin de ma bouche, écartant légèrement ma lèvre inférieure.

Je sens le goût de lui. Un goût de sel et d'orage. Ma langue, traîtresse, vient effleurer la pulpe de son doigt. Je ne me contrôle plus. L'hypersensibilité qui me rendait la vie impossible devient mon guide. Chaque pore de sa peau, chaque ride de son pouce est une information sensorielle qui me foudroie. C'est trop. C'est merveilleusement trop.

« Vous êtes une petite chose si nerveuse, » dit-il, ses yeux s'assombrissant, devenant presque noirs. « Si réactive. Je parie que si je vous touchais là où ça brûle, vous crieriez si fort que toutes les vitres de ce magasin exploseraient. »

Un frisson violent secoue tout mon corps, des talons jusqu'à la nuque. Mes cuisses se serrent instinctivement, écrasant le feu qui couve entre mes jambes. Je sens le jus qui poisse, cette preuve liquide de ma soumission immédiate à un étranger qui vient de bouleverser mon univers avec trois mots et une odeur de bois.

Derrière lui, une femme s'impatiente, tape du pied, soupire bruyamment. Elle est à des années-lumière. Elle n'existe pas. Nous sommes seuls dans une bulle de luxure et de désespoir.

Il retire lentement son doigt de ma bouche, laissant une traînée de salive briller sur ma lèvre. Ses yeux ne me lâchent pas. Sa main descend, lentement, le long de mon cou, s'attardant sur ma carotide qui saute comme une bête traquée. Puis, il descend encore. Ses doigts effleurent le premier bouton de mon chemisier.

« Est-ce que la réserve est loin d'ici ? » demande-t-il, un sourire prédateur étirant ses lèvres.

Je ne réponds pas. Je ne peux plus parler. Je ne peux que respirer, de grandes goulées d'air qui sentent le cèdre. Je sens mon sexe pulser, une douleur sourde et délicieuse qui exige d'être apaisée. Maintenant. Tout de suite. S'il ne me prend pas, je vais mourir. Je vais simplement m'évaporer dans la lumière crue des néons.

Il n'attend pas ma réponse. Il sait. Il attrape le rebord de mon comptoir et se hisse, réduisant la distance physique entre nous à néant. Il est si près que je sens la chaleur de son torse contre mes seins. L'odeur est maintenant un mur, une drogue.

« Le rideau de fer de la caisse 5 est baissé, » je parvins à articuler dans un souffle erratique. « Derrière... il y a le local des fournitures. Personne n'y va à cette heure-là. »

Il attrape ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux attachés, tirant juste assez pour m'obliger à cambrer le dos. Ses lèvres ne sont qu'à quelques millimètres des miennes.

« Montrez-moi, » ordonne-t-il. « Montrez-moi où vous allez vous briser. »

Je me lève, les jambes flageolantes, mon entrejambe me lançant des éclairs de plaisir frustré. Je me fiche de mon poste, de mon salaire, de ce que les caméras vont enregistrer. Je n'ai plus d'honneur, plus de dignité. Je n'ai plus que ce besoin viscéral, animal, de sentir sa peau dans la mienne, de sentir son poids m'écraser contre le béton froid et de laisser ce bruit de scanner, ce bip-bip incessant, se noyer sous mes propres cris de délivrance.

Je quitte mon siège. Le monde tourne. Je marche vers le rideau métallique, et je sens ses pas lourds, assurés, juste derrière moi. Une bête qui suit sa proie dans l'ombre. Et je sais que quand nous serons de l'autre côté, il ne restera rien de la petite caissière fragile. Il ne restera que de la sueur, du sang et des larmes de plaisir.

Le rideau métallique s'abat dans un fracas de ferraille qui résonne jusque dans mes vertèbres. \*Clac.\* Le monde extérieur, ses néons blafards et ses clients sans visage, vient de s'éteindre. Ici, dans la pénombre de l'arrière-boutique qui sent le carton humide et le désinfectant industriel, l'air est poisseux, chargé d'une électricité que je ne peux plus contenir.

Il ne me laisse pas le temps de me retourner. Sa main s'abat sur ma nuque, ses doigts s'enroulant dans mes cheveux pour me projeter contre le mur de béton froid. L'impact me coupe le souffle, mais la douleur est une bénédiction. Elle fait taire, l'espace d'une seconde, le vacarme de mon hypersensibilité.

— Regardez-moi, Élodie, ordonne-t-il contre mon oreille.

Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer ma cage thoracique. Je tourne la tête, les yeux embués de larmes que je ne cherche plus à retenir. Il est là, une ombre massive, ses pupilles dilatées dévorant ce qu'il reste de ma contenance. Sans un mot, il saisit le bas de ma blouse de caissière — ce polyester cheap qui me gratte la peau depuis des heures — et le déchire d'un coup sec. Les boutons sautent, ricochant sur le sol avec des bruits de grêle.

Le froid du local saisit mes seins, mais là où ses mains se posent, je brûle. Ses paumes sont rudes, calleuses, elles marquent ma chair comme un fer rouge. Il écrase ses lèvres contre les miennes, un baiser qui n'a rien d'une caresse. C'est une invasion. Je goûte le tabac, le café noir et l'urgence. Ma langue cherche la sienne avec une faim animale, je gémiss contre sa bouche, mes mains griffant désespérément ses épaules, cherchant un ancrage dans ce naufrage.

— Vous tremblez, murmure-t-il en descendant vers ma gorge qu'il mord sans ménagement. C'est le bruit qui vous fait ça ? Ou c'est moi ?

— Vous... s'il vous plaît... tuez le bruit...

Il redescend, ses mains s'engouffrant sous ma jupe, déchirant mes collants dans un crissement de nylon qui me fait arquer le dos. Ses doigts trouvent instantanément ma source, cette faille béante et brûlante. Je suis déjà trempée, une moiteur poisseuse qui coule le long de mes cuisses. Quand il s'enfonce en moi, deux doigts d'abord, rudes et profonds, je pousse un cri qui se perd dans les conduits d'aération.

Chaque mouvement de ses doigts est une décharge. Mon hypersensibilité transforme la moindre friction en une explosion de couleurs derrière mes paupières closes. Je ne sens plus le béton contre mon dos, je ne sens plus le froid. Je suis un nerf à vif.

Il se dégage un instant, le temps de défaire sa ceinture dans un cliquetis métallique qui me fait tressaillir. Je sens son membre, une barre de fer brûlante, s'appuyer contre mon entrée. Il me soulage du poids de mon propre corps en saisissant mes cuisses pour les enrouler autour de sa taille. Mon dos frotte contre le mur abrasif, la peau s'écorche, mais je m'en fous. Je veux être détruite.

— Vous vouliez vous briser ? Alors regardez bien.

Il entre d'un coup. Brutal. Total.

Un cri déchirant s'échappe de ma gorge, mes ongles s'enfonçant dans le cuir de son blouson. Il me remplit d'une manière que je n'aurais jamais crue possible, écartant mes chairs, s'emparant de mon centre avec une autorité sauvage. Le rythme qu'il impose est dévastateur. À chaque coup de butoir, ma tête heurte le béton. \*Bong. Bong.\* Un nouveau métronome, bien plus puissant que celui des scanners.

Je perds pied. Je sens la sueur de son front perler sur mon décolleté, nos souffles courts s'entremêlant dans un râle unique. C'est de la mécanique pure, de la viande contre de la viande. Je sens ses veines pulser contre mon clitoris, je sens l'odeur de notre sexe, une odeur de musc et de vie qui noie le parfum chimique de l'entrepôt.

— Plus vite... je t'en supplie... plus vite...

Je ne l'appelle même plus « Monsieur ». Je n'ai plus de patron, plus de hiérarchie. Je n'ai qu'un amant féroce qui me vide de ma substance. Il accélère, ses mains serrant mes hanches à m'en briser les os. Ma jouissance monte, une lame de fond qui part de mes orteils pour envahir mon cerveau. C'est trop. C'est trop intense. Les sons deviennent des flashes de lumière.

— Je... je pars... !

— Gardez les yeux ouverts ! hurle-t-il.

Je craque. Les vannes lâchent. Mon corps se convulse autour de lui dans un spasme interminable, mes muscles vaginaux le broyant tandis qu'une giclée de chaleur m'inonde les cuisses. Au même instant, il se raidit, un grognement guttural sortant de sa poitrine alors qu'il se vide en moi, de longs jets brûlants qui me font pleurer de soulagement.

Le silence retombe. Un silence lourd, épais, seulement troublé par nos respirations saccadées qui fument dans l'air frais.

Il me laisse glisser lentement le long du mur. Mes jambes sont du coton, je m'effondre sur le sol poussiéreux, les pans de ma blouse déchirée ne cachant rien de ma nudité souillée. Il se rhabille avec une lenteur méthodique, sans un regard pour la flaque de plaisir qui s'étale sur le béton entre mes jambes.

Il se penche, ses doigts saisissant mon menton pour m'obliger à lever les yeux. Son visage est redevenu un masque de marbre, mais ses yeux brûlent encore.

— Le bruit a cessé, n'est-ce pas ?

Je ne peux pas répondre. Les larmes coulent toutes seules, traçant des sillons clairs sur mes joues sales. Il se redresse, ajuste sa veste, et se dirige vers la sortie. Avant de passer la porte, il s'arrête.

— Reprenez votre poste dans dix minutes, Élodie. Et n'oubliez pas de sourire.

Le rideau métallique se relève dans un grincement de fin du monde. La lumière crue du magasin m'aveugle. Au loin, très loin, j'entends le premier \*bip\* d'une caisse voisine. Mais pour la première fois de ma vie, le bruit ne me fait plus mal.

Je suis vide. Je suis brisée. Je suis enfin en paix.

# Chapitre 2

## L'Oasis de l'Impolitesse

Le néon de l'allée quatre grésille, un bourdonnement électrique qui s'accorde au battement sourd dans mon bas-ventre. Je marche lentement, chaque pas étant une épreuve de volonté. Sous ma jupe de travail en polyester bon marché, la sensation est insoutenable. Le foudre de Marc, mêlé à ma propre humidité, coule lentement le long de l'intérieur de mes cuisses, une traînée chaude et visqueuse qui me rappelle à chaque seconde l'humiliation sacrée de la réserve.

Dix minutes. Il m'a donné dix minutes pour redevenir une employée modèle.

Je m'arrête devant le rayon des surgelés, feignant de réorganiser des boîtes de haricots verts extra-fins. Le froid qui s'échappe des bacs est une insulte à la fournaise qui ravage mon corps. À Hyères, en plein mois d'août, la climatisation du supermarché tourne à plein régime, mais elle ne suffit pas à sécher la sueur qui perle à la racine de mes cheveux, ni celle qui colle ma chemisette à mon dos.

Mon entrejambe me brûle, une douleur irradiante, délicieuse et révoltante. Le frottement du tissu rugueux contre ma vulve gonflée par ses assauts est un rappel constant de ma propre déchéance. Je sens l'odeur de notre étreinte — cet effluve de poussière, de sexe brut et de sueur — qui émane de ma peau. J'ai l'impression que chaque client qui passe près de moi peut la sentir, peut voir la marque de ses doigts encore imprimée sur mon menton, peut lire sur mon visage l'écho des cris que j'ai étouffés contre le béton.

Mais ils ne voient rien. Ils ne voient jamais rien.

C'est ce que j'aime chez eux, ces estivaux pressés, la peau rougie par le soleil du Var, l'humeur massacrée par l'attente aux caisses et le prix du sel de mer. Ils sont ma protection. Leur impolitesse est mon armure.

Une femme d'une cinquantaine d'années, en paréo transparent et lunettes de soleil XXL, me bouscule avec son chariot sans même un regard.

— Poussez-vous, vous voyez bien que vous gênez, maugrée-t-elle sans me regarder.

Une décharge de soulagement me traverse. \*Merci\*, je pense. \*Merci de m'ignorer. Merci d'être odieuse.\*

Pour n'importe qui d'autre, ce mépris serait une agression. Pour moi, c'est une bénédiction. Mon cerveau est câblé à l'envers. Une anomalie neurologique, disent les médecins. Une malédiction, disait mon ex. La moindre marque d'attention, le moindre « s'il vous plaît » prononcé avec une douceur sincère, déclenche en moi une réaction en chaîne que je ne maîtrise pas. Les mots gentils agissent comme des caresses directes sur mes nerfs à vif. Un simple sourire poli d'un inconnu peut me faire contracter le vagin au point de me donner le vertige. La politesse est un viol sensoriel.

C'est pour ça que je me terre ici, dans cet enfer de consommation aseptisé. Ici, je suis invisible. Je suis un automate qui scanne, qui range, qui subit la frustration des gens en vacances. Je me nourris de leur hargne. Plus ils me traitent comme un meuble, plus je me sens en sécurité. L'impolitesse crue est le seul lubrifiant qui me permet de glisser à travers la journée sans m'effondrer en spasmes de plaisir non désiré.

Sauf avec Marc.

Marc a compris tout de suite. Il n'a pas besoin d'être poli. Il n'a pas besoin de demander. Il prend. Il domine avec cette tranquillité terrifiante qui réduit ma volonté en cendres. Son "n'oubliez pas de sourire" résonne encore dans mon crâne comme un

ordre de mise à mort. Il sait que sourire me fait mal. Il sait que me forcer à simuler la normalité est la pire des tortures.

Je me dirige vers ma caisse, la numéro 6. C'est mon poste d'observation. En m'asseyant sur le siège surélevé, je sens une nouvelle coulée de son fluide s'échapper de moi. Je serre les dents, les doigts crispés sur le bord du tapis roulant. La sensation est si précise, si graphique, que j'ai l'impression de le sentir encore en moi, son sexe dur et impitoyable déchirant le silence de ma solitude.

Le premier client arrive. Un homme en short de bain mouillé, l'air bovin, déposant bruyamment un pack de bières sur le tapis.

— Ça va pas plus vite ? lance-t-il en consultant sa montre.

Je lève les yeux vers lui. Je me force à étirer mes lèvres. Un sourire de façade, un masque de cire qui cache l'incendie.

— Je fais de mon mieux, Monsieur.

Ma propre voix me semble étrangère, rauque, marquée par les râles de tout à l'heure. Sous la caisse, mes jambes tremblent. Je sens l'humidité imbiber ma culotte de coton, la rendant lourde, collante. Je suis une flaque de désir et de honte au milieu des boîtes de conserve et du détergent.

Je scanne le premier article. \*Bip.\*

Mon bassin donne un petit coup involontaire contre le rebord de la caisse.

\*Bip.\*

Je ferme les yeux une demi-seconde. L'obscurité me ramène dans la réserve. Je revois la lenteur méthodique avec laquelle il a ajusté sa veste, l'indifférence magnifique de son regard alors que j'étais étalée sur le sol, les cuisses écartées, offerte et souillée.

— Ohé ! La caissière ! Vous dormez ?

L'homme me regarde avec un mépris manifeste. Ses yeux descendent sur ma poitrine, là où le bouton supérieur de ma blouse a sauté lors de la lutte avec Marc. J'ai essayé de le refermer, mais le tissu est déchiré. Il voit la naissance de mes seins, la peau rougie par le frottement de la barbe de Marc. Il croit sans doute que je suis une fille facile, une traîne-savate du Sud qui ne sait pas s'habiller.

Son dégoût me sauve. Il m'empêche de sombrer dans l'orgasme qui menace de me briser dès que je repense à la main de Marc serrant mon menton.

Je continue de scanner, mes gestes devenant mécaniques. La douleur dans mes reins s'accroît, une brûlure sourde qui me rappelle que Marc a été brutal. Il n'y a eu aucune tendresse dans son geste, seulement une possession absolue, une manière de me vider de ma propre identité pour ne laisser que de la chair obéissante.

À travers les vitrines du magasin, je vois le soleil de Hyères qui commence à décliner, jetant des reflets orangés sur le parking goudronné. La chaleur est toujours là, pesante, moite. Elle semble s'infiltrer partout, se mêlant à l'odeur du plastique et des produits d'entretien.

Soudain, je me fige.

À l'autre bout de l'allée centrale, près des rayons de décoration intérieure, je vois une silhouette familière. Grande, calme, une élégance qui tranche avec le chaos environnant. Marc. Il n'est pas parti. Il est là, debout, examinant un échantillon de tissu avec une concentration feinte.

Il ne me regarde pas. Mais je sais qu'il sait. Il sait que je le sens. Il sait que ma culotte est trempée, que je lutte pour respirer, et que chaque \*bip\* de ma machine est un cri de détresse que lui seul peut entendre.

Je sens une goutte de sueur couler entre mes seins, rejoignant la flaque qui macule

mon ventre. Mon cœur s'emballe. L'oasis de l'impolitesse est en train de se craqueler. La présence de Marc change l'air du magasin. Il n'est plus un client, il est le maître des lieux, l'architecte de mon agonie.

Une cliente suivante arrive, une jeune femme souriante, l'air douce. Mon estomac se noue.

— Bonjour ! Comment allez-vous aujourd'hui ? dit-elle avec une gentillesse authentique.

Le choc est immédiat. Ses mots sont des lames de rasoir. Mon sexe se contracte violemment, une vague de chaleur insupportable remonte le long de ma colonne vertébrale. Je perds le contrôle. Ma main lâche le flacon de shampoing qu'elle tenait.

— Je... je vais bien, balbutié-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle.

Je cherche désespérément du regard l'homme impoli, le client grossier, n'importe qui pour me sauver de cette gentillesse qui me tue. Mais mon regard croise celui de Marc, au loin. Il a levé les yeux. Il me fixe. Un sourire imperceptible flotte sur ses lèvres. Il voit ma crise arriver. Il voit mon corps me trahir.

Je suis au bord du précipice, au milieu de la foule, sous les néons crus, et je sens que je vais jouir devant tout le monde.

Le fracas du flacon de shampoing sur le carrelage résonne dans mon crâne comme une détonation. Le plastique a rebondi, épandant une flaque de liquide nacré aux pieds de la jeune femme. Elle se penche, sa robe d'été légère flottant autour de ses genoux, dévoilant un décolleté innocent qui m'agresse la rétine.

— Oh, ce n'est rien ! Ne vous en faites pas, je vais vous ramasser ça, dit-elle en posant une main compatissante sur mon poignet.

Son contact est électrique. Un courant de pure douceur qui vient s'écraser contre les vannes déjà fissurées de mon self-control. La peau de sa main est fraîche, propre, terrible. À l'endroit où ses doigts effleurent mon bras, je sens mes pores hurler. Mon sexe, gorgé de sang, pulse si fort que j'ai l'impression que le tissu de ma culotte va se déchirer. Je suis trempée. Une humidité brûlante, épaisse, coule le long de mes cuisses, une preuve visqueuse de mon effondrement intérieur.

— Non... ne... ne me touchez pas, murmuré-je, les dents serrées pour empêcher un gémissement de s'échapper.

Mais elle ne comprend pas. Elle sourit encore plus, ses yeux pétillants d'une empathie qui me donne envie de hurler.

— Vous tremblez comme une feuille ! Vous devriez vous asseoir. Je peux appeler quelqu'un pour vous aider ?

Chaque syllabe est un coup de poignard de bienveillance. Ma vision se brouille. Les néons du magasin deviennent des halos aveuglants. Je sens mon clitoris frotter contre la couture de mon jean à chaque inspiration, une friction insupportable qui appelle une libération brutale. J'ai besoin d'une insulte. J'ai besoin qu'on me bouscule, qu'on m'humilie, qu'on rétablisse l'équilibre par la rudesse.

C'est alors que je sens son ombre.

L'air devient plus dense derrière moi. L'odeur de la cliente — un mélange de lavande et de crème solaire — est brusquement étouffée par un parfum plus sombre : tabac froid, cuir usé et cette odeur de mâle dominant, de sueur propre, qui n'appartient qu'à Marc.

Il ne dit rien d'abord. Je sens la chaleur de son corps à quelques centimètres de mon dos. Il est là, debout, tel un prédateur observant sa proie se débattre dans un piège de velours.

— Un problème, Mademoiselle ? demande Marc.

Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer mes vertèbres. Ce n'est pas la voix d'un patron inquiet. C'est celle d'un tortionnaire qui savoure le spectacle.

La cliente lève les yeux vers lui, intimidée.

— Cette jeune femme ne se sent pas bien, je crois qu'elle fait un malaise. Elle est si gentille, elle essayait de m'aider et...

— Elle n'est pas gentille, la coupe Marc d'un ton sec, presque coupant.

Le mot claque. Un baume. Je frissonne, mes hanches tressaillent involontairement. Je m'accroche au bord du comptoir, mes phalanges blanchies par l'effort.

— Elle est juste incompétente, continue-t-il, faisant un pas de plus.

Il est maintenant si proche que je sens son souffle chaud dans mon cou. Sa main, large et rugueuse, vient se poser sur ma hanche. Ce n'est pas une caresse. C'est une prise. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, marquant mon bassin à travers le denim.

— Regardez-moi ça, poursuit-il à l'adresse de la cliente, mais ses yeux sont rivés sur ma nuque. Elle ne tient même plus debout. Elle ruisselle de partout.

Le double sens de ses paroles me frappe au ventre. Je sens une nouvelle vague de cyprine s'échapper de moi, inondant mon entrejambe. Je suis une fontaine de besoin, une bête en rut déguisée en employée de supérette.

— Je... Monsieur... je peux continuer, balbutié-je, ma voix brisée par une envie atroce de me cambrer contre lui.

Marc rit, un son bref et cruel. Il se penche davantage, ses lèvres frôlant presque mon lobe d'oreille. La cliente, mal à l'aise devant cette soudaine tension qu'elle ne comprend pas, commence à reculer.

— Restez donc, Madame, ordonne Marc sans la quitter du regard. Elle va vous servir. C'est son travail. Même si elle se pisse dessus de peur, elle va faire son travail. N'est-ce pas ?

Il resserre sa poigne sur ma hanche, me tirant violemment contre lui. Mon dos percute son torse dur. Je sens, contre mes fesses, la rigidité impitoyable de son sexe derrière son pantalon. C'est une barre de fer qui promet de me briser. La douleur de sa poigne et la chaleur de son érection agissent comme un catalyseur.

— Encaisse, dit-il, sa voix descendant d'un octave. Maintenant.

Mes mains tremblent tellement que je peine à saisir le flacon suivant. Marc glisse sa main libre de ma hanche vers mon ventre. Il descend lentement, centimètre par centimètre, devant la cliente pétrifiée qui ne voit pas ce qui se passe sous le niveau du comptoir.

Ses doigts atteignent le bouton de mon jean. Il le fait sauter d'un geste sec. Le bruit du métal est couvert par le bip de la caisse.

— Marc, non... pas ici... haleté-je, alors que mes yeux se révulsent.

— Tais-toi. Regarde la cliente. Souris-lui comme elle te sourit. Sois polie, petite chienne.

Sa main plonge maintenant à l'intérieur de mon pantalon, déchirant presque la dentelle de ma culotte déjà trempée. Quand ses doigts entrent en contact avec ma chair brûlante, l'humidité est telle qu'un bruit de succion humide se fait entendre. Je

lâche un cri étouffé, mon corps se tordant sur place.

La cliente écarquille les yeux, cherchant à comprendre l'expression de pur supplice et de jouissance obscène qui déforme mon visage.

— Est-ce que... ça va ? demande-t-elle, sa voix tremblante.

Marc enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, sans prévenir. Je sens mes parois vaginales se contracter violemment autour de lui, l'aspirant. C'est un viol sensoriel, une agression de plaisir pur au milieu des rayons de boîtes de conserve et de la lumière crue des néons.

— Elle adore ça, répond Marc pour moi, ses doigts commençant un va-et-vient frénétique et impitoyable à l'intérieur de mon corps béant. Elle adore qu'on s'occupe d'elle quand elle fait sa crise. Regardez ses yeux, Madame. Vous ne voyez pas à quel point elle est reconnaissante ?

Il retire ses doigts un instant, chargés de mes fluides, pour venir écraser son pouce sur mon clitoris gonflé à bloc. Le choc électrique me fait presque perdre connaissance. Mes jambes se dérobent, je ne tiens plus que par la poigne de Marc sur mon bassin.

— Réponds-lui, ordonne-t-il en me mordant cruellement l'épaule. Dis-lui merci pour sa gentillesse.

— Mer... merci... couiné-je, alors que le premier spasme de l'orgasme commence à ravager mon utérus.

La cliente recule d'un pas, puis deux, l'air horrifié sans savoir exactement pourquoi. Elle voit mes yeux qui chavirent, ma bouche grande ouverte qui cherche l'air, et la main de Marc qui s'active frénétiquement sous ma ceinture, faisant jaillir des bruits de fluides de plus en plus sonores.

— Plus vite, Marc... putain, plus vite, j'explose...

Je me fous du monde. Je me fous de la supérette, des clients, de ma dignité. Il n'y a plus que le frottement de ses doigts, le feu dans mon sexe et cette haine de moi-même qui se transforme en une extase insoutenable.

— Tu veux jouir devant elle ? murmure-t-il, sa voix devenant une promesse de destruction. Tu veux qu'elle voie quelle genre de détraquée tu es ?

Il ne ralentit pas. Au contraire. Il force le rythme, ses doigts me labourant avec une sauvagerie qui me fait pleurer. Je sens le barrage céder. C'est une déferlante.

— Oui ! hurlais-je presque, alors que mes hanches partent en avant, cherchant désespérément la délivrance finale.

Mais Marc s'arrête net. Il retire ses doigts ruisselants de moi et me lâche, me laissant vaciller, le sexe à vif, le ventre vide, au bord de l'abîme sans m'y avoir jetée.

— Pas encore, dit-il avec un sourire carnassier. On n'a pas fini avec les clients.

Je reste là, pantelante, le jean ouvert, le sexe fumant de désir inassouvi, alors qu'une nouvelle personne s'approche de la caisse.

L'agonie ne fait que commencer.

L'air de la boutique me semble soudain glacial sur ma peau chauffée à blanc, mais l'humidité entre mes cuisses est un brasier que rien ne peut éteindre. Mon sexe palpite, chaque battement de mon cœur envoyant une décharge électrique directement dans ce centre nerveux que Marc a réveillé pour mieux l'abandonner. Je sens le liquide s'écouler, glissant le long de mes lèvres gonflées, imbibant le coton de ma

culotte, une preuve flagrante de ma déchéance que je ne peux même pas dissimuler.

La cliente s'approche. C'est une femme d'un certain âge, drapée dans un lin beige impeccable, l'incarnation même de la dignité que j'ai perdue il y a dix minutes. Elle pose un article sur le comptoir. Ses yeux croisent les miens et je suis certaine qu'elle voit tout : mes pupilles dilatées, mes joues empourprées, le tremblement convulsif de mes mains qui peinent à saisir le scanner.

— Ça fera douze euros cinquante, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé, une parodie de politesse.

Marc est juste derrière moi. Je ne le vois pas, mais je sens sa chaleur. Il s'appuie contre le rebord du meuble, son bras frôlant mon dos. Il savoure. Il se nourrit de mon agonie. Je sens son regard peser sur ma nuque, une promesse silencieuse de ce qui m'attend si je ne tiens pas mon rôle.

Soudain, je sens sa main. Pas sur moi, pas encore. Il ramasse un stylo qui traînait et, dans un mouvement que seule moi peux percevoir, il vient presser le bout de l'objet contre la couture de mon jean, juste là où la pression est la plus insupportable. Je laisse échapper un petit gémissement étouffé, que je transforme immédiatement en une quinte de toux pathétique.

— Vous allez bien, mademoiselle ? demande la cliente, un sourcil levé.

— Très... très bien. La chaleur, balbutiai-je.

Marc appuie plus fort. Le stylo s'enfonce dans ma chair meurtrie. C'est une torture exquise. Je suis à l'article de la mort sensorielle. Je veux hurler, je veux me jeter au sol et me frotter contre le carrelage froid pour éteindre cet incendie.

Dès que la femme tourne le dos et que la clochette de la porte retentit, Marc me saisit

par la taille et me fait pivoter avec une violence qui me coupe le souffle. Il me plaque contre le comptoir, ses mains s'engouffrant sous mon t-shirt pour broyer mes seins. Ses pouces écrasent mes tétons durcis comme des pierres.

— Tu as été une très bonne petite employée, siffle-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe. Tu as envie de me remercier, pas vrai ?

— Marc, pitié... je t'en supplie... termine-le...

Je ne suis plus qu'une prière de chair. Je me fous de la boutique, je me fous des clients qui pourraient entrer, je me fous de mon isolement volontaire. Je veux juste qu'il me déchire.

Il ne perd plus de temps. Il déboutonne son pantalon dans un geste brusque, libérant sa virilité déjà impatiente, sombre et tendue. Il m'empoigne par les hanches et me soulève, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Mon jean, resté ouvert, s'abaisse à peine assez pour qu'il puisse écarter le tissu de ma culotte trempée.

L'entrée est brutale. Il ne cherche pas la douceur, il cherche la possession. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, un coup de butoir qui me fait rejeter la tête en arrière, les yeux révulsés. C'est trop. C'est le paradis et l'enfer qui se télescopent dans mon bassin. Chaque va-et-vient est une lacération de plaisir. Il me laboure avec une fureur animale, ses mains s'enfonçant dans mes fesses pour me ramener contre lui, toujours plus fort, cherchant à atteindre mon col, à me marquer au plus profond.

— Regarde-toi, grogne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Regarde comme tu me prends. Tu es une fontaine, putain.

C'est vrai. Je sens mes propres fluides, mélangés à la sueur de nos corps, lubrifier cet acte sauvage. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent résonne dans le silence de l'Oasis, un rythme obscène, rapide, implacable. Je griffe ses épaules, je mords son cou

pour ne pas hurler mon extase aux murs vides.

Le conflit en moi explose. Cette haine que je cultive pour le monde extérieur, cet isolement que j'ai érigé comme un rempart, tout s'effondre sous les assauts de Marc. Je ne suis plus seule. Je suis envahie. Je suis brisée de la plus belle des manières.

Le climax arrive comme un raz-de-marée. Ce n'est pas une simple jouissance, c'est une convulsion totale. Mes muscles vaginaux se referment sur lui dans un spasme violent, l'emprisonnant alors que je sens le premier jet de son foutre brûlant inonder mes entrailles. Je crie enfin, un son guttural, déchirant, qui semble emporter avec lui des mois de frustration et de solitude. Marc s'arc-boute, son visage se crispant dans une grimace de douleur délicieuse, et il déverse tout ce qu'il a en moi, de longues saccades qui me font tressaillir à chaque seconde.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Il me repose au sol, ses mains restant un instant sur mes hanches pour stabiliser mes jambes qui flageolent. Je glisse contre le meuble, m'effondrant sur le carrelage, les cuisses souillées, le souffle court.

Des larmes me montent aux yeux. Des larmes de soulagement, mais aussi de détresse. Je regarde le plafond, le cœur battant à tout rompre, sentant la chaleur de son sperme couler lentement à l'intérieur de moi, une marque invisible de mon appartenance à ce chaos.

Marc se rhabille sans un mot, son sourire carnassier ayant laissé place à une expression de satisfaction froide. Il se penche, dépose un baiser glacial sur mon front humide de sueur.

— À demain, dit-il simplement.

Il s'en va, me laissant là, au milieu de mon Oasis, entourée de marchandises inutiles et de souvenirs de clients impolis. Je ferme les yeux, savourant l'agonie qui s'est enfin

tue, sachant que demain, je recommencerais. Parce que dans ce vide que j'ai créé autour de moi, la seule chose qui me fait encore sentir vivante, c'est cette manière brutale et impudique qu'il a de me rappeler que je n'ai plus aucune dignité à protéger.

Le chapitre de l'impolitesse s'achève sur une vérité amère : je suis devenue l'objet que je dédaignais, et je n'ai jamais été aussi libre.

# Chapitre 3

## L'Inconnu de 17h30

La chaleur de Hyères est une bête épaisse qui s'écrase contre les vitrines du supermarché, mais ici, sous les néons blafards, l'air est froid, sec, presque chirurgical. Je déteste cet endroit autant que j'en ai besoin. C'est mon bunker de verre et de métal, un lieu où je peux disparaître derrière le défilé incessant des codes-barres et des visages grisés par la routine.

Dix-sept heures trente. L'heure où la lumière décline dehors, virant au orange sanglant sur les palmiers de l'avenue, tandis qu'à l'intérieur, la moiteur des clients qui rentrent de la plage commence à saturer l'atmosphère. Je sens la sueur perler entre mes omoplates, glissant lentement sous mon chemisier en polyester bon marché. Ma peau me brûle. Pas à cause du soleil, mais à cause de cette attente nerveuse qui ne me quitte jamais.

Je scanne. \*Bip.\* Un pack de lait. \*Bip.\* Des yaourts nature. \*Bip.\*

D'ordinaire, je prie pour l'impolitesse. J'espère le client grognon, celui qui jette ses articles sur le tapis roulant sans un regard, celui qui soupire parce que je ne vais pas assez vite. Le mépris est mon armure. Tant qu'ils me traitent comme une machine, comme un simple rouage de cette consommation effrénée, je suis en sécurité. Mon corps reste silencieux, verrouillé par la froideur de leurs manières.

Mais aujourd'hui, l'air semble avoir changé de densité. Une pression invisible s'est installée dans la file de la caisse numéro 4.

Je ne l'ai pas encore regardé, mais je sens sa présence. C'est une vibration dans mes

tempes, un fourmillement qui part de la base de ma nuque pour mourir dans le creux de mes reins. Il avance. Le tapis roule, ramenant ses articles vers moi. Des articles propres, choisis avec une précision qui m’effraie déjà : une bouteille de vin rouge coûteuse, du fromage de chèvre artisanal, une miche de pain aux céréales. Pas de plastique inutile. Pas de superflu.

Mes mains tremblent légèrement alors que je saisis la bouteille. Le verre est frais, mais le contact me brûle. Je lève les yeux, malgré moi.

Il est là.

Il n’a rien d’un prédateur classique. Il porte une chemise en lin bleu ciel, légèrement déboutonnée, dont les manches sont retroussées sur des avant-bras fermes, parsemés d’un léger duvet sombre. Son visage est une architecture de lignes dures et de calme absolu. Mais ce sont ses yeux qui m’arrêtent. Des yeux d’un gris d’orage, perçants, qui ne se contentent pas de regarder : ils dissèquent. Il m’observe avec une attention qui n’a rien à faire dans un supermarché à l’heure de pointe.

Je sens l’humidité gagner mon entrejambe, une réaction immédiate, traîtresse, déclenchée par la simple aura de son calme.

Puis, il ouvre la bouche.

— Bonjour, dit-il.

Ce n’est qu’un mot. Sept lettres. Mais sa voix est un violoncelle, grave, posée, chargée d’une courtoisie si pure qu’elle agit sur moi comme une décharge électrique. Ma condition, ce stigmate neurologique que je cache comme une maladie honteuse, se réveille avec une violence inouïe. La politesse, pour moi, n’est pas une convention sociale. C’est un déclencheur érotique que je ne peux réprimer.

À l'instant où ce "Bonjour" franchit ses lèvres, je sens mon clitoris se gonfler douloureusement contre le tissu rêche de ma culotte. Une vague de chaleur liquide m'envahit, si intense que j'ai l'impression que mes genoux vont se dérober. Ma respiration se hache. Je m'agrippe au bord de ma caisse, les jointures blanchies.

— Bonjour, je balbutie, la voix étranglée.

Je n'ose plus lever les yeux. Je scanne son vin, le geste saccadé, maladroit. Le son du scanner me paraît assourdissant dans le silence de mort qu'il impose autour de lui. Il ne bouge pas. Il attend que je finisse, mais je sens son regard peser sur le haut de mon crâne, sur la courbe de mon cou, descendant vers l'ouverture de mon col où mon cœur bat si fort qu'il soulève le tissu.

— Vous semblez... troublée, Élodie, reprend-il.

Il a lu mon badge. Il a prononcé mon prénom. La douceur de son ton est une caresse obscène. Chaque syllabe est une lame de plaisir qui s'enfonce dans mon bas-ventre. Je sens une goutte de désir couler le long de ma cuisse, chaude, trahissant mon agonie intérieure. Je suis à deux doigts de défaillir sur mon tapis roulant, en plein milieu du magasin, devant les mères de famille et les retraités qui attendent derrière lui.

— Je vais bien, je réponds, les dents serrées pour ne pas gémir. C'est juste... la chaleur.

C'est un mensonge pathétique. Il le sait. Son silence est une domination en soi. Il ne se presse pas de sortir sa carte bancaire. Il reste là, à quelques centimètres de moi, séparé seulement par le comptoir en plastique gris, et je peux sentir l'odeur de son parfum : un mélange de cèdre, de papier frais et de peau chauffée par le soleil. Une odeur d'homme qui sait exactement ce qu'il fait.

— La chaleur a bon dos, murmure-t-il. Mais votre peau me dit autre chose. Elle est

d'un rose... absolument fascinant.

Mes doigts lâchent le fromage. Je me fige. Le dialogue devient dangereux. Trop intime. Trop vrai. L'intensité de son regard me cloue sur place, et je sens cette perte de contrôle imminente, ce gouffre qui s'ouvre sous mes pieds, m'invitant à sombrer dans l'indécence la plus totale, ici même, sous les caméras de surveillance.

Je sens la goutte de sueur traîtresse qui perle entre mes seins, glissant lentement le long de mon sternum pour venir s'écraser contre la dentelle bon marché de mon soutien-gorge. Je suis démasquée. Mon corps me trahit avec une impudeur révoltante. Sous les néons blafards du supermarché, mon désir pour cet inconnu est une insulte à la décence du quotidien.

Marc ne bouge pas. Il se délecte de mon agonie. Sa main, grande, aux ongles impeccablement coupés, repose à plat sur le tapis roulant immobile. Un prédateur en costume de citadin.

— Vos mains tremblent, constate-t-il d'une voix plus basse, presque un murmure destiné uniquement à mes oreilles.

C'est vrai. Je n'arrive plus à saisir le code-barres du paquet de café. Le plastique glisse entre mes doigts moites. Je respire par la bouche, de petites inspirations saccadées, comme si l'air de la zone commerciale venait de se raréfier subitement.

— S'il vous plaît... Marc... murmure-je, sans même m'en rendre compte, utilisant son prénom pour la première fois comme une supplique.

— S'il vous plaît, quoi ?

Il s'approche encore. Sa poitrine n'est plus qu'à dix centimètres de mon visage. Je peux voir le grain de sa peau, le léger tressaillement de sa mâchoire. Derrière lui, le

monde continue de tourner, mais pour moi, tout s'est figé dans une distorsion temporelle insupportable.

— Dépêchez-vous, j'ai pas que ça à foutre ! éructe soudain une femme derrière lui, une mère de famille harassée, les bras chargés de paquets de couches.

Le bruit du monde réel me frappe comme une gifle, mais Marc ne se retourne même pas. Il ne quitte pas mes yeux. Son regard est une main qui s'insinue sous ma jupe, qui remonte le long de mes cuisses, qui pétrit ma chair avec une autorité tranquille.

— On attend, madame ! renchérit un vieil homme un peu plus loin, tapant du pied sur le carrelage dégueulasse.

Je panique. Je passe le café frénétiquement. \*Bip.\* Puis les pâtes. \*Bip.\* Les boîtes de conserve qui pèsent des tonnes au bout de mes bras sans force. Je veux qu'il parte. Je veux qu'il m'emmène dans l'arrière-boutique et qu'il me démonte contre les étagères de stock. La dualité de ce que je ressens me déchire ; j'ai envie de pleurer de honte et de jouissance simultanément.

— Ça fera quarante-huit euros soixante-douze, je bégaye, la gorge tellement nouée que ma voix n'est plus qu'un sifflement.

Marc sort enfin son portefeuille. Un cuir sombre, patiné. Mais au lieu de sortir sa carte, il en extrait un billet de cinquante euros qu'il ne me tend pas. Il le pose sur le comptoir et, d'un mouvement lent, presque obscène, il le fait glisser vers moi, son index appuyé sur le papier.

Ses doigts effleurent les miens.

Le contact est électrique. Un éclair de chaleur pure qui remonte de ma pulpe jusqu'à mon bas-ventre, provoquant une contraction brutale de mes muscles pelviens. Je sens

l'humidité qui inonde mes sous-vêtements, une chaleur poisseuse, animale. Je lâche un petit bruit étouffé, un gémissement que je tente de transformer en quinte de toux.

— Gardez la monnaie, dit-il.

— Je... je n'ai pas le droit, Marc. Le règlement...

— Le règlement ?

Il ricane, un son sombre qui me fait vibrer les entrailles. Il se penche davantage, son visage n'est plus qu'à quelques millimètres du mien, séparé par l'écran de la caisse. L'odeur de son haleine — menthe fraîche et café noir — m'enivre plus que n'importe quel alcool.

— Vous avez l'air d'une femme qui a désespérément besoin qu'on oublie le règlement. Votre regard crie au secours. Il crie... autre chose.

— Vous ne savez rien de moi, jette-je avec une once de révolte désespérée.

Ses yeux s'assombrissent, devenant deux puits de luxure et de mépris bienveillant.

— Je sais que vous mouillez sur ce siège en plastique depuis que j'ai passé la porte. Je sais que l'idée que ces gens derrière nous nous voient vous excite autant qu'elle vous terrifie. Je sais que vous rêvez que je passe ma main derrière votre nuque pour écraser votre visage contre ce tapis et vous prendre ici, devant tout le monde.

Mon cœur s'arrête. Littéralement. Le sang cogne dans mes tempes avec une violence inouïe. Personne ne m'a jamais parlé ainsi. Jamais. C'est cru, c'est sale, c'est exactement ce dont j'avais besoin pour me sentir exister dans ce désert de grisaille.

— Monsieur ! Vous allez la payer votre came ou on appelle la sécurité ? braille un

type plus loin, l'exaspération à son comble.

Marc ne cille pas. Il maintient la pression de ses doigts sur les miens. Je ne peux plus respirer. La sueur coule maintenant sur mes tempes, collant des mèches de cheveux à mon front. Je me sens défaite, offerte, réduite à l'état de chose prête à être consommée.

— Donnez-moi mon sac, ordonne-t-il doucement.

Je m'exécute, mes mains tremblant tellement que je manque de déchirer le plastique. Je mets ses articles dedans, un par un, comme si je manipulais des explosifs. Mes mouvements sont lourds, chargés d'une tension sexuelle qui rend chaque geste infiniment érotique. Le frottement de mes cuisses l'une contre l'autre, sous ma jupe, est devenu un supplice. Je suis en feu.

Au moment où je lui tend le sac, il ne le prend pas par les anses. Il saisit mon poignet. Sa poigne est ferme, sans être douloureuse, mais elle marque son territoire. Il m'attire légèrement vers lui, au-dessus du scanner qui émet un bip d'erreur continu, une alarme stridente qui souligne le chaos de mon esprit.

— À quelle heure finissez-vous ?

— Dix-neuf heures trente, j'expire, incapable de lui mentir, incapable de résister à la force gravitationnelle qu'il exerce sur mon âme et mon sexe.

— Je serai sur le parking. Dans la zone d'ombre, derrière les compacteurs à cartons.

Il relâche mon poignet. La peau y est rouge, marquée par ses doigts. Un stigmate que je contemple avec une fascination morbide.

Il prend son sac, se redresse de toute sa hauteur, redevenant instantanément l'homme

propre sur lui, l'inconnu mystérieux que personne ne soupçonnerait. Il jette un regard méprisant à la foule qui s'impatiente derrière lui, puis se tourne vers moi une dernière fois.

— Ne me faites pas attendre. J'ai horreur que les choses ne soient pas... rangées.

Il s'éloigne. Je le regarde partir, son allure de prédateur urbain se fondant dans la lumière déclinante de l'entrée. Je reste là, hébétée, le souffle court, les jambes en coton.

— Eh oh ! La caissière ! On se réveille !

La voix de la mère de famille me ramène à la réalité brutale. Je baisse les yeux sur mes mains. Le billet de cinquante euros est toujours là, froissé sous mes doigts. Et entre mes jambes, le vide laissé par son départ est une douleur physique, une béance que seul le carnage qu'il a promis pourra combler.

Je commence à scanner les articles de la cliente suivante, mais je ne vois rien. Je n'entends rien d'autre que le bruit de ma propre lubrification qui claque doucement à chaque fois que je bouge sur mon siège. 18h15. Plus qu'une heure et quart. Une éternité de souffrance avant la délivrance.

Je sens que je vais pleurer. De peur. De besoin. De l'imminence de ma propre destruction.

19h27. Chaque bip de la caisse est un coup de poignard dans mes tempes. Mes doigts tremblent tellement que j'ai du mal à saisir les codes-barres. La dernière cliente, une retraitée qui prend son temps pour compter ses pièces de un centime, me regarde avec une pitié dégoûtée. Je dois être livide. Ma chemise d'uniforme en polyester me colle au dos, trempée d'une sueur froide, et entre mes jambes, c'est l'inondation. Chaque mouvement, chaque ajustement sur mon siège de skaï provoque un glissement

visqueux qui me rappelle ma propre déchéance. Je ne suis plus une femme, je suis une attente.

19h30. Le rideau de fer s'abaisse dans un fracas métallique qui résonne comme le couperet d'une guillotine. Mes collègues s'en vont, pressées de retrouver leur vie normale. Moi, je reste. Je prétexte une erreur de caisse, un inventaire à finir. Je suis seule dans la pénombre des allées, éclairée seulement par les veilleuses blafardes qui donnent au supermarché des airs de morgue.

Le silence est plus lourd que le bruit. Et puis, je l'entends. Le cliquetis d'une chaussure de cuir sur le carrelage.

Il n'est pas passé par l'entrée principale. Il est là, debout près du rayon frais, l'ombre immense, sa silhouette de prédateur découpée par la lumière crue des frigos. Il n'a pas enlevé son manteau. Il a l'air si propre, si calme. C'est ça qui est le plus terrifiant.

— Vous n'avez pas fini de ranger, dit-il d'une voix de velours et d'acier.

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée. Il s'approche. Chaque pas est une promesse de ruine. Quand il arrive à ma hauteur, l'odeur de son parfum — quelque chose de boisé, de glacial — se mélange à l'odeur de Javel et de carton froid. Il pose une main gantée de cuir sur ma joue. Le contraste du cuir froid contre ma peau brûlante me fait gémir.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux. Ses iris sont deux trous noirs qui aspirent toute ma volonté. Sans un mot, il me saisit par la taille et me soulève comme si je ne pesais rien. Il me plaque contre le bord métallique de ma propre caisse. Le froid de l'inox me brûle les fesses à travers mon pantalon trop fin.

— Vous tremblez. C'est la peur ? Ou c'est parce que vous êtes déjà en train de couler ?

Il n'attend pas de réponse. Sa main descend, brutale, et s'écrase contre mon entrejambe. Je lâche un cri étouffé, les doigts crispés sur le rebord de la caisse. Il sent l'humidité à travers le tissu. Il ricane, un son bas, presque animal.

— Sale petite chienne de banlieue. Tu m'as attendu tout l'après-midi en te mouillant dessus, hein ?

Il déboutonne son pantalon dans un bruit de fermeture éclair qui me déchire les entrailles. Il ne prend pas de gants, il ne cherche pas à être tendre. Il attrape le tissu de mon pantalon et tire jusqu'à ce que les coutures craquent. Je suis exposée, offerte à la lumière crue des néons, mes cuisses tremblantes marquées par la morsure du froid.

D'un coup sec, il écarte mes jambes à m'en briser les hanches. Je sens sa virilité contre moi, chaude, massive, impitoyable. Il ne me pénètre pas tout de suite. Il frotte le gland de sa queue contre ma fente, étalant mon propre désir sur ma peau, me torturant de cette proximité insoutenable.

— Supplie-moi, murmure-t-il à mon oreille en me mordant le lobe jusqu'au sang. Supplie-moi de te détruire.

— S'il vous plaît... Marc... je t'en supplie... casse-moi...

Il frappe. D'un seul coup, sans aucune préparation, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde. La douleur est fulgurante, une explosion de verre pilé dans mon bas-ventre, immédiatement suivie d'un plaisir si violent que ma vision se brouille. Je rejette la tête en arrière, un hurlement silencieux mourant dans ma gorge.

Il commence son va-et-vient, un rythme de machine, implacable. À chaque coup, mon corps rebondit contre l'acier de la caisse. \*Schlak. Schlak. Schlak.\* Le bruit de

nos chairs qui s'entrechoquent, le bruit de son sexe qui laboure mes parois saturées de fluides, remplit l'espace vide du magasin. C'est un carnage. Il me prend avec une rage froide, les mains verrouillées sur mes hanches, y laissant des marques violacées qui resteront des jours.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Que je te traite comme la marchandise que tu scannes ?

Je ne peux plus parler. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif. Je sens son foutre monter, je sens sa tension devenir insupportable. Je resserre mes muscles autour de lui, désespérée de le garder, de me fondre dans cette violence. Mon propre orgasme arrive comme une vague de fond, une convulsion sauvage qui me fait arquer le dos jusqu'à la rupture. Je pleure. Les larmes coulent sur mes tempes, chaudes, amères. Ce n'est pas de la tristesse, c'est l'effondrement de tout ce que j'étais avant 17h30.

Il grogne, un son sourd qui vient du fond de sa poitrine, et décharge son sperme en moi avec une force qui me donne l'impression d'être marquée au fer rouge. Il reste en moi quelques secondes, son souffle lourd contre mon cou, puis il se retire brusquement.

Le vide qu'il laisse est une agonie.

Il se rhabille avec une désinvolture insultante, ajuste sa cravate devant le miroir de surveillance. Je suis là, affalée sur le tapis roulant, les jambes écartées, dégoulinante, le regard vide fixé sur le plafond.

Il se penche sur moi, son visage de nouveau lisse, parfait. Il glisse un nouveau billet de cinquante euros entre mes lèvres entrouvertes.

— Rangez-vous. Vous faites désordre.

Il se détourne et marche vers la sortie. Le bruit de ses pas s'éloigne. Le rideau de fer

grince, s'ouvre, se referme.

Je reste seule dans le silence de mort du magasin. Le billet tombe de ma bouche et glisse sur le tapis. Je regarde mes mains. Elles tremblent toujours. Je me sens sale, brisée, anéantie. Et la seule chose à laquelle je pense, alors que le froid du magasin recommence à mordre ma peau nue, c'est que demain, il sera 17h30.

Et que je serai là. À l'attendre. Comme une épave attend que la mer finisse de la dévorer.

# Chapitre 4

## La Formule Magique

Le néon au-dessus de ma caisse grésille, un bourdonnement électrique qui scie mes nerfs déjà à vif. 17h28. Dans deux minutes, le monde va s'arrêter de tourner, ou alors il va exploser, je ne sais plus. L'air climatisé du magasin est un souffle glacial sur ma nuque, mais entre mes cuisses, c'est la fournaise. Une humidité poisseuse, une morsure sourde qui me rappelle chaque seconde l'humiliation de la veille.

Je fixe le tapis roulant noir, immobile. Il ressemble à une langue de goudron prête à m'avaler. Je me sens comme une plaie ouverte. Le billet de cinquante euros est toujours dans ma poche, froissé, une preuve tangible de ma déchéance. Il m'a traitée comme une moins que rien, une commodité, une chose que l'on paie pour ne plus avoir à la regarder. Et pourtant, mon corps traître appelle sa présence. Chaque pore de ma peau réclame l'impact de son regard, la cruauté de son calme.

Je suis une épave, c'est vrai. Une épave qui dérive dans les rayons aseptisés de ce supermarché de Hyères, entourée de boîtes de conserve et de détergents, attendant que le prédateur revienne finir le travail. Ma condition neurologique est un nœud coulant. La moindre marque de courtoisie, ce "Bonjour" qu'un client lambda prononcerait sans y penser, est pour moi une décharge de dopamine si violente qu'elle frôle la syncope. Mais avec Marc, c'est différent. Ce n'est pas juste de la neurologie. C'est de l'âme. Une âme qui se brise à chaque fois qu'il ouvre la bouche.

17h30.

Le rideau de fer de l'entrée principale n'a même pas fini de grincer que je le vois. Marc. Il n'a pas de cravate aujourd'hui. Sa chemise blanche est entrouverte, révélant la

naissance d'un torse dont je connais maintenant la dureté. Il marche avec cette assurance tranquille de ceux qui possèdent l'espace, de ceux qui savent exactement où ils vont et ce qu'ils vont prendre.

Mes mains se mettent à trembler sur le bord de la caisse. Je saisis une bouteille d'eau minérale d'un client précédent, juste pour avoir quelque chose à tenir, pour ne pas m'effondrer tout de suite. Le plastique craque sous ma poigne. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage.

Il s'approche. Il ne regarde pas les articles en promotion, il ne cherche pas son chemin. Il vient droit sur moi, sur la caisse numéro 4. Son regard perçant se plante dans le mien, et je sens instantanément une brûlure m'envahir le ventre. C'est une agonie de plaisir pur, une montée de fièvre qui me donne envie de hurler avant même qu'il n'ait prononcé un mot.

Il s'arrête devant moi. Il ne pose rien sur le tapis. Il reste là, les mains dans les poches, dominant mon petit perchoir de caissière. L'odeur de son parfum, un mélange de cèdre et de peau chauffée par le soleil du Var, traverse la barrière de plexiglas et m'envahit les poumons. Je suis en train de me noyer.

— Élodie, dit-il simplement.

Son nom dans sa bouche est une caresse de papier de verre. Je baisse les yeux, incapable de soutenir ce brasier. Je vois ses chaussures de cuir, parfaitement cirées, à quelques centimètres de mes pieds.

— Marc, je murmure, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

Je devrais le chasser. Je devrais appeler la sécurité. Je devrais hurler qu'il me tue à petit feu. Mais je reste là, les jambes écartées sous ma jupe de travail, sentant déjà le fluide chaud glisser le long de mes parois intérieures. L'attente est une torture, une

dilatation insupportable de chaque seconde.

Il se penche en avant. Ses coudes reposent sur le rebord de ma caisse. Il est si près que je pourrais sentir la chaleur de son souffle sur mes lèvres. Il sait. Il voit mes pupilles dilatées, il entend mon souffle court, il devine la mare qui se forme entre mes cuisses. Sa domination est douce, presque protectrice, et c'est ce qui me brise le plus.

— Vous avez l'air tendue aujourd'hui, Élodie. Est-ce que le travail vous épuise ?

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma gorge est nouée par un sanglot d'excitation. Il s'approche encore, son visage n'étant plus qu'à quelques millimètres du mien. Ses yeux sont deux abîmes de calme dans lesquels je me jette volontairement.

Il sait ce qu'il va faire. Il connaît la formule. Il l'a préparée comme un architecte trace les plans d'une structure destinée à s'effondrer. Il va combiner les mots, les articuler avec cette précision chirurgicale qui réduit ma volonté en cendres.

— On m'a dit qu'il était important d'être poli avec le personnel, murmure-t-il, un demi-sourire cruel étirant ses lèvres.

Ma respiration se bloque. Je sens mes muscles pelviens se contracter violemment, une crampe de plaisir qui irradie jusqu'à mes orteils. C'est maintenant. La foudre va tomber.

— Bonjour, Élodie.

Le mot frappe mon cerveau comme un coup de fouet. Mon bassin donne une secousse involontaire. Mais il ne s'arrête pas. Il ne me laisse pas le temps de respirer. Il enchaîne, liant les deux phrases dans un souffle continu, une symphonie de politesse mortelle.

— ... Et surtout, passez une excellente journée.

La décharge est foudroyante. C'est une explosion de blanc derrière mes paupières. Mon corps se cambre brutalement sur le siège, mes mains s'agrippent au métal froid de la caisse jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. L'orgasme me percute avec la violence d'un accident de voiture. Ce n'est pas une jouissance ordinaire, c'est une convulsion, un séisme qui déchire chaque fibre de mon être.

— Ah... Marc... !

Le cri s'étouffe dans ma gorge alors que je sombre dans l'abîme. Mes fluides inondent mon sous-vêtement, traversent le tissu de ma jupe, je sens la moiteur se répandre sur le siège en plastique. Je perds tout contrôle. Mes yeux se révulsent, ma bouche s'ouvre sur un gémissement silencieux de pur délire. Le plaisir est si intense qu'il devient douloureux, une agonie de sensations qui me vide de toute substance.

Je suis là, en plein milieu du magasin, sous les caméras, devant les clients qui attendent derrière lui, en train de subir la petite mort la plus violente de ma vie, déclenchée par sept mots d'une politesse banale.

Il ne bouge pas. Il me regarde sombrer, un calme olympien sur le visage, savourant le spectacle de ma démolition.

— Il faut vous isoler, Élodie, dit-il d'une voix de velours alors que je tremble encore de tous mes membres. Vous faites... désordre.

Je dois partir. Maintenant. Avant que je ne m'effondre au sol devant tout le monde. Je pousse mon siège en arrière dans un fracas de métal, mes jambes sont du coton, mon sexe palpite si fort que chaque mouvement est une nouvelle onde de choc. Sans un regard derrière moi, je me lève, titubant, et je m'enfuis vers la réserve, laissant Marc seul devant ma caisse vide, le sourire aux lèvres.

Mes talons claquent sur le carrelage froid de l'allée centrale, un bruit de métronome détraqué qui scande ma déroute. Chaque pas est un calvaire. Entre mes cuisses, c'est le chaos. Le tissu fin de ma lingerie est saturé, collant, une preuve liquide et brûlante de ma trahison organique. L'orgasme qu'il a provoqué d'une simple phrase ne s'éteint pas ; il s'est transformé en une onde sourde, une pulsation douloureuse qui irradie depuis mon col jusqu'au bas de mes reins.

Je pousse la double porte battante de la réserve dans un fracas qui résonne contre les étagères métalliques. L'obscurité relative et l'odeur de carton sec me percutent. Je m'adosse à la paroi froide, les poumons en feu, cherchant un oxygène qui refuse de venir. Mes mains tremblent si fort que je ne peux même pas lisser ma jupe crayon. Je me sens souillée, ouverte, offerte. Et le pire, c'est cette faim. Cette faim animale qui hurle en moi, réclamant la suite du supplice.

Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière contre le métal. Je m'attends à être seule. Je l'espère autant que je le redoute.

Puis, le déclic.

Le bruit d'une serrure que l'on tourne. Le loquet de la porte de service. Mon cœur rate un battement, puis s'emballé dans une course folle contre mes côtes. Je ne l'ai pas entendu marcher. Il est là. Son ombre s'étire sur le sol bétonné, découpée par la lumière crue qui filtre encore sous la porte.

— Vous êtes partie bien vite, Élodie. Vous n'avez même pas rendu la monnaie au client suivant.

Sa voix est plus basse ici, débarrassée de la courtoisie de façade. Elle est granuleuse, chargée d'une promesse de violence. Marc avance lentement, ses pas étouffés, comme un prédateur qui sait que sa proie n'a plus nulle part où aller.

Je rouvre les yeux. Il est à moins d'un mètre. L'éclairage blafard souligne les lignes dures de son visage, la mâchoire serrée, et ce regard... ce regard qui me déshabille avec une précision chirurgicale. Il ne regarde pas mon visage. Il regarde l'humidité qui commence à marquer le tissu de ma jupe, juste à l'entrejambe, une tache sombre, infamante, magnifique.

— Regardez-vous, murmure-t-il en s'approchant encore. Vous tremblez comme une feuille. Est-ce que c'était trop ? Ou est-ce que ce n'était pas assez ?

— Partez... je souffle, mais le mot meurt dans ma gorge.

Ma main se lève pour le repousser, mais elle finit par s'agripper désespérément à son revers de veste. Je ne veux pas qu'il parte. Je veux qu'il m'achève. Je veux qu'il nettoie le désordre qu'il a semé en moi ou qu'il l'empire jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cri.

Marc saisit mes deux poignets d'une seule main et les plaque au-dessus de ma tête contre l'étagère. Le métal gémit. Le contact est brutal, électrique. Il se presse contre moi, son corps dur, massif, m'écrasant contre la structure d'acier. Je sens sa chaleur, l'odeur de son parfum mêlée à celle, plus âcre, de mon propre désir qui s'échappe de moi.

— Vous puez l'envie, Élodie. Ça embaume toute la pièce. Vous avez joui devant ces gens, dans votre petite culotte de soie, en pensant à ma bouche, n'est-ce pas ?

— Non... Marc, pitié...

— « Pitié » n'est pas dans le dictionnaire aujourd'hui.

Il lâche mes poignets, mais je ne bouge pas. Je suis pétrifiée, clouée par son

magnétisme. Ses doigts, longs et impitoyables, descendent le long de ma gorge, s'attardant sur la carotide qui bat à tout rompre, avant de s'insérer entre les boutons de mon chemisier. Il n'en déboutonne aucun. Il tire. Le plastique saute, les boutons roulent sur le sol dans un silence de mort.

Ma poitrine se libère, mes seins se soulèvent, les mamelons déjà dressés, douloureux de tension. Il ne les touche pas encore. Il descend plus bas. Sa main s'abat sur ma cuisse, remonte sous le tissu de ma jupe, déchirant presque mes bas autofixants au passage.

Quand il atteint le centre du désastre, il s'arrête. Il laisse sa paume s'imprégner de la chaleur, de la moiteur excessive qui inonde mon entrejambe. Je pousse un gémissement sourd, la tête rejetée en arrière, les yeux révulsés.

— C'est un lac, grince-t-il, son visage s'enfouissant dans mon cou pour y mordre la peau tendre. Vous êtes une fontaine de luxure. Regardez-moi quand je vous parle !

Ses doigts s'insinuent sous l'élastique de ma culotte trempée. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche le contact brut, la friction qui brûle. Il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, sans prévenir. Le cri qui s'échappe de mes lèvres est un déchirement. C'est trop gros, trop soudain, et pourtant, mes muscles se referment sur lui avec une avidité révoltante.

— Oh mon Dieu... Marc...

— Je ne suis pas Dieu, Élodie. Je suis l'homme qui va vous faire oublier votre nom dans cette réserve de merde.

Il retire ses doigts, les portant à ses lèvres sous mes yeux embués de larmes et de plaisir. Il lèche ma propre substance avec une lenteur provocante, ses yeux ne quittant jamais les miens. C'est le geste le plus dégradant et le plus excitant que j'aie jamais

vu.

Il se détourne un instant, juste assez pour défaire sa ceinture dans un claquement de cuir qui me fait sursauter. Le bruit du métal, le zip de sa braguette qui descend... chaque son est une lame qui s'enfonce dans mon ventre.

— Retournez-vous, ordonne-t-il.

— Marc, on ne peut pas... les caméras... les clients...

Il me saisit par les hanches et me fait pivoter avec une force qui me coupe le souffle, m'écrasant le visage contre une pile de cartons de livraison. L'odeur de la poussière me pique le nez, contrastant avec l'odeur de sexe qui commence à saturer l'espace confiné entre nous.

— Les caméras ne voient rien ici. Et les clients attendront que j'aie fini de vous briser.

Je sens ses mains relever brutalement ma jupe jusqu'à ma taille. L'air frais de la réserve frappe mes fesses nues, mais la fraîcheur ne dure qu'une seconde. Il agrippe le tissu de ma culotte de ses deux mains et tire. Le craquement de la dentelle qui cède sous sa force est le son le plus libérateur que j'aie jamais entendu.

Je suis exposée. Totalement. Mes fesses offertes à sa vue, mes cuisses tremblantes, mon sexe battant et dégoulinant dans le vide.

— Vous êtes si belle quand vous êtes dévastée, murmure-t-il tout près de mon oreille, son souffle chaud me donnant des frissons de la tête aux pieds.

Je sens alors sa main s'écarter, laissant place à quelque chose de beaucoup plus imposant, de beaucoup plus chaud. Sa virilité presse contre mon entrée, cherchant son chemin dans ce brasier que j'appelle mon corps. Il ne pénètre pas encore. Il joue avec

le bord, frottant sa tête contre ma chair à vif, me torturant de cette proximité insoutenable.

— Suppliez-moi, Élodie. Dites-moi ce que vous voulez que je vous fasse avec ces mots que vous aimez tant.

Je m'accroche aux cartons, mes ongles s'enfonçant dans le carton épais, mes hanches cherchant instinctivement le contact qu'il me refuse encore. Les larmes coulent enfin, de pures larmes de besoin, de honte et d'extase mêlées.

— Prends-moi... Marc... s'il te plaît... détruis-moi...

Il ne se fait pas prier. D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde.

Le choc de son intrusion me coupe le souffle, une détonation sourde au creux de mes reins qui résonne jusque dans ma mâchoire serrée. Il est immense, une barre d'acier brûlante qui vient coloniser chaque recoin de mon intimité restée trop longtemps déserte. Je pousse un cri étouffé, le front écrasé contre le carton froid d'une pile de marchandises, alors que mes muscles, d'abord pétrifiés par la violence de l'assaut, tentent désespérément de se refermer sur lui, de l'emprisonner, de le digérer.

— Dieu... Marc...

Ma voix n'est plus qu'un sifflement de douleur et d'extase. Je sens ma chair se déchirer délicieusement sous la poussée de son membre. Il ne bouge plus, il savoure ma détresse, ma façon de frémir autour de lui comme une bête prise au piège. Ses mains, larges et calleuses, viennent s'ancrer sur mes hanches avec une brutalité qui promet déjà des bleus. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau, marquant son territoire.

Puis, le mouvement commence. Lent. Inexorable.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant avec ce vide atroce, cette sensation d'arrachement, avant de revenir frapper avec la force d'un marteau-pilon. Le bruit de l'impact — ce claquement humide de ses couilles contre mes fesses — résonne dans le silence de la remise comme un coup de feu. Je chancelle, mes talons glissant sur le sol en béton, et je ne dois mon salut qu'à sa poigne de fer qui me maintient d'équerre.

— Tu aimes ça, Élodie ? murmure-t-il, sa voix devenue un grognement animal contre ma nuque. Tu aimes quand je te traite comme la petite chienne assoiffée que tu es ?

Il n'attend pas de réponse. Il accélère. Le rythme devient frénétique, une cadence de machine de guerre. À chaque coup de boutoir, il m'enfonce un peu plus contre les cartons qui vacillent au-dessus de nous. Je sens l'humidité entre mes jambes se transformer en une mélasse brûlante, un mélange de mon désir liquéfié et de la sueur qui perle déjà sur son torse puissant. L'odeur de son parfum mêlée à celle de l'excitation brute emplît mes narines, me rendant folle.

— Dis-le, ordonne-t-il en me tirant violemment les cheveux en arrière pour exposer ma gorge. Dis la formule, Élodie.

Je rejette la tête en arrière, mes yeux révulsés cherchant le néant au plafond. Mes ongles lacèrent le carton, arrachant des lambeaux de papier.

— Bonjour... Marc... ahhh... Bonne... Bonne journée...

— Plus fort ! rugit-il en me martelant sans aucune pitié, son sexe frottant contre mon point G avec une précision chirurgicale.

— Bonjour ! Bonne journée ! Prends-moi, détruis-moi avec tes mots !

Le plaisir monte, une vague scélérate, noire et épaisse, qui s'apprête à m'engloutir. Ce

n'est plus de la romance, c'est un naufrage. Je sens mon utérus se contracter violemment, des spasmes incontrôlables qui l'aspirent un peu plus à chaque va-et-vient. Ma vue se brouille. Les larmes qui inondaient mes joues sèchent sous la chaleur de nos corps en fusion.

Il sent que je bascule. Je le sens gonfler en moi, son rythme devenant saccadé, ses muscles bandés comme des câbles de remorquage. Il lâche mes hanches pour venir plaquer ses mains à plat contre le mur de cartons, m'encerclant de sa masse, m'étouffant de sa présence.

— Regarde-moi mourir en toi, siffle-t-il entre ses dents serrées.

C'est le signal. Le monde explose.

Mon orgasme me frappe avec une violence telle que mes jambes se déroberent. Je ne suis plus qu'un cri, un long hurlement de libération et de déchéance qui se perd dans les recoins sombres du magasin. Ma chatte se convulse sur lui, le broyant dans des étaux de velours en feu. Au même instant, je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, des vagues successives de foutre épais qui viennent frapper le fond de ma gorge utérine. Il hurle mon nom, un cri de possession absolue, alors qu'il se vide en moi jusqu'à la dernière goutte, son corps tressautant contre le mien dans un spasme final interminable.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, le silence retombant lourdement sur nous comme une chape de plomb. Le seul bruit est celui de nos souffles courts et le goutte-à-goutte de nos fluides mêlés qui s'écrasent sur le sol en béton.

Lentement, il se retire. La sensation de vide est immédiate, glaciale. Je m'effondre contre les cartons, mes jambes ne me portant plus. Je me laisse glisser jusqu'au sol, ma jupe relevée sur mes hanches, mes collants déchirés, le sexe béant et ruisselant de lui.

Marc se rhabille avec une efficacité déconcertante, sa chemise à peine froissée. Il me regarde de haut, ses yeux ayant retrouvé leur froideur habituelle, mais une lueur de triomphe y subsiste. Il sort un mouchoir en tissu de sa poche, essuie une trace de sueur sur son front, puis le jette sur mes genoux tremblants.

— Bonne journée, Élodie, dit-il d'une voix parfaitement calme, presque polie.

Il se détourne et sort de la remise sans un regard en arrière.

Je reste seule dans le noir, le visage entre les mains, les larmes recommençant à couler. Des larmes de honte, parce que je sais qu'il reviendra demain. Et des larmes de terreur, parce que je sais que je l'attendrai, la main déjà glissée sous ma culotte, prête à tout recommencer pour une simple formule magique.

Le chapitre se ferme sur le goût amer de sa virilité dans ma bouche et le froid du béton contre ma peau dévastée.

# Chapitre 5

## Le Prédateur de Politesse

Le soleil de Hyères est une insulte ce matin. Il cogne contre les vitrines du supermarché avec une insolence dorée, alors que je me sens comme une charogne qu'on a oubliée sur le trottoir. Chaque pas que je fais entre les rayons de conserves est une agonie. Ma chair est meurtrie, gonflée, marquée par le béton de la remise où il m'a abandonnée hier. Mais le pire, ce n'est pas la douleur physique. C'est le vide. Un vide béant, humide, qui réclame sa dose de cruauté feutrée.

Je lisse ma jupe pour la centième fois. Mes mains tremblent. Sous le tissu synthétique, je sens le frottement de ma propre peau, encore irritée par ses assauts. Ma culotte est déjà un poids lourd, une éponge de soie qui boit ma honte à chaque seconde. Ma condition est une malédiction : une simple marque d'égard, un « s'il vous plaît » articulé avec cette voix de velours, et mon cerveau déconnecte pour laisser place à une marée de plaisir que je ne peux contenir. Je suis une esclave de la courtoisie.

Il est 10 heures. L'heure où la lumière du sud traverse les baies vitrées dans un angle qui rend tout irréel. Je fais semblant de réorganiser les boîtes de thon, mais mes yeux ne quittent pas la porte automatique. Le \*bip\* des caisses résonne comme un compte à rebours dans mon crâne.

Et puis, il est là.

Marc. Il ne porte pas de tenue d'architecte aujourd'hui, juste un polo de lin bleu marine qui moule ses épaules larges et un pantalon de toile claire. Il a l'air d'un homme qui possède le monde, calme, serein, presque ennuyé. Mon cœur rate une

pulsation, puis s'emballe, frappant contre mes côtes comme un animal en cage.

Il ne se précipite pas vers moi. C'est ça, sa torture. Il déambule dans les allées, s'arrêtant pour examiner l'étiquette d'un vin de Provence, ses longs doigts effleurant le verre. Je sens une décharge électrique me traverser le bas-ventre au souvenir de ces mêmes doigts s'enfonçant en moi sans prévenir. Une perle de sueur coule entre mes seins, se frayant un chemin jusqu'à l'élastique de mon soutien-gorge.

Il se rapproche. Le parfum de l'eucalyptus et d'une cologne coûteuse commence à saturer l'air aseptisé. Je baisse la tête, fixant mes chaussures, mes doigts se crispant sur une boîte de conserve.

— Bonjour, Élodie.

Sa voix est une caresse de papier de verre sur ma nuque. Je frissonne si violemment que j'en lâche presque mon chargement. Ce n'est pas un cri, c'est un ordre déguisé en salutation. Je sens mes pupilles se dilater instantanément, le monde autour de moi devenant flou, réduit à la silhouette massive de cet homme qui se tient à moins d'un mètre.

— Monsieur... murmuré-je, le souffle court.

Je lève les yeux vers lui. Il ne me touche pas. Il garde ses mains dans ses poches, mais son regard me déshabille avec une précision chirurgicale. Il observe mes joues qui s'empourprent, la pulsation rapide de mon artère carotide, et surtout, mes lèvres qui s'entrouvrent malgré moi, cherchant de l'oxygène.

— Vous avez l'air... distraite aujourd'hui, continue-t-il d'un ton monocorde, presque clinique. Est-ce que le travail est trop pénible sous cette chaleur ?

Chaque mot qu'il prononce est une goutte d'acide sur ma volonté. Le « vous » est un

fouet. La politesse de son ton est le lubrifiant de ma chute. Je sens un flux chaud et épais s'échapper de moi, glissant le long de mes cuisses. Je suis une fontaine de soumission.

— Je... non, ça va, balbutié-je.

Il fait un pas de plus. L'espace entre nous est chargé d'une électricité statique si dense qu'elle me donne la nausée. Il penche légèrement la tête, ses yeux sombres sondant les miens. Il cherche la trace de l'orgasme de la veille, il cherche la preuve de ma déchéance.

— Vous tremblez, Élodie. Est-ce que je vous intimide ?

Il le sait. Il se délecte de mon agonie. Ma condition neurologique me trahit : à cet instant précis, mon clitoris palpite si fort qu'il devient le centre de mon univers. La sensation de ma culotte trempée, collée contre mon sexe qui s'échauffe, est un délice insupportable. Je veux qu'il m'insulte, qu'il me jette au sol, mais il se contente d'être parfait. Il se contente d'être poli.

— Je suis juste... fatiguée, mens-je en reculant d'un pas, mon dos rencontrant le métal froid de l'étagère.

Il ne recule pas. Il réduit encore la distance, sans pour autant franchir la limite du contact. Je peux sentir la chaleur qui émane de son corps, l'odeur de sa peau propre mêlée à l'iode de la mer toute proche. Ses yeux descendent sur ma poitrine, là où mes mamelons pointent agressivement sous ma chemise fine, trahissant mon excitation sauvage.

— Fatiguée ? Quel dommage. J'avais espéré que vous pourriez me rendre un petit service... s'il vous plaît.

Le « s'il vous plaît » me frappe comme un coup de poing dans l'utérus. Je sens mes genoux se dérober. Ma main cherche désespérément un appui sur le rayonnage, renversant quelques boîtes qui tombent au sol dans un fracas métallique. Le bruit attire l'attention de quelques clients au loin, mais Marc ne cille pas. Il reste là, prédateur immobile dans ce temple de la consommation, observant avec un sourire imperceptible comment deux mots de politesse viennent de me briser les reins.

— Un service ? répété-je dans un souffle, ma voix se brisant.

— Suivez-moi, dit-il simplement, tournant les talons sans attendre ma réponse.

Il sait que je n'ai pas le choix. Mes jambes se mettent en mouvement toutes seules, portées par une pulsion animale qui hurle pour être satisfaite. Je marche derrière lui, mes cuisses frottant l'une contre l'autre dans un bruit de soie mouillée, mon sexe à vif, mon esprit hurlant de honte alors que je m'enfonce volontairement vers l'obscurité des réserves. Le prédateur a sifflé. La proie ne peut que ramper.

Le battement lourd de la porte coupe-feu qui se referme derrière nous résonne comme le couperet d'une guillotine. Le silence qui suit est plus étouffant que le bruit ambiant du magasin. Ici, dans les réserves, l'air est saturé d'une odeur de carton sec, de poussière et de métal froid. C'est un labyrinthe d'acier où les néons vacillants jettent des ombres déformées sur les piles de marchandises.

Marc s'est arrêté à quelques mètres, me tournant le dos. Ses épaules sont larges, sa posture d'une décontractée cruauté. Je reste plantée là, au milieu de l'allée centrale, mes mains tremblantes crispées sur le tissu de mon tablier de travail. Entre mes jambes, c'est un désastre. Chaque seconde qui passe, je sens l'humidité chaude de mon désir couler un peu plus, imbibant la dentelle de ma culotte, marquant peut-être déjà le tissu de mon pantalon. Je suis une flaque, une plaie béante de besoin, et il le sait sans même avoir à se retourner.

— Approche, Élodie.

Son ton est une lame de rasoir enveloppée dans du velours. Je n'obéis pas tout de suite, non par défi, mais parce que mes genoux sont littéralement en coton. Je fais un pas, puis deux, le frottement de mes cuisses irritées par ma propre sécrétion déclenchant des décharges électriques jusque dans mon ventre. Le bruit de mes talons sur le béton brut est le seul métronome de mon agonie.

Quand j'arrive à sa hauteur, il se tourne brusquement. Il est si près que je peux sentir la chaleur qui émane de son corps, ce parfum de cuir et de tabac froid qui me monte à la tête comme une drogue dure. Ses yeux sombres descendent lentement le long de mon corps, s'attardant sur ma poitrine qui se soulève de façon erratique, sur mes mamelons qui pointent agressivement sous le coton fin.

— Tu trembles, murmure-t-il en levant une main.

Ses doigts effleurent ma joue, une caresse presque tendre qui me fait l'effet d'une brûlure au troisième degré. Je ferme les yeux, laissant ma tête basculer en arrière, offrant ma gorge à son bon vouloir. Un gémissement pathétique s'échappe de mes lèvres pincées.

— Regarde-moi.

C'est un ordre, pas une suggestion. J'ouvre les yeux, noyés de larmes de frustration et de honte. Son regard est ancré dans le mien, impitoyable. Il descend sa main lentement, traçant une ligne de feu le long de mon cou, avant de s'arrêter à la base de ma gorge, là où mon pouls bat comme celui d'un oiseau pris au piège.

— Tu sais pourquoi tu es ici, n'est-ce pas ? Tu sais ce que ce "service" implique.

— Oui... murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un croassement informe.

— Dis-le. Je veux l'entendre sortir de ta jolie petite bouche de menteuse. Dis-moi ce que tu es.

La honte me submerge, chaude et amère. Je me sens déshabillée, exposée dans toute ma vulnérabilité animale. Marc resserre légèrement sa prise sur ma gorge, pas assez pour m'étouffer, juste assez pour que je sente son pouvoir. L'autre main descend, s'arrêtant sur ma hanche, ses doigts s'enfonçant dans ma chair.

— Je suis... j'ai besoin de vous, Marc. Je suis à bout de nerfs.

Il lâche un rire court, sans joie, un son guttural qui me fait vibrer jusqu'aux ovaires.

— "Besoin de moi" ? C'est trop poli, Élodie. Regarde tes pupilles. Elles bouffent tout l'iris. Tu es en train de te noyer dans ta propre envie. Tu es une petite chienne en chaleur qui ne sait plus comment se tenir devant les clients.

Il me pousse soudainement en arrière. Mon dos percute violemment un rayonnement métallique. Les boîtes de conserve derrière moi tintent dans un vacarme assourdissant, mais je ne ressens pas la douleur. Je ne ressens que l'urgence. Il se plaque contre moi, son corps dur, massif, m'écrasant contre l'acier froid. Je sens son érection, un barreau de fer contre ma cuisse, et mon sexe répond par une pulsion de sang si forte que je manque de m'évanouir.

Sa main libre glisse sous mon tablier, remontant le long de ma cuisse avec une lenteur sadique. Sa peau est chaude, calleuse, contrastant avec la soie de ma peau. Quand il atteint le bord de ma culotte, il s'arrête. Il laisse ses doigts jouer avec l'élastique trempé.

— Mon Dieu, Élodie... Tu es une vraie fontaine. On pourrait glisser dessus.

Il enfonce deux doigts d'un coup, sans préliminaires, déchirant presque le tissu. Le choc électrique me fait cambrer le dos, ma tête frappant à nouveau le métal. Un cri de pure agonie extatique se perd dans son cou alors que je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste.

— S'il vous plaît... Marc... pitié...

— La pitié ? Tu ne sais pas de quoi tu parles, souffle-t-il contre mon oreille, sa langue venant lécher le lobe de mon oreille avant de le mordre cruellement. Tu ne veux pas de pitié. Tu veux que je te brise. Tu veux que j'efface cette politesse de façade avec laquelle tu t'habilles tous les matins.

Il retire ses doigts pour les porter à son nez, humant mon odeur avec une satisfaction prédatrice. Puis, il me saisit par les cheveux, me forçant à basculer la tête en arrière pour que je voie l'obscurité du plafond des réserves.

— À genoux, ordonne-t-il, sa voix vibrant d'une autorité sans appel.

Je m'exécute sans une seconde d'hésitation. Mes genoux s'écrasent sur le béton poussiéreux. Je suis à sa hauteur maintenant, mon visage face à sa braguette tendue à craquer. Mes mains tremblent sur ses cuisses alors que je cherche la fermeture éclair, mes doigts maladroits, affolés par l'odeur de mâle qui émane de lui.

— Ouvre-la, murmure-t-il en posant sa main sur le sommet de ma tête, ses doigts s'emmêlant dans mes mèches pour diriger mes mouvements. Gagne ton service, Élodie. Montre-moi à quel point tu es devenue une bête.

Le bruit de la fermeture éclair qui descend déchire le silence, un son métallique qui résonne comme le signal du carnage à venir. Je libère son sexe, impressionnant, palpitant de vie, et une bouffée de chaleur me frappe le visage. C'est le moment où tout bascule, où la vendeuse modèle disparaît pour laisser place à l'esclave de ses

propres sens.

— Prends-le, ordonne-t-il en pressant ma tête vers lui. Prends-le comme si ta vie en dépendait.

Je ferme les yeux et je m'exécute, laissant ma langue explorer la tête luisante de son désir avant de l'engouffrer tout entier, étouffant un sanglot de soulagement. Le goût du sel et du sexe envahit mon palais, et pour la première fois depuis deux jours, le vide insupportable en moi commence à se combler, mais la douleur, cette délicieuse douleur de la soumission, ne fait que commencer.

Marc lâche un grognement sourd, ses doigts se crispant violemment dans mes cheveux, m'imposant un rythme qui ne laisse aucune place à la respiration. Je sens son bassin bouger, me percutant la gorge, m'obligeant à reculer tout en me retenant prisonnière. Je suis à lui. Totalement. Absolument. Et le pire, c'est que j'en redemande, les larmes coulant sur mes joues alors que je me fonds dans cette dégradation que j'ai tant appelée de mes vœux.

Ma gorge me brûle, chaque va-et-vient de son sexe m'arrachant des haut-le-cœur que je transforme en gémissements étouffés. Marc ne me ménage pas. Ses doigts sont des griffes d'acier plantées dans mon cuir chevelu, guidant ma tête avec une brutalité méthodique. Je sens l'odeur de sa peau, ce mélange de musc, de sueur naissante et d'un parfum coûteux qui s'efface devant l'instinct. Le goût de lui, âpre et puissant, envahit mes sens jusqu'à l'asphyxie.

Soudain, il me tire violemment en arrière. Je bascule sur les talons, le souffle court, les lèvres rougies et tremblantes. Mes yeux, noyés de larmes involontaires, accrochent les siens. Il est livide, ses pupilles ont dévoré l'iris, ne laissant que deux puits de rage noire.

— Tu en as crevé d'envie, n'est-ce pas ? murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle

granuleux. Deux jours que tu me regardes comme si j'étais ta seule bouffée d'oxygène.

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Il me saisit par la taille et me soulève comme si je ne pesais rien pour me projeter contre le bureau. Le bois froid contre mes fesses nues crée un contraste violent avec la fournaise qui me dévore l'entrejambe. En un geste sec, il écarte mes jambes, brisant toute trace de pudeur. Je suis exposée, offerte, béante.

Il baisse son pantalon d'un geste brusque, son sexe dressé, palpitant, une veine saillante parcourant sa longueur. C'est une arme, une promesse de destruction. Je porte ma main à ma bouche pour étouffer un cri quand il s'approche. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche l'exorcisme.

— Regarde-moi, Élodie. Regarde ce que tu as provoqué.

Il saisit mes cuisses, les remontant presque jusqu'à mes épaules, et d'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi.

Le choc me coupe le souffle. Je me cambre, le dos arqué à s'en rompre, mes ongles s'enfonçant dans ses avant-bras massifs. Il est trop grand, trop dur, il me déchire et me répare en même temps. La sensation de plénitude est si violente qu'elle en devient douloureuse. Je sens les parois de mon sexe se crisper désespérément autour de lui, essayant de retenir chaque millimètre de cette intrusion brutale.

— Marc... je...

— Tais-toi, grogne-t-il contre mon oreille avant d'y planter ses dents. Ne dis rien. Subis.

Il commence un pilonnage impitoyable. À chaque impact, mes hanches claquent

contre les siennes avec un bruit de chair mouillée qui résonne dans la pièce silencieuse. Je suis secouée de spasmes, ma tête heurtant le dossier de la chaise derrière moi, mais je m'en moque. Je veux qu'il me broie. Je veux qu'il efface ces deux jours d'attente insupportable, ce jeu de politesse hypocrite qui m'a rendue folle.

Le rythme s'accélère. Il perd le contrôle. Sa respiration devient un aboiement saccadé. Ses mains quittent mes cuisses pour venir s'écraser sur mes seins, les pétrissant avec une force qui laissera des marques bleues demain. Je m'en fiche. Je veux ses marques. Je veux son empreinte.

— Plus vite... Marc, s'il te plaît... plus vite...

Je ne suis plus une femme, je suis une plaie ouverte, un cri qui cherche sa fin. La chaleur grimpe, insoutenable. Mon ventre se noue, mes muscles pelviens se contractent dans une agonie de plaisir. Le bureau tremble sous nos assauts. La sueur de son front perle et tombe sur ma poitrine, se mélangeant à mes larmes. C'est sale, c'est sauvage, c'est exactement ce dont j'avais besoin pour ne pas mourir de vide.

Il me redresse d'un coup, me forçant à m'asseoir sur le bord du meuble, mes jambes enlacées autour de sa taille. Nos visages sont à quelques centimètres. Je vois la souffrance dans ses traits, cette lutte contre l'abandon qu'il est en train de perdre.

— Tu m'as rendu malade, crache-t-il entre deux coups de reins profonds qui me soulèvent littéralement. Tu m'as rendu dingue avec tes sourires de façade.

Il s'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde, le gland percutant mon col avec une précision chirurgicale. Je sens mon orgasme exploser, une onde de choc électrique qui part de mon sexe et irradie jusqu'au bout de mes doigts. Ma vision se brouille. Je crie son nom, un hurlement de bête blessée, alors que mes parois se contractent violemment autour de lui.

Il lâche un rugissement de bête, ses mains s'ancrant dans mes hanches pour me maintenir contre lui, et je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder, vague après vague, remplissant mon creux de sa chaleur épaisse. Il ne se retire pas. Il reste là, tremblant de tous ses membres, le front appuyé contre mon épaule, le souffle court, alors que le silence retombe sur nous comme une chape de plomb.

Le plaisir retombe, laissant place à une vulnérabilité brute, presque insupportable. Je sens les larmes couler plus librement maintenant, non plus de désir, mais de cet épuisement émotionnel qui suit le carnage. Ma tête retombe sur son épaule. Je respire son odeur, celle de l'homme qui vient de me posséder jusqu'à l'âme.

Il finit par s'écarter lentement, ses mains glissant de mon corps avec une hésitation que je ne lui connaissais pas. Il remonte son pantalon sans me quitter des yeux. Le "prédateur de politesse" a disparu, laissant place à un homme dévasté par son propre besoin.

— À demain, Élodie, dit-il d'une voix sourde, presque cassée.

Il se détourne et quitte la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule, tremblante et trempée de lui, sur ce bureau qui porte encore les stigmates de notre naufrage. Je ferme les yeux, le goût du sel encore sur mes lèvres, sachant que je viens de signer mon arrêt de mort, et que j'attendrai demain avec une impatience qui me terrifie.

# Chapitre 6

## Trois Jours d'Enfer

La climatisation du Super U crachote un air rance qui ne parvient plus à masquer l'odeur de la poussière chauffée et du plastique tiède. Dehors, Hyères étouffe sous une chape de plomb, un azur impitoyable qui cogne contre les vitrines du magasin. Ici, sous les néons blafards qui grésillent comme des insectes agonisants, je me sens mourir d'une autre manière.

C'est le troisième jour. Soixante-douze heures que je vis dans l'attente de mon propre naufrage.

Mes doigts tremblent alors que je scanne mécaniquement un paquet de biscottes pour une vieille dame qui me regarde sans me voir. Le "bip" du scanner résonne dans mon crâne comme un coup de canif. Je suis à vif. Ma peau est devenue une membrane trop fine, prête à se déchirer au moindre souffle. Ma condition — ce court-circuit neurologique qui transforme la courtoisie en décharge orgasmique — est en train de me consumer. Je sens l'humidité entre mes cuisses, constante, une brûlure sourde qui imprègne mon sous-vêtement en coton bon marché. C'est une humiliation invisible, un secret qui poisse ma dignité.

Et puis, l'air change. La pression atmosphérique semble chuter brusquement dans l'allée 4. Je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'il est là. L'odeur de Marc me précède : un mélange de cèdre froid, de papier fraîchement découpé et de cette virilité propre, presque clinique, qui caractérise les hommes qui maîtrisent tout.

Mon cœur rate un battement, puis s'emballe dans une course suicidaire. Je fixe mes mains. Elles sont moites. Je les essuie nerveusement sur mon gilet sans manches, ce

tissu synthétique qui me gratte le cou.

— Bonjour, Élodie.

Sa voix est un violoncelle qu'on accorde. Grave, posée, terrifiante de douceur. Le simple fait qu'il prononce mon prénom, avec cette inflexion respectueuse, déclenche une première secousse dans mon bas-ventre. Un spasme involontaire qui me fait contracter les muscles du périnée. Je retiens un gémissement, serrant les dents à m'en briser la mâchoire.

Je lève enfin les yeux. Il est là, debout de l'autre côté du tapis roulant. Il ne porte pas grand-chose : un simple lin blanc légèrement froissé aux coudes, un jean sombre qui moule ses cuisses puissantes d'architecte habitué aux chantiers. Mais c'est son regard qui m'achève. Ce bleu acier, perçant, qui semble lire l'exacte topographie de ma détresse.

Sur le tapis, il a déposé trois articles insignifiants. Une boîte de trombones, un carnet à spirales, et un paquet de chewing-gums à la menthe. Des prétextes. Des insultes à l'intelligence de n'importe qui, mais pour moi, ce sont des instruments de torture. Il vient m'acheter, pièce par pièce, pour le prix d'une fourniture de bureau.

— Bonjour, Monsieur, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un filet d'air.

Je saisis le carnet. Mes doigts effleurent le carton froid. Je sens son regard peser sur le haut de ma poitrine, là où mon décolleté bat au rythme de mon angoisse. Il sait. Il sait que chaque mot poli qu'il va prononcer est une caresse interdite, une main invisible qui se glisse sous ma jupe pour me briser.

— Vous semblez fatiguée aujourd'hui, dit-il. C'est la chaleur, n'est-ce pas ?

Le "n'est-ce pas" est de trop. C'est une sollicitation. Une marque de considération qui

me frappe en plein plexus. Une vague de chaleur liquide déferle dans mes veines. Je sens mes tétons pointer, durcir contre le tissu de mon soutien-gorge, frottant douloureusement. L'électricité statique du magasin semble se concentrer entre nous.

— Je vais bien, je mens, ma voix montant d'une octave.

Je scanne le carnet. \*Bip.\* Ma main rencontre la sienne alors que je tente de récupérer les trombones. Le contact est électrique. Sa peau est chaude, d'une fermeté qui me donne envie de hurler. Je retire ma main comme si je m'étais brûlée, mais le mal est fait. Le frisson remonte le long de ma colonne vertébrale, faisant se hérissier chaque petit poil de mon corps.

— Prenez votre temps, Élodie. Rien ne presse.

L'usage de mon prénom, encore. Cette sollicitude est un poison. Je sens une goutte de sueur glisser entre mes seins, se frayer un chemin jusqu'à mon ventre tendu. Mes cuisses se serrent l'une contre l'autre dans un réflexe désespéré pour contenir l'inondation qui s'annonce. Je suis à bout. Ce sont trois jours de siège psychologique qui culminent dans ce moment, entre le rayon des conserves et les piles de magazines people.

— Ça fera... quatre euros soixante, je balbutie, incapable de détacher mes yeux de ses lèvres fines, parfaitement dessinées.

Il sort son portefeuille en cuir souple. Il prend tout son temps. Chaque geste est une chorégraphie de domination. Il sait que je l'observe, que je suis suspendue à ses mouvements. Il sort un billet de dix euros, mais au lieu de le poser sur le comptoir, il me le tend, ses doigts effleurant délibérément la paume de ma main.

— Gardez la monnaie, s'il vous plaît. C'est pour votre gentillesse.

Le "s'il vous plaît". Le coup de grâce.

Le mot résonne, se multiplie, se transforme en une vibration physique qui remonte par mes talons. Mon cerveau lâche prise. Je sens le premier spasme, violent, qui me tord les entrailles. Mon bassin donne un petit coup vers l'avant, imperceptible pour les clients derrière lui, mais pas pour lui. Mes yeux se révoquent, se voilent de larmes de frustration et de plaisir honteux.

Je m'agrippe au bord du comptoir en plastique gris, mes ongles s'enfonçant dans la matière. Je sens l'humidité chaude traverser ma culotte, imbiber le siège de ma chaise haute. Je suis en train de jouir, là, devant lui, à cause d'une règle de politesse, d'un pourboire et d'un regard trop doux.

— Est-ce que tout va bien, Élodie ? demande-t-il, sa voix descendant d'un ton, devenant plus sombre, plus prédatrice. Vous tremblez.

Il le voit. Il se délecte de mon agonie. Il avance d'un pas, se penchant légèrement vers moi par-dessus la vitre de protection. Je peux sentir son souffle sur mon visage, une haleine fraîche qui contraste avec le feu qui me dévore les reins.

— Je... je dois... je commence, mais le plaisir est trop intense, trop brut.

Une série de contractions électriques me traverse le bas-ventre. Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière, exposant ma gorge. Un petit son guttural, entre le sanglot et le râle, s'échappe de mes lèvres. Je suis une épave, une chose brisée par sa propre biologie, et il est le capitaine de ce désastre.

— Je crois que vous avez besoin d'une pause, murmure-t-il, et cette fois, il n'y a plus aucune politesse dans son regard, seulement une promesse de destruction totale. Je vous attends derrière, près des quais de déchargement. Dans cinq minutes.

Il ne pose pas de question. Il ordonne. Et le pire, c'est que mon corps, dans un ultime spasme de soumission, hurle son accord. J'ai besoin qu'il m'achève. J'ai besoin que cette politesse se transforme en quelque chose de beaucoup plus sale, de beaucoup plus vrai, avant que je ne me dissolve complètement sous ces néons maudits.

Cinq minutes. C'est le temps qu'il faut pour mourir d'asphyxie, ou pour renaître dans la honte.

Mes mains tremblent tellement que je manque de faire tomber la caisse. Je bafouille une excuse pathétique à ma collègue, prétextant une migraine foudroyante, une envie de vomir — ce qui n'est pas totalement un mensonge, car mon estomac est noué par une angoisse délicieuse. Je m'échappe. Je traverse la réserve, les néons grésillants au-dessus de ma tête me renvoyant l'image d'une femme défaite, les joues brûlantes, le regard vitreux.

Je pousse la lourde porte métallique qui mène aux quais de déchargement. L'air frais de la fin de journée fouette mon visage, mais il ne suffit pas à éteindre l'incendie qui ravage mes cuisses. L'odeur est un mélange de carton mouillé, de gasoil et de bitume froid.

Il est là.

Silhouette massive découpée par la lumière crue d'un projecteur de sécurité. Il n'attend pas sagement. Il fume une cigarette, le dos appuyé contre le flanc d'un camion de livraison. Quand il me voit, il l'écrase du talon sans me quitter des yeux. Ce n'est plus l'homme poli qui achetait des chewing-gums pour me torturer. C'est un prédateur qui a patiemment attendu que sa proie s'effondre.

— Approchez, ordonne-t-il. Sa voix est plus basse, plus rauque. Elle vibre dans mes os.

Je fais un pas, puis deux. Mes jambes sont du coton. Je sens le tissu de ma culotte, lourd, saturé de mon propre désir, frotter contre mon intimité à vif. Chaque mouvement est une torture. Arrivée à sa hauteur, je ne peux pas soutenir son regard. Je fixe le bouton de son manteau, mon souffle court saccadant ma poitrine.

— Regardez-moi, exige-t-il en me prenant le menton.

Ses doigts sont rudes, calleux. Il me force à lever la tête. Ses yeux scannent mon visage, s'attardant sur mes lèvres entrouvertes, sur la sueur qui perle à la racine de mes cheveux.

— Vous tremblez, constate-t-il avec une cruauté tranquille. C'est la peur ou l'envie ?

— Les deux, je souffle dans un gémissement étranglé. S'il vous plaît... arrêtez ce manège.

Il laisse échapper un rire bref, sans joie. Un rire de conquérant. Sans prévenir, il me saisit par la taille et me plaque violemment contre la porte métallique du quai. Le choc me fait lâcher un cri que sa bouche vient immédiatement étouffer.

Ce n'est pas un baiser. C'est une invasion. Sa langue force le passage, goûte à ma détresse, à ma faim. Il a un goût de tabac froid et de domination. Mes mains, d'abord hésitantes, viennent s'accrocher à ses revers, mes ongles s'enfonçant dans le tissu. Je suis en train de me noyer et il est la seule ancre à laquelle me raccrocher.

Il descend sa main le long de ma hanche, pétrissant la chair à travers mon uniforme trop fin, avant de remonter sous ma jupe. Le contact de l'air froid sur mes jambes nues me fait tressaillir, mais c'est sa paume, brûlante, qui me fait perdre la raison lorsqu'elle vient s'écraser contre mon entrejambe.

— Mon Dieu, murmure-t-il contre mon cou, alors qu'il sent l'humidité qui trempe le coton. Vous êtes déjà prête à exploser. Trois jours... Trois jours que je vous regarde

vous liquéfier derrière ce comptoir.

Ses doigts crochus tirent sur l'élastique de ma culotte, l'abaissant sans ménagement. Je sens le métal froid de la porte contre mes fesses nues, contrastant avec la chaleur indécente de sa main qui s'insinue maintenant entre mes lèvres gonflées.

— Non, j'essaie de protester, mais ma tête bascule en arrière et un râle de pur plaisir m'échappe. Pas ici... n'importe qui peut...

— Justement, tranche-t-il. Regardez-moi pendant que je vous prends comme la petite chienne affamée que vous êtes.

Il enfonce deux doigts brusquement, sans préliminaires, explorant ma profondeur avec une brutalité qui me fait cambrer le dos. Le son de la succion, le bruit humide de ses doigts qui entrent et sortent de moi dans un rythme sauvage, résonne contre les parois de béton du quai. Je suis une fontaine. Je coule sur ses doigts, sur son poignet, le liquide glissant le long de ma cuisse.

— Vous êtes tellement serrée, grogne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grondement animal. Vous avez besoin de ça, n'est-ce pas ? Vous avez besoin que je vous casse.

Il retire ses doigts pour déboutonner son pantalon d'un geste sec, frénétique. Je vois son sexe, fier, sombre, palpitant d'une veine autoritaire, libéré de l'étoffe. L'évidence de son envie me frappe de plein fouet. C'est massif, effrayant, et c'est exactement ce qu'il me faut pour combler le vide abyssal qui me dévore depuis soixante-douze heures.

Il me saisit les cuisses et me soulage de mon poids, me soulevant pour que je puisse enrouler mes jambes autour de sa taille. Mon dos racle le métal, mais je m'en fiche. Je cherche son membre, je le guide, mes doigts tâtonnant dans l'urgence la plus totale.

— Regardez-moi, répète-t-il alors qu'il positionne son gland contre mon ouverture

béante, là où la chair est la plus rouge, la plus sensible.

Je plonge mes yeux dans les siens. Ils sont noirs, dénués de toute pitié. Il n'y a plus de client, plus de caissière. Il n'y a que deux corps poussés à bout, sur le point de se percuter dans un fracas de sueur et de fluides.

Il ne me pénètre pas doucement. Il donne un coup de rein dévastateur, s'enfonçant en moi jusqu'à la garde, me clouant littéralement contre le mur.

Le cri qui s'échappe de mes poumons n'a plus rien d'humain. C'est un déchirement. C'est une délivrance. Mon corps, trop longtemps privé, se referme sur lui comme un étau, les muscles de mon vagin se contractant dans un spasme douloureux et extatique.

— Voilà... souffle-t-il en commençant ses premiers va-et-vient, lents, profonds, destructeurs. C'est là que vous deviez être. Sous moi. À moi.

Ses mains agrippent mes fesses, m'enfonçant davantage sur lui à chaque coup, cherchant à atteindre mes entrailles. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent — \*clack, clack, clack\* — est le seul rythme qui compte désormais, couvrant le bourdonnement de la ville au loin. Je sens chaque millimètre de lui, chaque pulsation de son sang dans mon intimité, alors qu'il commence à accélérer, transformant la pénétration en un assaut sauvage.

Ma vision se trouble. Je sens les larmes monter, nées d'un trop-plein d'émotions, d'une fatigue nerveuse qui se transmute en une jouissance pure et violente. Je ne suis plus qu'un réceptacle, une plaie ouverte que son sexe vient recoudre par la force.

— Plus vite... je hoquète, mes ongles labourant son dos à travers sa chemise. S'il vous plaît... détruisez-moi...

Il répond par un grognement, ses mouvements devenant erratiques, saccadés, alors qu'il perd à son tour le contrôle de cette danse macabre. Ses dents se plantent dans mon épaule, marquant son territoire dans la chair, tandis que ses reins martèlent mon bassin avec une fureur renouvelée. On n'est plus dans la séduction. On est dans l'exorcisme.

Le fracas de nos corps est le seul langage qui nous reste. Chaque coup de rein qu'il m'assène résonne dans mes os, une secousse sismique qui remonte le long de ma colonne vertébrale pour exploser derrière mes paupières closes. Je ne vois plus rien, je ne suis plus qu'une masse de nerfs à vif, une plaie béante qui ne demande qu'à être comblée jusqu'à l'étouffement.

Il attrape mes deux poignets dans une seule de ses mains, les plaquant au-dessus de ma tête avec une brutalité qui m'arrache un cri de douleur et de surprise. Ses doigts sont comme des menottes de fer. L'autre main vient s'écraser sur ma gorge, pas pour m'étrangler, mais pour m'ancrer au sol, pour m'empêcher de m'envoler alors qu'il me dévaste. Le cuir de ses chaussures grince sur le parquet, ses genoux s'écartent davantage pour s'ouvrir un chemin total, absolu.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un râle d'outre-tombe.

J'ouvre les yeux, embués de larmes salées qui coulent sur mes tempes. Son visage est une promesse de damnation. Ses traits sont tordus par un effort surhumain, ses pupilles ont dévoré l'iris, ne laissant que deux trous noirs, profonds, où je vois se refléter ma propre déchéance. Il ne sourit pas. Il ne jouit pas encore. Il me punit d'avoir attendu trois jours. Il me punit d'avoir eu besoin de lui.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant de vide insupportable, le froid de l'air s'engouffrant là où il brûlait tout une seconde plus tôt, puis il s'enfonce de nouveau, d'un coup sec, total, jusqu'à ce que nos os pubiens s'entrechoquent avec un bruit sourd, charnel. Je lâche un gémissement étranglé, ma tête basculant en arrière,

mon dos s'arquant comme une corde trop tendue.

— Tu le sens ? murmure-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant me donnant des frissons électriques. Tu sens comment je te possède ? Comment ces trois jours de silence finissent ici ?

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un spasme. Ma chatte le serre de toutes ses forces, mes muscles se contractant autour de son membre dur comme du granit, gluant de nos sueurs mêlées et de mon désir qui déborde. Je sens le liquide, un mélange de lubrification et de sueur, couler le long de mes cuisses, tremper le tissu de ma jupe relevée. L'odeur est entêtante : un mélange d'encre de Chine, de papier vieux, de son parfum boisé et de l'odeur brute, métallique, du sexe.

Le rythme s'accélère encore. Il n'y a plus de place pour la douceur. C'est un pilonnage systématique, une volonté de m'effacer, de me dissoudre. Chaque fois qu'il s'enfonce en moi, j'ai l'impression qu'il touche mon âme, qu'il gratte le fond de ma solitude pour en extraire la moelle. Je me griffe les cuisses, incapable de trouver une prise, mes doigts glissant sur ma propre peau moite.

— S'il vous plaît... je sanglote, le tutoiement oublié dans l'abîme du plaisir. Je vais... je vais...

— Viens, grogne-t-il, ses hanches s'agitant avec une frénésie animale. Crève avec moi.

C'est le signal. Le barrage cède.

Une onde de choc part de mon bas-ventre, une décharge électrique si violente que mes orteils se recroquevillent. Mon vagin se contracte dans une série de spasmes douloureux et délicieux, aspirant chaque centimètre de lui. Je crie son nom, ou peut-être un blasphème, je ne sais plus, alors que mon corps se liquéfie littéralement

sous lui. C'est une petite mort, une chute libre dans un vide noir et chaud.

Au même instant, je sens son corps se tendre comme un arc. Il pousse un rugissement sourd, la tête jetée en arrière, les veines de son cou saillantes sous la peau fine. Je sens le jet brûlant de son foutre frapper mon col, une, deux, cinq fois, une inondation interne qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il se vide en moi avec une fureur qui m'épouvante et m'exalte à la fois. Il me remplit, me sature, me marque de son empreinte la plus intime.

Pendant de longues secondes, le temps s'arrête. Il reste planté en moi, lourd, pantelant, son front appuyé contre le mien. On respire le même air vicié, nos souffres courts s'entrechoquant dans le silence soudain de la boutique. Le "clack, clack" a cessé, remplacé par le battement de nos deux cœurs qui tentent de retrouver un rythme humain.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion qui s'ensuit est d'une obscénité déchirante dans ce calme retrouvé. Je me sens vide, atrocement vide, malgré la chaleur de son sperme qui commence déjà à glisser, traçant un chemin poisseux entre mes fesses. Je reste allongée là, sur le comptoir, les jambes pendantes, les vêtements en lambeaux, l'âme en miettes.

Il se recoiffe d'un geste machinal, ses doigts longs et fins lissant ses cheveux comme s'il ne venait pas de me briser. Il remonte sa braguette, ajuste sa veste. Le client est de retour. L'homme aux articles insignifiants a repris son masque de marbre.

Il pose un billet de cent euros sur le comptoir, juste à côté de ma main inerte. Pour le "dérangement", ou pour le bibelot qu'il n'emportera pas.

— À demain, dit-il simplement, sa voix ayant retrouvé son timbre velouté et distant.

La porte tinte. Le froid de la rue s'engouffre un instant avant que le battant ne se

referme. Je reste seule dans l'ombre de la boutique, les jambes tremblantes, l'entrejambe douloureux et trempé, le visage dévasté par les larmes.

Trois jours d'enfer viennent de s'achever. Mais je sais, à la manière dont mon corps réclame déjà sa prochaine morsure, que le véritable calvaire ne fait que commencer.

Je ramasse le billet, je le serre dans mon poing jusqu'à ce qu'il se froisse, et je me laisse glisser au sol, parmi les ombres et la poussière, attendant demain comme on attend l'échafaud.

# Chapitre 7

## L'Épuisement des Sens

Le billet de cent euros est toujours là, froissé contre ma tempe, alors que je me réveille en sursaut dans l'obscurité poisseuse de ma chambre. L'air de Hyères est lourd, saturé d'une humidité marine qui colle mes draps à ma peau nue comme une seconde peau dont je voudrais m'arracher. Il est trois heures du matin. Le ventilateur au plafond brasse une chaleur inutile, un bourdonnement monotone qui n'arrive pas à étouffer l'écho de sa voix dans mon crâne.

\*« À demain. »\*

Ces deux mots tournent en boucle. Ils ne sont pas une promesse, ils sont une sentence. Je me tourne sur le côté, les membres lourds, le corps endolori par la crispation des heures passées. Mon entrejambe me brûle, un rappel lancinant de ce qui s'est passé dans l'arrière-boutique. La sensation de son regard de marbre, cette domination tranquille qui n'a même pas eu besoin de violence pour me mettre à genoux.

Je ferme les yeux, mais le noir est pire. Les images reviennent, déformées par le prisme de ma névrose. Dans mon cauchemar, Marc n'est pas un homme, c'est une fréquence sonore. Il se tient au milieu d'un supermarché désert, sous les néons blancs qui grésillent. Il ne me touche pas. Il se contente d'être d'une politesse exquise. Chaque « s'il vous plaît », chaque « je vous en prie » qu'il prononce résonne dans mon bassin comme une décharge électrique.

Dans mon rêve, je suis étalée sur le carrelage froid du rayon frais, les jambes grandes ouvertes, et chaque mot poli qu'il lâche me fait gicler contre ma volonté. C'est une

agonie de plaisir. Je le déteste. Je hais cette façon qu'il a de m'offrir du respect comme on tend un fouet à un masochiste. Il a compris. Il a percé à jour le court-circuit de mon cerveau : là où les autres voient de la courtoisie, mon système nerveux central interprète une agression sexuelle d'une intensité insoutenable.

Je me redresse brusquement, le souffle court. Ma main descend instinctivement entre mes cuisses. Je suis trempée. Une fois de plus. Ce n'est plus du désir, c'est une fuite, une hémorragie de mon intimité que je ne contrôle plus. Mes doigts s'enfoncent dans ma chair encore sensible, rencontrant la texture visqueuse et chaude de ma propre défaite.

— Sale type... murmuré-je dans le vide.

Ma voix est rauque, brisée par les pleurs de la veille. Je me lève, les jambes flageolantes, pour aller jusqu'à la salle de bain. Le carrelage sous mes pieds nus est la seule chose qui me raccroche à la réalité. Je ne cherche pas la lumière. L'obscurité est ma seule alliée face au miroir. Je devine ma silhouette : les épaules voûtées, les cheveux emmêlés, les yeux rougis.

Je fais couler l'eau, froide, et je m'éclabousse le visage. Mais l'eau ne lave rien. Elle ne fait que réveiller les sensations de ses mains — ou plutôt, de son absence de mains. Ce qui me rend folle, c'est qu'il m'a laissée là, avec mon plaisir inachevé et ma honte intacte. Il a posé ce billet comme on paie une pute, ou pire, comme on laisse un pourboire après un service médiocre.

Il sait que je suis à sa merci. Il a vu mes yeux se révolter quand il m'a parlé avec cette déférence cruelle. Il a senti mon corps se cambrer, mes muscles se tétaniser sous l'effet d'un simple vouvoiement.

Je m'appuie contre le lavabo, le front contre le miroir frais. Mon sexe palpite, une douleur sourde et rythmée. Je déteste Marc. Je le déteste parce qu'il a transformé ma

pathologie en son terrain de jeu. Et je me déteste, parce que l'idée qu'il revienne demain, qu'il pousse à nouveau la porte de la boutique, me fait contracter le vagin dans une décharge de jouissance électrique qui me tire un gémissement de douleur.

Je glisse ma main à nouveau, cherchant le clitoris gonflé, douloureux à force d'avoir été sollicité par mes propres fantasmes morbides. Je veux m'arracher cette sensation. Je veux me vider de lui, de son calme, de son mépris poli. Mes doigts s'activent avec une brutalité qui cherche à punir plutôt qu'à soulager. Je me malmène, je griffe ma propre peau, cherchant l'orgasme comme on cherche une issue de secours dans un bâtiment en feu.

Mais l'image de son visage reste là, gravée derrière mes paupières. Son regard perçant. Sa bouche qui ne sourit jamais vraiment.

— Dis-le... murmuré-je, en m'enfonçant deux doigts dans le vagin avec une rage désespérée. Dis-le encore...

Je simule sa voix dans ma tête. Je l'imagine se tenant derrière moi, dans l'ombre de ma salle de bain, sa main effleurant à peine ma nuque, son souffle chaud contre mon oreille.

\*« Puis-je vous aider, Élodie ? »\*

Le choc est immédiat. Mon dos se cambre, mes orteils se crispent sur le tapis de bain. Les larmes montent aux yeux en même temps que la vague déferle. C'est violent, animal. Je pousse un cri étouffé, la main plaquée sur la bouche pour ne pas réveiller les voisins. Mon corps est secoué de spasmes si forts que je manque de tomber. Le fluide coule sur mes doigts, chaud, abondant, une preuve de ma soumission totale à un homme qui n'est même pas là.

Je reste ainsi, haletante, le corps tremblant de froid malgré la chaleur, les doigts

souillés. Le silence revient, plus lourd qu'avant.

L'épuisement me gagne enfin, mais c'est un épuisement toxique. Je sais ce qui m'attend. Demain, le soleil se lèvera sur Hyères. Le ciel sera d'un bleu d'une insolence absolue. Et je serai là, derrière mon comptoir, à attendre que la clochette tinte. À attendre que l'architecte vienne inspecter les ruines de ma dignité.

Il a compris mon secret. Il possède la clé de mon système nerveux. Et je sais, au plus profond de mes entrailles encore vibrantes, qu'il n'a pas l'intention de me laisser guérir. Il va m'épuiser. Jusqu'à ce qu'il ne reste rien de moi, à part ce besoin viscéral de l'entendre me détruire d'un seul mot poli.

Le soleil de Hyères est une insulte. Il cogne contre la vitrine de la boutique, transformant l'air intérieur en une mélasse étouffante de poussière et de parfums de cire. J'ai mal partout. Mes muscles sont noués, souvenir des spasmes de la nuit, et ma peau semble trop fine, comme si chaque frottement de mon chemisier en soie contre mes mamelons était une brûlure.

La clochette tinte.

Le son résonne dans mon crâne comme un coup de fusil. Je ne lève pas les yeux tout de suite. Je fixe mes mains posées sur le comptoir en chêne, ces mêmes doigts qui, quelques heures plus tôt, cherchaient désespérément un soulagement que seule sa voix pouvait m'offrir. Je sens son ombre s'allonger sur le bois verni. Marc.

— Vous avez mauvaise mine, Élodie.

Sa voix est un scalpel. Précise, froide, elle tranche le silence et vient remuer la honte qui stagne au fond de mon ventre. Je relève enfin la tête. Il est là, impeccable dans sa chemise de lin bleu pâle, les manches retroussées sur ses avant-bras puissants, couverts de fins poils sombres. Ses yeux d'un gris d'orage ne me lâchent pas. Il ne me

regarde pas comme une cliente ou une collaboratrice. Il me regarde comme un prédateur observe une proie blessée, admirant la façon dont elle boite.

— La chaleur me réussit mal, je réponds d'une voix que je tente de raffermir. Qu'est-ce que vous voulez, Marc ? Les plans pour la rénovation de l'aile ouest ne sont pas encore prêts.

Il esquisse un sourire qui n'atteint pas ses yeux. Il fait un pas de côté, contournant lentement le comptoir. Je devrais l'arrêter. Je devrais lui dire que cet espace est le mien, que la zone derrière la caisse est interdite. Mais mes jambes sont du plomb. Mon cœur cogne si fort contre mes côtes que j'ai l'impression qu'il va briser la soie fine de mon vêtement.

— Je ne suis pas venu pour les plans, dit-il en s'approchant.

Il est maintenant si près que je sens la chaleur de son corps, l'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal et de quelque chose de plus sauvage, de plus organique. De la sueur d'homme propre. Une odeur qui me donne envie de vomir et de m'agenouiller en même temps.

— Je suis venu voir si vous aviez fini de vous torturer, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle est une caresse brûlante. Je frissonne violemment, mes doigts se crispant sur le rebord du comptoir.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, je siffle entre mes dents serrées.

Soudain, sa main se referme sur ma nuque. Ses doigts sont longs, calleux, d'une force effrayante. Il force ma tête à basculer en arrière pour que je croise son regard. L'humiliation me monte au visage en une vague pourpre.

— Ne me mentez pas, Élodie. Vos yeux parlent pour vous. Ils sont cernés, dilatés. Vous empeztez le désir et la frustration à dix mètres. Qu'est-ce que vous vous racontiez, cette nuit, quand vous aviez les doigts enfoncés en vous ? Est-ce que c'était mon nom que vous criiez pour ne pas réveiller le voisinage ?

Le mot est lâché. Cru. Sale. Magnifique. Ma résistance s'effondre comme un château de cartes. Les larmes me montent aux yeux, non pas de tristesse, mais de rage. De cette haine pure que je voue à cet homme qui a forcé les serrures de mon intimité sans même poser un doigt sur moi.

— Je vous déteste, je souffle, ma lèvre inférieure tremblant de façon incontrôlable.

— Je sais, répond-il d'un ton presque tendre. C'est ce qui rend la chose si délicieuse.

Il resserre sa prise, m'obligeant à me cambrer. Ma poitrine frôle son torse solide. Je sens la dureté de son désir contre ma hanche, une promesse de destruction qui fait vibrer mon entrejambe encore douloureux. Sa main libre descend lentement le long de ma gorge, s'attardant sur la pulsation erratique de ma jugulaire, avant de glisser vers l'ouverture de mon chemisier.

Il déboutonne le premier bouton. Puis le deuxième. Avec une lenteur sadique.

— Votre corps me réclame, Élodie. Chaque fibre de votre peau hurle mon nom pendant que votre petite tête s'obstine à jouer les saintes nitouches. Mais nous savons tous les deux que vous n'êtes qu'une menteuse.

Ses doigts s'insinuent sous la dentelle de mon soutien-gorge, trouvant mon mamelon déjà dur, pointant comme un reproche. Il le pince entre son pouce et son index, sans aucune douceur. Une décharge électrique traverse ma colonne vertébrale, mes cuisses se dérobent. Je gémiss, un son rauque, animal, que je ne reconnais pas.

— Regardez-vous, reprend-il, sa voix se faisant plus basse, plus rauque. Vous êtes déjà trempée, n'est-ce pas ? Rien qu'à l'idée que je puisse vous briser ici, sur ce bois séculaire.

Il lâche ma nuque pour saisir mon poignet et guide ma main de force vers le bas, vers ma propre intimité. À travers le tissu fin de ma jupe, je sens l'humidité qui a déjà commencé à imbiber le coton de ma culotte. C'est obscène. C'est insupportable.

— Touchez, ordonne-t-il. Touchez ce que vous me cachez.

Je ferme les yeux, les larmes roulant enfin sur mes joues. Je me sens sale, exposée, mise à nu par ses mots plus que par ses gestes. Et pourtant, quand il presse ma main contre mon propre sexe, je ne peux m'empêcher de presser en retour. Le besoin est trop grand. L'épuisement des sens a laissé place à une famine que seul son mépris semble pouvoir nourrir.

— Marc, s'il vous plaît... je supplie, sans même savoir ce que je demande.

— S'il vous plaît quoi, Élodie ? Que je m'en aille ? Ou que je vous montre enfin à quel point vous m'appartenez ?

Il me retourne brusquement, me plaquant le visage contre le comptoir. Le bois est frais contre ma joue brûlante, un contraste violent avec la chaleur de son corps qui s'écrase contre mon dos. Je sens ses mains remonter ma jupe, le tissu glissant sur mes bas avec un bruissement qui me donne envie de hurler.

— On ne va pas se presser, murmure-t-il contre mon cou, ses dents mordillant le lobe de mon oreille. On va savourer chaque seconde de votre chute.

Je sens ses doigts écarter l'élastique de ma culotte, s'aventurant là où la nuit n'a laissé que des traces de sel et de regrets. Quand il pénètre mon intimité avec deux doigts,

brusquement, profondément, je perds toute notion de dignité. Mes griffes rayent le chêne verni. Je suis une ruine, et il vient d'en franchir le seuil.

Mes doigts se crispent sur le bord du chêne, les articulations blanchies par l'effort. Chaque mouvement de ses doigts à l'intérieur de moi est une déflagration. Il ne cherche pas la douceur ; il cherche la vérité, celle que je cache sous mes tailleurs impeccables et mes silences hautains. Il explore ma moiteur, ce liquide brûlant qui trahit mon besoin malgré mes protestations étouffées.

— Vous tremblez, Élodie, souffle-t-il, sa voix vibrant jusque dans ma colonne vertébrale. C'est de la peur ? Ou c'est l'impatience de sentir enfin le poids de mon péché en vous ?

Je ne répons pas. Je ne peux pas. Je suis trop occupée à essayer de respirer, alors que l'air semble s'être transformé en plomb. Il retire ses doigts brusquement, me laissant un instant vide, béante, le froid de la cuisine s'engouffrant là où il était. Le manque est une insulte. Je lâche un gémissement involontaire, une plainte animale qui me fait horreur.

J'entends le bruit sec de sa ceinture qu'on déboucle, le glissement métallique d'une fermeture éclair. Le son est d'une violence inouïe dans le silence de la pièce. Marc m'empoigne par les hanches, ses mains larges s'ancrant dans ma chair comme des serres. Il me tire vers l'arrière, me décollant du comptoir pour mieux m'ajuster à lui. Je sens sa virilité, dure, impitoyable, qui presse contre l'entrée de mon intimité.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Il m'attrape par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour forcer mon regard vers le sien dans le reflet de la vitrine sombre du vaisselier. Mes yeux sont dilatés, embués de larmes, mon visage décomposé par une extase que je devrais maudire.

— Dites-le, murmure-t-il en s'enfonçant d'un coup sec.

Le choc me coupe le souffle. Il est immense, envahissant, une lame de fond qui déchire tout sur son passage. Je me cambre, le dos arqué à s'en rompre, alors qu'il prend possession de mon corps avec une brutalité méthodique. Ce n'est pas une étreinte, c'est une exécution. Il me remplit, me sature, chaque coup de boutoir me poussant un peu plus loin vers le précipice.

— Dites-le, Élodie. Dites que vous en creviez d'envie.

— Oui... j'étouffe, ma voix n'étant plus qu'un râle. Oui, Marc... encore... s'il vous plaît... dévastez-moi...

Il lâche mes cheveux pour plaquer ses mains à plat sur le comptoir de chaque côté de mon corps, nous verrouillant l'un à l'autre. Le rythme s'accélère. C'est un galop furieux, un martèlement de chair contre chair qui résonne dans la cuisine. Je sens la sueur perler sur mon front, glisser entre mes seins comprimés contre le bois. L'odeur de son parfum boisé se mêle à l'odeur âcre et musquée de notre accouplement.

Je suis perdue. Il n'y a plus de secret, plus de dignité, plus de Marc ou d'Élodie. Il n'y a que cette friction insupportable, ce feu qui dévore mes entrailles. Ses mouvements deviennent erratiques, plus profonds, cherchant à atteindre ce point de non-retour où l'âme se brise. À chaque va-et-vient, je sens ses testicules frapper contre moi, un rappel constant de son animalité, de sa domination totale.

— Je vous ai lue, Élodie, grogne-t-il contre mon oreille, ses dents s'enfonçant dans mon épaule. Votre secret... il est écrit dans votre façon de jouir... vous voulez qu'on vous détruise pour ne plus avoir à porter le poids de vos mensonges...

L'orgasme me frappe alors, sans prévenir. Une onde de choc électrique qui part de mon ventre pour irradier jusqu'à mes orteils. Mes parois vaginales se contractent

violemment autour de lui, le broyant dans un spasme interminable. Je hurle, le visage enfoui dans mes bras croisés sur le comptoir, alors que tout mon être s'effondre.

Marc lâche un cri sourd, un râle de possession, et je le sens se vider en moi. Des jets brûlants, profonds, qui me donnent l'impression d'être marquée au fer rouge. Il continue de pousser, de s'enfoncer, voulant laisser chaque goutte de son mépris et de son désir au plus profond de mes entrailles.

Le silence retombe, lourd, poisseux. Seuls nos souffles courts et le bruit de la pluie contre les vitres subsistent. Marc reste ainsi quelques secondes, pesant de tout son poids sur mon dos trempé, avant de se retirer lentement. Le vide qu'il laisse est atroce, un arrachement.

Il se recoiffe d'un geste machinal, remonte son pantalon sans un regard pour la femme qu'il vient de briser sur son comptoir de cuisine. Je reste prostrée, les jambes chancelantes, sentant le mélange de nos fluides glisser le long de mes cuisses, une souillure que je n'ai aucune envie d'effacer.

Il se penche une dernière fois vers moi, sa main saisissant mon menton pour m'obliger à le regarder. Ses yeux sont froids, mais une lueur de triomphe cruel y brille.

— Votre secret est en sécurité avec moi, Élodie. Mais ne vous y trompez pas... vous venez de signer votre arrêt de mort. Je reviendrai chercher ce qui m'appartient.

Il se détourne et quitte la pièce. Le claquement de la porte d'entrée résonne comme un coup de fusil. Je me laisse glisser au sol, le dos contre le bois froid, les larmes brûlant enfin mes joues.

Je suis une ruine, c'est vrai. Mais pour la première fois depuis des mois, au milieu de la honte et de l'épuisement, je me sens vivante. Détestablement vivante.

\*Fin du chapitre.\*

# Chapitre 8

## Sous la Lumière des Néons

La canicule sur Hyères n'est pas une simple météo, c'est une sentence. À l'extérieur, l'air est une chape de plomb liquide qui s'engouffre dans les poumons, brûlant les bronches à chaque inspiration. Le goudron des parkings fond sous les semelles, exhalant une odeur âcre de pétrole et de fin du monde. Je marche comme une automate, la peau moite sous ma robe de lin trop fine, sentant encore – avec une acuité qui me donne envie de hurler – la morsure du bois du comptoir contre mes reins et le souvenir visqueux de Marc entre mes cuisses.

Je n'ai pas pris de douche. C'est ma souillure, mon secret, ma relique.

Pousser les portes automatiques du supermarché, c'est basculer dans un autre enfer. Un enfer blanc, aseptisé, où le froid des climatiseurs vous gifle le visage avec la brutalité d'un amant déçu. Sous la lumière crue, chirurgicale, des néons qui grésillent, tout semble irréel. Les couleurs des emballages sont trop vives, le carrelage trop brillant, le silence entrecoupé par le bourdonnement sourd des chambres froides.

Mes pas résonnent. Je me sens déshabillée par cette clarté artificielle. Chaque client qui me croise semble pouvoir lire sur mon visage la trace de ma déchéance, l'empreinte de ses doigts sur ma mâchoire, l'épuisement de mes nerfs à vif. Mon corps est une plaie ouverte. Ma condition – ce court-circuit neurologique qui transforme le moindre frisson de courtoisie en un orgasme dévastateur – me rend vulnérable à la moindre interaction. Je cherche le rayon des eaux minérales, les doigts crispés sur la poignée de mon panier, mon souffle court et saccadé.

Je m'arrête devant les packs de Cristaline, la tête basse. Mes muscles sont de la

gélatine. La douleur dans mon bas-ventre est une pulsation sourde, un rappel constant de ce qu'il m'a fait. Je tends le bras pour saisir une bouteille, mais ma main tremble tellement que je manque de la lâcher.

C'est là que je sens son ombre. Avant même de l'entendre, je perçois ce déplacement d'air, cette pression atmosphérique qui change dès qu'il entre dans une pièce. Mon cœur rate une pulsation, puis s'emballe, cognant contre mes côtes comme un animal en cage. L'odeur arrive ensuite : un mélange de cèdre froid, de papier glacé et de cette sueur mâle, propre, qui m'a hantée toute la nuit.

Marc est là. Juste derrière moi.

Je ne me retourne pas. Je ne peux pas. Si je bouge, je m'effondre. Je fixe l'étiquette bleue d'une bouteille d'eau comme si ma vie en dépendait, tandis que la fraîcheur des frigos environnants n'arrive plus à calmer l'incendie qui remonte de mes entrailles.

— Laissez-moi vous aider, Élodie. Ce serait un crime de vous voir peiner ainsi.

Sa voix. Ce n'est pas le cri de guerre d'un prédateur, c'est un murmure de velours noir, une politesse si exquise, si dénuée d'agression apparente qu'elle me transperce mieux qu'une lame de rasoir. Le "Élodie" glisse sur ses lèvres avec une révérence presque religieuse.

Le choc est immédiat. Mon cerveau, cette machine détraquée, interprète cette galanterie comme une décharge électrique de dix mille volts. Mes genoux se dérobent. Un gémissement étouffé meurt dans ma gorge alors que mon sexe, déjà endolori, se contracte violemment, expulsant une bouffée de chaleur liquide qui vient imbiber ma culotte de coton. Je m'accroche au rebord métallique du rayon, les jointures blanchies, la tête renversée en arrière.

Sous les néons blafards, ma vision se brouille. Je vois des taches de lumière danser

devant mes yeux.

— Vous êtes si pâle, murmure-t-il encore, faisant un pas de plus vers moi.

Il ne me touche pas. Il respecte la distance sociale, la bienséance la plus élémentaire. Mais sa proximité est une agonie. Je sens la chaleur de son corps irradier à quelques centimètres de mon dos. Il se penche légèrement pour ramasser le pack d'eau à ma place, et son souffle frôle l'oreille que je cache sous mes cheveux.

— Souffrez-vous de la chaleur ? Ou est-ce autre chose ? me demande-t-il, sa voix empreinte d'une sollicitude feinte qui me donne envie de ramper à ses pieds.

Je me force à me retourner. C'est une erreur.

Leurs regards se verrouillent. Ses yeux sont deux abîmes d'acier, calmes, scrutateurs. Il lit en moi comme dans un plan d'architecte. Il voit mes pupilles dilatées, mes lèvres entrouvertes qui cherchent l'oxygène, la sueur qui perle à la naissance de mon décolleté. Il sait. Il sait que sa simple politesse est en train de me violer l'esprit, de forcer les verrous de ma résistance.

Il redresse sa haute stature, le pack d'eau à la main, un léger sourire aux coins des lèvres – un sourire qui n'est pas de la moquerie, mais une promesse de destruction.

— Vous devriez faire attention, Élodie, dit-il d'un ton monocorde, presque clinique. Le sol de ce magasin est très dur. Il serait fâcheux que vous tombiez... une seconde fois.

L'allusion à ma chute sur le comptoir me frappe au plexus. Je sens une nouvelle vague de plaisir, cruelle et involontaire, déferler dans mon bassin. Mon corps se cambre malgré moi, mes seins pointant sous le lin fin, les tétons durcis par l'effroi et l'excitation. Je suis là, au milieu des clients qui déambulent avec leurs chariots, à

deux doigts de m'effondrer dans une flaque de ma propre envie, terrassée par un homme qui n'a fait que me proposer son aide.

— Je... je vais bien, j'articule, ma voix n'étant plus qu'un croassement pathétique.

— Vraiment ?

Il fait un demi-pas. Un seul. La distance entre nous s'annule presque. Je peux voir les pores de sa peau, la cicatrice minuscule sur son arcade sourcilière, et ce calme... ce calme souverain qui m'anéantit. Il tend une main, non pas pour me saisir, mais pour ajuster une mèche de mes cheveux qui s'est collée à ma tempe humide. Ses doigts effleurent à peine ma peau, mais le contact est comme une brûlure au fer rouge.

— Vos yeux disent le contraire, murmure-t-il en ancrant son regard dans le mien. Ils supplient.

Je tremble de tous mes membres. L'air climatisé semble s'être arrêté. Il n'y a plus que nous deux sous la lumière crue, entre les bouteilles d'eau et le mépris du monde extérieur. Je sens le mélange de nos fluides, toujours là, entre mes jambes, qui s'échauffe au contact de cette nouvelle excitation. Je suis une ruine, et il est l'architecte qui contemple son œuvre avec une patience prédatrice.

— Venez avec moi, dit-il, ce n'est pas un ordre, c'est une invitation d'une courtoisie dévastatrice. La lumière ici est trop brutale pour une femme dans votre état.

Il pose sa main dans le bas de mon dos, à l'endroit exact où il me tenait hier. La pression est légère, respectueuse, mais elle me fait l'effet d'une déflagration. Je suis sa chose. Je le suis, les jambes chancelantes, incapable de prononcer un mot de refus, alors qu'il me guide vers la sortie, vers l'ombre de son parking, vers la suite de mon supplice.

Le bitume du parking dégage une chaleur de fournaise qui remonte le long de mes jambes, mais ce n'est rien comparé au brasier qui dévore mes entrailles. Sa main, toujours posée dans le bas de mon dos, est une ancre. Sans elle, je crois que je m'effondrerais sur le goudron fondu. Il marche avec une assurance tranquille, une élégance qui jure avec l'animalité que je sens sourdre sous sa chemise de lin blanc. Chaque pas est un calvaire. Le frottement de mes cuisses, humides, m'irrite et m'excite à la fois. Je sens l'humidité de mon propre désir, cette trace de notre rencontre précédente, coller à ma peau, se mêler à la sueur qui perle entre mes seins.

Il s'arrête devant une berline noire aux vitres opaques. La carrosserie semble absorber toute la lumière de ce soleil de plomb. Sans un mot, il déverrouille les portières. Le bip-bip déchire le silence lourd de la fin d'après-midi.

— Montez, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle chaud fait dresser les poils de ma nuque. Je m'exécute, incapable de la moindre volonté propre. L'intérieur de la voiture est une cellule de cuir frais, mais l'air y est raréfié. Il contourne le capot, s'installe au volant et ferme la portière. Le claquement sourd du verrouillage centralisé sonne comme le couperet d'une guillotine. Nous sommes enfermés. Seuls. Le monde extérieur, avec ses bruits de chariots et ses cris d'enfants, disparaît derrière le verre fumé.

Il ne démarre pas. Il reste là, les mains sur le volant, les articulations blanchies par la pression. Le silence est si dense que j'entends le martèlement désordonné de mon cœur contre mes côtes. Je n'ose pas le regarder. Je fixe mes mains qui tremblent sur mes genoux, ma robe légère qui remonte un peu trop haut sur mes cuisses.

— Regardez-moi, ordonne-t-il doucement.

Je tourne la tête, avec la lenteur d'une condamnée. Ses yeux sombres sondent les miens, y cherchant chaque faille, chaque aveu de ma déchéance. Il tend une main,

lentement, et ses doigts effleurent ma mâchoire pour remonter vers mon oreille. Sa peau est brûlante.

— Vous êtes dans un état lamentable, Élise. Vous sentez l'été, la peur... et vous me sentez, n'est-ce pas ?

Ma gorge se serre. Un sanglot sec m'échappe.

— Marc, je... je ne devrais pas être ici.

— Pourtant, vous y êtes. Et vous n'avez jamais autant eu votre place qu'ici, avec moi, dans l'ombre.

Sa main glisse maintenant vers mon cou, entourant ma gorge sans serrer, juste assez pour que je sente la puissance de ses doigts. Son pouce vient écraser ma lèvre inférieure, l'étirant pour dévoiler mes dents. Je gémiss, un son rauque qui n'a plus rien d'humain. L'odeur de son parfum, un mélange de cèdre et de sueur propre, m'envahit, me donne le vertige.

— Vous aviez encore mon goût sur vous quand vous êtes entrée dans ce magasin, n'est-ce pas ? Il ne demande pas, il affirme. Il sait.

Je ferme les yeux, incapable de soutenir son regard de prédateur.

— Oui, je murmure, la voix brisée.

— Dites-le. Dites-le moi avec cette politesse que vous chérissez tant.

Sa main quitte mon cou pour descendre, lentement, inexorablement. Il écarte le tissu de ma robe au niveau du décolleté, laissant sa paume s'écraser sur le haut de ma poitrine. Je sens mon cœur bondir sous sa peau. Il descend encore. Ses doigts accrochent la ceinture de ma robe, la délient d'un geste sec.

— Je suis... je suis trempée de vous, Marc. Je n'ai pas pu... je n'ai pas voulu me laver. Je voulais vous garder.

Un rire sombre, presque cruel, s'échappe de sa poitrine. Il se penche vers moi, envahissant mon espace vital jusqu'à ce que nos nez se frôlent.

— Petite salope sentimentale, souffle-t-il. Vous voulez que je vous dévaste encore, c'est ça ? Vous voulez que j'efface ce mépris que vous lisez dans les yeux des autres en vous donnant quelque chose de bien plus violent ?

Ses doigts s'insinuent maintenant sous la dentelle de ma culotte, trouvant sans peine le brasier qui me dévore. Je cambre le dos, un cri étouffé mourant dans ma gorge. C'est trop. C'est trop de sensations, trop de douleur, trop de besoin. Le contraste entre sa voix calme, presque distinguée, et la brutalité de son contact me rend folle.

— Répondez-moi, exige-t-il en enfonçant un doigt avec une brusquerie qui me fait voir des étoiles. Est-ce que c'est ce que vous voulez ? Que je vous traite comme la chienne que vous êtes devenue depuis hier ?

— Oui... oh mon Dieu, oui ! je m'écrie, perdant tout contrôle. Prenez-moi, Marc. Ici, n'importe où, mais ne me laissez pas comme ça. Je vais crever si vous ne me touchez pas.

Il retire sa main brusquement, me laissant sur le bord du précipice, haletante, les yeux révulsés. Je cherche sa main, je veux la ramener là où elle doit être, mais il me saisit les poignets et les plaque au-dessus de ma tête, contre l'appui-tête du siège.

— Doucement, Élise. Nous avons tout le temps. La canicule ne fait que commencer.

Il baisse la tête et vient lécher la trace de sueur qui coule dans le creux de mon cou, sa langue rugueuse marquant ma peau d'un sillon de feu. Sa main libre remonte le long de ma cuisse, saisissant fermement ma chair, la pétrissant avec une force qui laissera des bleus. Je m'en fous. Je veux les marques. Je veux les preuves.

— Vous allez rester exactement comme ça, dit-il, sa voix vibrant contre ma peau. Bras en l'air. Offerte. Et vous allez me regarder vous défaire, morceau par morceau.

Il lâche mes poignets, mais je ne les baisse pas. Je suis pétrifiée par son autorité, par l'aura de danger qui émane de lui. Il déboutonne sa chemise d'un geste précis, sans jamais quitter mes yeux des siens. Le tissu s'ouvre sur son torse puissant, moite. L'air dans la voiture est devenu irrespirable, chargé d'électricité et d'odeurs de sexe et de cuir.

Il se redresse légèrement, déboutonne son pantalon. Le son de la fermeture éclair qui descend est le signal que mes dernières barrières viennent de tomber.

— Regardez-moi, Élise. Regardez ce que vous me faites.

Je baisse les yeux et mon souffle se coupe. L'évidence de son désir est là, dressée, impérieuse, magnifique de cruauté. Je tends la main pour le toucher, mais il me repousse d'un geste sec.

— Non. Pas encore. D'abord, je veux voir jusqu'où vous êtes capable d'aller pour me plaire. Mettez-vous à genoux.

L'espace est étroit entre les sièges, le levier de vitesse gêne, mais je m'exécute avec une ferveur religieuse. Je glisse sur le cuir brûlant, me contorsionnant pour me caser entre ses jambes, le visage à hauteur de sa braguette ouverte. La chaleur qui se dégage de lui est une promesse de destruction.

— Allez-y, murmure-t-il en saisissant mes cheveux, m'obligeant à lever le visage vers lui. Montrez-moi votre dévotion.

Je sens ses doigts se crispier dans ma chevelure, tirant ma tête en arrière pour m'exposer totalement. Ses yeux ne sont plus que deux fentes noires de luxure. Le

monde extérieur n'existe plus. Il n'y a plus que cet habitacle étouffant, l'odeur du bitume qui chauffe à l'extérieur et l'animal qui, en moi, hurle enfin sa délivrance.

Il rapproche son bassin de mon visage, et je sens le premier contact, électrique, entre mes lèvres et sa chair impatiente. Je ferme les yeux, prête à sombrer, quand il me redresse d'un coup sec.

— Non, dit-il avec un sourire carnassier. Pas ici. Quelqu'un pourrait passer... et j'ai envie que vous ayez peur. J'ai envie que vous sentiez chaque seconde de ce scandale.

Il passe une main dans mon dos, agrippant le tissu de ma robe, et d'un coup sec, il déchire la bretelle fine. Le bruit du tissu qui craque est une déflagration dans mon cerveau. Mon sein s'échappe, pointant vers lui, le mamelon durci par l'excitation et l'effroi.

— Voilà, dit-il, la voix assombrie par un désir soudainement incontrôlable. Maintenant, on peut commencer.

Le souffle court, je sens l'air brûlant de l'habitacle s'engouffrer contre ma peau nue. Ma bretelle pend lamentablement le long de mon bras, et mon sein, libéré, semble pulser au rythme de mon cœur qui cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Marc ne bouge pas. Il se contente de me dévorer du regard, ses yeux ancrés dans les miens, tandis que sa main redescend lentement, effleurant le galbe de ma poitrine avec une cruauté calculée.

Le contraste entre la rugosité de ses cales et la sensibilité exacerbée de mon mamelon me tire un gémissement que je ne cherche même plus à étouffer.

— Regardez-vous, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd. Une petite chose si propre, si polie, mise à nu dans une bagnole sur un parking de Hyères. Vous sentez l'humiliation ? Vous sentez comme c'est bon de ne plus avoir le choix ?

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma main remonte vers son cou, mes doigts s'agrippant à sa nuque pour l'attirer vers moi. Je veux qu'il se taise. Je veux qu'il me détruise pour effacer cette attente insupportable. Il saisit mon menton, me forçant à garder les yeux ouverts.

— Non. Vous allez tout voir.

D'un mouvement brusque, il bascule mon siège vers l'arrière. Le craquement du mécanisme résonne dans le silence poisseux. Il chevauche la console centrale, se hissant au-dessus de moi. Son poids est une promesse de chaos. Je sens sa queue, raide comme du fer sous son pantalon de toile, presser contre mon ventre, juste au-dessus de ma culotte déjà trempée. L'odeur de son parfum mêlée à celle de sa sueur m'enivre, un mélange de musc et de bitume chauffé à blanc.

Il s'acharne sur le reste de ma robe, remontant le tissu léger jusqu'à mes hanches, révélant la dentelle inutile de mes sous-vêtements. Ses doigts s'insèrent brutalement sous l'élastique. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche la possession. Quand il trouve mon humidité, un cri rauque m'échappe. Il enfonce deux doigts en moi, profondément, sans préambule, et je cambre les reins, ma tête heurtant le cuir du siège.

— Vous êtes une fontaine, siffle-t-il contre mon oreille. Vous m'attendiez comme une chienne en chaleur sous votre vernis de grande dame.

Il retire ses doigts, luisants de mon suc, et les porte à sa bouche sous mes yeux, les léchant avec une lenteur provocante avant de défaire sa propre ceinture. Le cuir claque. La fermeture éclair déchire le silence. Lorsqu'il se dégage, sa virilité jaillit, sombre, veinée, pulsante. Elle semble immense dans cet espace restreint.

Il ne perd pas une seconde. Il écarte mes jambes de ses genoux, mes cuisses s'ouvrant

comme les pages d'un livre interdit. Il saisit mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, et il s'aligne.

— Dites-le, ordonne-t-il, le visage à quelques millimètres du mien. Dites-moi que vous voulez ce scandale.

— Prends-moi, Marc... putain, prends-moi maintenant !

Il s'enfonce. D'un coup sec, total, dévastateur.

La douleur initiale est instantanément balayée par une onde de choc électrique qui irradie jusqu'à la pointe de mes pieds. Je pousse un hurlement que ses lèvres viennent étouffer dans un baiser sauvage, plein de salive et de désespoir. Il commence ses va-et-vient, un rythme animal, saccadé, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit de chair humide qui me rend folle.

À chaque coup de boutoir, la voiture tangué légèrement sur ses suspensions. Je m'agrippe à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans son dos, cherchant à m'ancrer dans cette réalité brutale. L'air manque. La chaleur est devenue une entité physique, une chape de plomb qui nous soude l'un à l'autre. La sueur perle sur son front et goutte sur ma poitrine, se mélangeant à mes propres fluides. C'est sale, c'est brut, c'est exactement ce qu'il me fallait pour oublier qui je suis.

— Plus... plus fort... je t'en supplie...

Il redouble de violence. Il n'y a plus de Marc, plus de politesse, plus de convenances. Il n'y a qu'un homme qui prend ce qui lui est dû et une femme qui se brise volontairement sous ses assauts. Ses mains quittent mes hanches pour venir étrangler mes seins, les pétrissant avec une force qui laissera des marques, j'en suis sûre. Il me laboure, cherchant mon col, cherchant à m'atteindre au plus profond, là où personne n'est jamais allé.

Le plaisir monte, insoutenable, une lame de fond qui menace de m'emporter. Mes muscles se contractent, mes parois se serrent autour de lui dans un spasme involontaire. Je vois des étoiles, des tâches de néons imaginaires dans l'obscurité de mes paupières closes.

— Je vais... je vais...

— Regarde-moi ! aboie-t-il. Regarde-moi quand tu crèves !

J'ouvre les yeux. Son visage est déformé par l'extase et la rage. C'est à cet instant que le barrage cède. Mon corps explose dans un spasme violent, interminable, qui me vide de toute substance. Chaque nerf, chaque fibre hurle de plaisir. Dans le même souffle, je le sens se raidir, ses muscles saillants sous sa chemise trempée. Il pousse un râle déchirant et se décharge en moi, de longs jets brûlants que je sens inonder mon antre, me remplissant jusqu'à la lie.

Le silence retombe, lourd, oppressant. Seul le bruit de nos respirations hachées et le cliquetis du moteur qui refroidit ponctuent le vide. Il reste sur moi un instant, son front contre le mien, son souffle brûlant ma peau. Puis, il se retire avec une lenteur presque douloureuse.

Je reste là, disloquée sur le siège, ma robe en lambeaux, mes jambes tremblantes et écartées, laissant couler sur le cuir sombre le mélange de nos excès. Marc se rhabille sans un mot, ses gestes retrouvant une précision glaciale. Il se recoiffe dans le rétroviseur, son visage redevenant ce masque de politesse exquise que j'avais croisé quelques heures plus tôt.

Il se tourne vers moi, ses yeux froids mais brillants d'une lueur résiduelle de triomphe. Il sort un mouchoir en tissu de sa poche et me le tend.

— Essayez-vous, dit-il d'une voix parfaitement posée. Le monde nous attend, et vous avez une réputation à tenir.

Je prends le tissu, ma main tremblant encore. Les larmes me montent aux yeux, non pas de regret, mais de l'effroyable constat de ma propre dépendance à ce monstre. Sous la lumière des néons qui commencent à s'allumer sur le parking, je sais que cette journée de canicule a brûlé tout ce qu'il restait de mon innocence. Le chapitre se referme sur le goût âcre du scandale et l'odeur persistante de sa semence sur ma peau.

# Chapitre 9

## L'Affrontement du Parking

Le goudron du parking recrachait la chaleur de la journée comme une insulte, une vapeur étouffante qui faisait onduler l'horizon au-dessus des toits des voitures garées en rangs d'oignons. Il était dix-huit heures passées, mais à Hyères, en plein mois de juillet, le soleil refusait de mourir. Il restait là, suspendu, d'un orange agressif, brûlant les rétines et asséchant les gorges.

Je marchais avec une raideur qui me faisait mal, chaque pas étant une torture et un rappel. Sous ma jupe de travail en polyester bon marché, je sentais encore le glissement poisseux de son passage. Sa semence, lourde et liquide, coulait lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, un sillage brûlant qui marquait mon appartenance à l'humiliation qu'il venait de m'infliger. À chaque mouvement, le tissu irritait mes lèvres gonflées, encore douloureuses de ses assauts. L'odeur de lui — ce mélange de musc coûteux, de sueur d'homme et d'une pointe d'ozone — semblait émaner de mes propres pores, me collant à la peau comme une seconde couche de culpabilité.

Mes mains tremblaient alors que je cherchais mes clés au fond de mon sac. J'avais la gorge serrée, une boule de verre pilé qui m'empêchait de respirer normalement. Je me sentais sale, exposée sous la lumière crue des néons du supermarché qui commençaient à grésiller au-dessus de nous, luttant contre les derniers rayons du jour.

Et il était là.

Marc était appuyé contre la portière de sa berline sombre, garée juste à côté de ma vieille citadine délavée. Il n'avait pas une goutte de sueur sur le front. Sa chemise en lin blanc, déboutonnée au col, semblait défier les trente-cinq degrés ambiants. Il tenait

une cigarette entre ses doigts longs et soignés, observant la fumée se dissiper dans l'air immobile. En me voyant approcher, il ne bougea pas d'un iota, mais son regard — ce bleu acier, tranchant comme un scalpel — se posa sur moi avec une lourdeur insoutenable.

— Vous avez mis du temps, Élodie, dit-il d'une voix basse, parfaitement articulée.

Ce "vous". Ce foutu vouvoiement qui, dans sa bouche, sonnait comme une caresse obscène ou un ordre d'exécution. À l'instant même où le son de sa voix percuta mon système nerveux, mon corps trahit mes intentions. Un frisson violent remonta ma colonne vertébrale, et je sentis une nouvelle vague de chaleur, une pulsation électrique et douloureuse, battre entre mes jambes. Ma condition neurologique était ma prison : sa politesse, son calme olympien, cette distance formelle qu'il maintenait alors qu'il venait de me posséder sauvagement dans l'ombre, tout cela agissait sur moi comme un aphrodisiaque violent, une drogue que je ne pouvais pas métaboliser.

— Qu'est-ce que vous foutez encore là ? crachai-je, ma voix se brisant sur la fin.

Je m'arrêtai à deux mètres de lui, mon sac serré contre ma poitrine comme un bouclier dérisoire. Mes yeux brûlaient de larmes de rage.

— Vous avez eu ce que vous vouliez, non ? Vous m'avez brisée en morceaux dans cette voiture. Vous m'avez... vous m'avez laissée là comme un déchet. Partez. Allez-vous-en !

Il prit une lente bouffée de sa cigarette, ses yeux ne quittant pas les miens. Il y avait dans son expression une patience protectrice qui m'exaspérait autant qu'elle me terrassait. Il ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de me détailler, de mes cheveux ébouriffés à mes jambes qui ne pouvaient s'empêcher de trembler. Il voyait tout. Il voyait l'humidité qui tachait probablement le bas de ma jupe, il voyait la dilatation de mes pupilles, il voyait ma dépendance abjecte à son égard.

— Je voulais m'assurer que vous étiez en état de conduire, reprit-il avec une douceur qui me fit l'effet d'une gifle. La sécurité est importante, Élodie. Vous semblez... déstabilisée.

— Déstabilisée ? Je hurlais presque maintenant, me fichant pas mal des rares clients qui rangeaient leurs courses un peu plus loin. Vous jouez avec moi ! Vous savez exactement ce que vous me faites ! Vous utilisez cette... cette politesse de façade pour me réduire à l'état d'animal ! C'est cruel, Marc. C'est d'une cruauté sans nom.

Je fis un pas vers lui, portée par une colère désespérée. La sueur coulait dans mon dos, se mêlant à la poussière du parking. L'air sentait le caoutchouc brûlé et le jasmin qui mourait sur les clôtures voisines.

— Vous prenez du plaisir à me voir souffrir, n'est-ce pas ? À me voir ramper pour un mot poli de votre part parce que mon cerveau est foutu ?

Il lâcha sa cigarette et l'écrasa du bout de sa chaussure cirée avec une précision métronomique. Puis, d'un mouvement lent, presque léthargique, il se redressa. Il était beaucoup plus grand que moi. Son ombre s'étira sur le goudron, m'engloutissant tout entière. Il fit un pas, puis deux, brisant la distance de sécurité que j'essayais de maintenir.

— Vous faites erreur, murmura-t-il en s'arrêtant si près que je pouvais sentir la chaleur irradiant de son torse. Je ne joue pas, Élodie. Je vous observe. Je vous vois lutter contre une nature que vous refusez d'accepter. Et si ma politesse vous met à genoux, c'est peut-être parce que c'est la seule chose dont vous avez réellement soif : qu'on vous traite avec égard, même au milieu du chaos.

Il leva la main. Je voulus reculer, mais mes pieds semblaient soudés au sol brûlant. Ses doigts effleurèrent ma joue, une caresse si légère, si respectueuse, que mon sexe

se contracta dans un spasme involontaire, libérant une nouvelle décharge de fluides contre ma lingerie trempée. Je gémiss, un son rauque, animal, que j'étouffai derrière mes dents serrées.

— Regardez-vous, continua-t-il, son regard plongeant dans le mien avec une intensité qui me déshabillait plus sûrement que ses mains. Vous tremblez pour un simple effleurement. Vous êtes une plaie ouverte, Élodie. Et je suis le seul à savoir comment vous refermer.

Les larmes finirent par déborder, traçant des sillons clairs sur mon visage couvert de poussière et de sueur. L'affrontement ne faisait que commencer, et je savais déjà que j'avais perdu. Le parking désert, sous le ciel de sang du Var, allait devenir le théâtre de ma reddition finale. Car sous ma colère, sous l'insulte de ma condition, il y avait cette faim dévorante, cette envie de le voir perdre son calme, de le voir s'enfoncer dans ma chair jusqu'à ce que son vernis d'architecte vole en éclats.

— Je vous déteste, murmurai-je, même si mon corps se pressait déjà, de lui-même, contre le sien.

— Je sais, répondit-il en posant son autre main sur ma hanche, ses doigts s'ancrant fermement dans ma chair. Maintenant, montez dans votre voiture. Nous ne pouvons pas rester ici. Les gens pourraient voir à quel point vous êtes... impatiente.

Le clic de la condamnation centralisée résonna dans le silence du parking comme un coup de feu, scellant mon destin entre ces quatre parois de tôle chauffées à blanc par le soleil du Var. Je ne montai pas, je fus poussée, aspirée dans l'habitacle étroit de ma vieille citadine. Il ne fit pas le tour pour passer côté passager. Il s'engouffra derrière moi, me forçant à basculer par-dessus le levier de vitesses dans un froissement de tissus et un souffle court.

L'air dans la voiture était suffocant, chargé d'une odeur de poussière de chantier, de

plastique brûlant et de son parfum à lui — quelque chose de froid, de boisé, d'indécemment cher qui n'avait rien à faire ici.

— Reculez le siège, ordonna-t-il. Sa voix n'était plus ce murmure de velours. C'était un commandement, rauque, écorché par une impatience qu'il ne prenait plus la peine de masquer.

Mes doigts tremblants cherchèrent la manette. Le siège glissa brusquement vers l'arrière dans un craquement métallique. Il s'installa entre mes jambes, ses genoux écartant les miens sans aucune douceur, brisant ma dernière ligne de défense. Je me retrouvai acculée contre le dossier, le souffle coupé, ses yeux sombres ancrés dans les miens. À cette distance, son calme olympien s'effritait. Je voyais le tressaillement de sa mâchoire, la veine qui battait à sa tempe, et cette lueur carnassière qui disait qu'il n'était plus l'architecte de renom, mais un homme affamé devant une proie consentante.

— Regardez-vous, Élodie, lâcha-t-il en saisissant mon menton de ses doigts de fer. Vous tremblez comme une feuille alors que je ne vous ai pas encore touchée. Vous me détestez, n'est-ce pas ? Parce que je vois à travers vos mensonges. Parce que je sais que vous ne rêvez que d'une chose : que j'arrête de vous parler pour enfin vous prendre.

— Vous êtes un monstre, suffoquai-je, les larmes brûlant à nouveau mes paupières.

— Je suis la solution à votre douleur.

Il plongea sa main sous mon t-shirt de travail, la paume rugueuse remontant sur mes côtes. Le contraste était violent : le froid de la clim qui peinait à démarrer et la fournaise de sa peau. Quand il atteignit ma poitrine, son pouce écrasa mon téton à travers la dentelle bon marché de mon soutien-gorge. Un gémissement de défaite m'échappa. Ce n'était pas un son de plaisir romantique, c'était un cri de capitulation,

un aveu de honte.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il contre ma bouche, son souffle chaud se mélangeant au mien. Votre cœur cogne contre ma main comme s'il voulait s'enfuir. Mais votre corps, lui, il réclame sa punition.

Il ne m'embrassa pas. Pas encore. Il préférait me torturer de sa proximité. Sa main descendit, brusque, impitoyable, vers le bouton de mon jean. Le métal sauta. La fermeture éclair grinça dans le silence étouffant. Je sentis l'air frais sur ma peau moite, puis l'intrusion de ses doigts qui s'engouffraient sans préambule sous l'élastique de ma culotte.

Je rejetai la tête en arrière contre l'appui-tête, les yeux révulsés. C'était trop. Trop de sensations, trop de haine transformée en désir pur, animal.

— Oh mon Dieu... articulai-je, les doigts crispés dans le cuir de son veston qu'il n'avait même pas pris la peine de retirer.

— Dieu n'a rien à voir là-dedans, Élodie. Il n'y a que vous, moi, et cette saleté que vous portez en vous. Laissez-moi la sortir.

Ses doigts étaient déjà là, trouvant ma source, explorant ma détresse avec une précision chirurgicale. J'étais trempée, une flaque de besoin qui souillait mes propres vêtements. Il enfonça un doigt, puis deux, avec une brutalité calculée qui me fit arquer le dos. Le cuir du siège crissa sous mon poids. Je sentais chaque millimètre de sa peau contre la mienne, la rugosité de ses phalanges contre ma muqueuse sensible, le frottement du denim contre mes cuisses nues.

Il commença un mouvement de va-et-vient, lent, profond, insupportable. Chaque poussée était un reproche, chaque retrait une promesse de manque.

— Dites-le, ordonna-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grognement guttural. Dites que vous en avez besoin. Dites que vous voulez que je vous déchire.

— Je... je vous en supplie...

— Dites-le !

Ses doigts se replièrent brusquement à l'intérieur de moi, crochetant mon point de vulnérabilité. Une décharge électrique remonta jusqu'à mon cerveau, annihilant toute pensée logique. Le monde extérieur n'existait plus. Les ouvriers qui partaient, les voitures qui passaient au loin, la poussière du chantier... tout était balayé par la moiteur de son entrejambe qui pressait contre mon ventre, par l'érection massive que je devinais sous son pantalon de costume et qui promettait de me briser.

— J'ai besoin de vous... murmurai-je enfin, ma dignité s'écoulant entre mes jambes avec le reste. Prenez-moi. S'il vous plaît, ne vous arrêtez pas.

Un sourire cruel étira ses lèvres. Il retira ses doigts avec une lenteur sadique, me laissant vide, béante, le souffle haché par des sanglots de frustration. Il commença à défaire sa ceinture, le cuir claquant contre le métal de la boucle. Le bruit, dans l'exiguïté de la voiture, sonna comme le début d'un massacre.

— Regardez-moi, Élodie, dit-il en libérant son sexe, une barre de chair sombre et pulsante qui semblait défier la lumière déclinante du crépuscule. Regardez ce que vous me faites. Regardez comment votre haine m'a rendu.

Je baissai les yeux, fascinée et terrifiée. L'animalité de la scène me frappait au visage. Nous étions deux épaves se rejoignant dans la tempête, cherchant dans la viande de l'autre une raison de ne pas sombrer tout à fait. Il ne restait plus rien de l'architecte civilisé. Il n'y avait plus qu'un homme prêt à marquer son territoire, et une femme qui n'attendait que d'être envahie pour oublier qu'elle avait un cœur en lambeaux.

Il se saisit de mes hanches, ses ongles s'ancrant dans ma peau, et me tira vers le bord du siège. Mes pieds cherchèrent un appui sur le tableau de bord, mes genoux encadrant son torse puissant.

— Accrochez-vous, souffla-t-il, sa main saisissant ma nuque pour me forcer à le regarder en face au moment de l'impact. Je vais vous faire oublier jusqu'à votre propre nom.

Il se positionna à l'entrée de mon intimité, la pointe de son sexe cherchant l'ouverture, déjà lubrifiée par mes pleurs et mon désir. La tension était à son comble, une corde prête à rompre, un barrage sur le point de céder. Je sentais la chaleur irradiante de son corps, l'odeur de la sueur qui commençait à perler sur son front, et ce besoin viscéral de le sentir me remplir, de le sentir me détruire pour mieux me reconstruire.

— Maintenant, murmura-t-il. Maintenant, Élodie.

Et d'un coup de rein sauvage, il s'enfonça.

La douleur fulgurante de l'étirement s'est immédiatement muée en une extase brutale, presque insoutenable. Il était là, entier, dévastateur, occupant chaque millimètre de mon être avec une autorité qui me brisait autant qu'elle me sauvait. J'ai poussé un cri sourd, étouffé contre son épaule, mes ongles s'enfonçant dans le cuir de son blouson avant de trouver la chair de son dos.

Il ne bougea pas tout de suite. Il resta là, ancré en moi, son souffle court venant brûler le creux de mon cou. Je sentais son cœur battre contre ma poitrine, un tambour de guerre, rapide, erratique. Puis, ses hanches amorcèrent un mouvement de recul, lent, tortueux, avant de revenir s'écraser contre moi avec une force qui fit tressauter la voiture sur ses suspensions.

— Regardez-moi, Élodie, ordonna-t-il d'une voix rauque, dépouillée de son calme habituel.

J'ai ouvert les yeux, la vision floue de larmes de plaisir et de détresse. Son visage était à quelques centimètres du mien, les traits durcis par une tension sauvage. Il n'était plus l'homme de marbre que je provoquais dans les couloirs ; il était un prédateur qui venait de revendiquer sa proie.

Il accéléra la cadence. Ses mains, toujours rivées à mes hanches, me soulevaient à chaque assaut pour mieux m'offrir à sa fureur. Mes pieds glissaient sur le tableau de bord, cherchant une prise, avant que je ne finisse par enrouler mes jambes autour de sa taille pour le tirer encore plus profondément en moi. C'était un combat, une lutte de fluides et de chairs. Le cuir du siège grinçait sous nos mouvements saccadés, un rythme métronomique qui se mêlait au bruit de nos souffles erratiques.

Je me sentais inondée. Inondée par lui, par cette excitation visqueuse qui lubrifiait nos corps, par la sueur qui commençait à coller nos peaux l'une contre l'autre. Chaque fois qu'il s'enfonçait, je sentais mon col de l'utérus être percuté par son membre rigide, une sensation électrique qui remontait jusqu'à ma gorge et m'arrachait des gémissements que je ne reconnaissais pas. C'était cru, c'était sale, c'était tout ce dont j'avais besoin pour ne plus penser à la solitude qui m'attendait dans mon appartement vide.

— Vous... vous me détestez tellement... soufflai-je entre deux spasmes, ma tête basculant en arrière contre l'appui-tête.

Il s'arrêta net, me maintenant clouée sous lui, son sexe palpitant au plus profond de mes entrailles. Il attrapa mon menton, forçant mes yeux à rencontrer les siens, sombres comme des abysses.

— Je vous déteste de me faire perdre le contrôle, lâcha-t-il avant de reprendre ses assauts avec une violence redoublée. Je vous déteste parce que vous êtes la seule

chose à laquelle je pense.

Ces mots furent le déclic. Le barrage céda. Je l'ai agrippé par les cheveux, le tirant vers mes lèvres pour l'embrasser avec une rage désespérée. Nos langues se battaient, un mélange de goût de café froid et de désir pur. Sa main quitta ma hanche pour venir s'insérer entre nous, ses doigts trouvant mon clitoris gonflé, déjà trempé. La friction supplémentaire fut le coup de grâce.

Mon corps s'est cambré, mes muscles vaginaux se sont contractés avec une violence inouïe autour de lui, le piégeant dans mon spasme. Je hurlais son nom, le visage crispé, alors que des vagues de plaisir me submergeaient, me déchirant de l'intérieur. Il ne m'a pas quittée des yeux. Il a continué, un, deux, trois coups de reins assassins, cherchant à atteindre son propre sommet dans le chaos de mes contractions.

Puis, il a lâché un grognement animal, son corps se tendant à l'extrême. Je l'ai senti se vider en moi, de longs jets brûlants qui venaient se mêler à mes propres sécrétions, m'emplissant jusqu'au bord. Il a pressé son visage contre mon cou, ses dents effleurant ma peau comme s'il hésitait à me mordre, alors que son souffle s'apaisait lentement.

Le silence est retombé sur le parking, seulement troublé par le tic-tac du moteur qui refroidissait et le bruit lointain de la ville. L'air froid s'est engouffré par la portière restée entrouverte, venant figer la sueur sur nos corps encore imbriqués.

Il s'est retiré lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de l'étreinte. Je me suis sentie soudainement vide, horriblement seule malgré sa présence. Il s'est rhabillé avec une efficacité qui me fit mal, évitant mon regard. Le calme olympien était revenu, mais ses mains tremblaient légèrement alors qu'il remontait sa braguette.

Je suis restée là, les jambes encore écartées, ma jupe relevée sur mes hanches, sentant le liquide s'écouler doucement le long de mes cuisses. J'avais envie de pleurer, non

pas de honte, mais parce que je savais que cet affrontement n'avait rien réglé. On s'était détruits pour mieux se fuir.

— Partez, Élodie, dit-il sans se retourner, sa voix n'étant plus qu'un murmure froid. Avant que je ne recommence.

Je n'ai pas répondu. J'ai ramassé mes sous-vêtements sur le plancher de la voiture, j'ai lissé ma robe d'un geste mécanique et je suis sortie dans la nuit. Mes jambes flageolaient, mon cœur était en lambeaux, et l'odeur de lui, de nous, collée à ma peau, était la plus belle et la plus cruelle des tortures. Le chapitre se refermait sur le bruit sourd de ma portière, me laissant seule avec le goût amer d'une victoire qui ressemblait à une défaite totale.

# Chapitre 10

## Le Coup de Grâce

Le goudron de Hyères expirait encore la chaleur de la journée, une haleine lourde et poisseuse qui me collait à la gorge. Chaque pas que je faisais loin de sa voiture était une agonie. Entre mes cuisses, je sentais le lent naufrage de son passage en moi ; sa semence, mêlée à ma propre humidité, traçait un chemin de feu glacé le long de ma peau. C'était une souillure sacrée, un stigmate que je voulais garder pour l'éternité, mais qui me rappelait à chaque frottement de tissu mon indigence émotionnelle.

Je n'avais plus de maison, plus de refuge. J'étais une plaie ouverte déambulant sous les palmiers noirs de la nuit varoise.

Mes pas m'ont menée, presque malgré moi, vers le Casino ouvert tard. J'avais besoin d'air conditionné, de lumières blanches, de quelque chose de stérile pour étouffer le tumulte de mes entrailles. En poussant les portes automatiques, le souffle polaire du magasin m'a percutée, figeant la sueur sur mon front. L'odeur était celle du plastique, du détergent et du néon froid. Un contraste violent avec l'odeur de musc, de cuir et de sexe qui émanait encore de mes pores.

Je déambulais dans les rayons, une épave parmi les boîtes de conserve. Mes mains tremblaient tellement que je n'osais rien toucher. Mon corps était une corde de violon tendue jusqu'à la rupture. Ma condition neurologique, ce foutu câblage défectueux qui transformait la moindre décharge d'ocytocine en un court-circuit orgasmique, me brûlait. Depuis qu'il m'avait jetée hors de son habitacle avec ce « Partez » glacial, mon système nerveux oscillait sur le fil du rasoir. J'étais en état de manque, en état de choc, et chaque fibre de mon être hurlait pour une résolution que je savais interdite.

Et puis, je l'ai vu.

Il était là, au bout du rayon des boissons, immobile sous la lumière crue qui accentuait les angles sévères de son visage. Marc. Il n'avait pas changé de vêtements, mais il semblait avoir revêtu une nouvelle armure de glace. Il tenait une bouteille de verre, ses longs doigts d'architecte enserrant le goulot avec une force tranquille. Le voir là, dans ce décor si banal, après l'orage de violence et de désir que nous venions de traverser, me fit l'effet d'un coup de poignard dans le bas-ventre.

Mon utérus se contracta violemment. Une onde de chaleur liquide remonta de mon entrejambe jusqu'à ma gorge, me coupant le souffle. Je me suis figée, agrippée au rebord d'une étagère de pâtes sèches. Mes genoux ont commencé à flageoler. L'humiliation d'être surprise dans cet état — défaite, les cheveux en bataille, l'odeur de nos ébats collée à ma robe — m'aurait fait fuir si mes muscles m'avaient obéie.

Il a tourné la tête. Ses yeux sombres, deux puits d'une intelligence cruelle, se sont plantés dans les miens. Il n'a pas paru surpris. Il a simplement déposé sa bouteille dans le panier avec une lenteur calculée. Il s'est avancé vers moi, son aura de domination douce écrasant l'espace aseptisé du supermarché. Chaque pas qu'il faisait vers moi faisait vibrer le sol sous mes pieds. Le bruit de ses semelles sur le lino blanc résonnait comme un glas dans mon crâne.

— Élodie, murmura-t-il en arrivant à ma hauteur.

Sa voix était basse, un velours sombre qui me griffait les entrailles. Je ne pouvais pas répondre. Ma mâchoire était contractée, mes dents serrées pour empêcher un gémissement de s'échapper. J'étais une proie acculée, sentant le prédateur savourer son pouvoir. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps, une fournaise invisible qui faisait fondre ma faible volonté.

Ses yeux ont descendu lentement le long de mon corps, s'arrêtant sur ma bouche

encore gonflée, puis sur le bas de ma robe froissée. Il savait. Il savait que je n'avais rien nettoyé. Il savait que je portais encore son empreinte à l'intérieur de moi, comme un secret honteux et délicieux. Ses narines ont frémi imperceptiblement.

— Vous tremblez, constata-t-il avec une neutralité qui n'était que le masque d'une cruauté raffinée.

— Marc... s'il vous plaît..., parvins-je à articuler dans un souffle brisé.

Je ne savais même pas ce que je demandais. Qu'il m'achève ? Qu'il me reprenne ? Qu'il me sorte de cette agonie de politesse et de distance ? Le contraste entre l'intimité férale de la voiture et cette confrontation glaciale sous les néons me rendait folle. Mon corps ne comprenait plus la règle du jeu. Il ne comprenait qu'une chose : l'homme qui possédait les clés de ma jouissance était là, et il me regardait avec une pitié protectrice qui me faisait plus de mal qu'une gifle.

Il a tendu la main. Je pensais qu'il allait me toucher, me saisir le menton, m'embrasser pour faire taire ma détresse. Mais Marc connaissait trop bien mon mécanisme. Il savait que le toucher n'était qu'un moyen, mais que son contrôle passait par l'esprit, par la retenue. Il a simplement effleuré une mèche de mes cheveux, sans contact avec ma peau, un geste d'une politesse dévastatrice.

— Vous devriez rentrer, Élodie. Vous n'êtes pas dans votre état normal.

Le mépris mêlé de soin dans sa voix a fait grimper la tension dans mon bassin à un niveau insupportable. Un spasme a parcouru mes cuisses. J'ai dû serrer les poings jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans mes paumes pour ne pas m'effondrer là, au milieu du rayon. J'étais au bord du gouffre, suspendue à ses lèvres, attendant le moindre signe, la moindre miette de considération pour exploser.

C'est alors qu'il a esquissé un sourire, un petit sourire triste et définitif qui me

signifiait que pour lui, l'épisode était clos. Il a fait un pas de côté pour me contourner, se préparant à rejoindre les caisses, me laissant seule avec mon désir et ma honte.

Il s'est arrêté un instant, juste derrière mon épaule, son souffle tiède venant caresser l'arrière de mon cou. J'ai fermé les yeux, le corps arqué, prête à tout.

— Bonsoir, Élodie, dit-il d'une voix parfaitement posée, d'une courtoisie assassine. Je te souhaite une bonne soirée.

C'était fini. Le coup de grâce était porté. Non pas par une caresse, non pas par une insulte, mais par la perfection insupportable de sa politesse. Ma condition n'a pas attendu. Le barrage a cédé d'un coup.

Je me suis effondrée. Mes genoux ont percuté le carrelage froid du rayon, mais je n'ai pas senti le choc. Ce que j'ai senti, c'est l'explosion. Une déflagration sourde, violente, qui a irradié depuis mon bas-ventre pour remonter jusqu'à ma gorge en un cri étouffé. Le « Bonsoir » qu'il avait jeté comme une aumône avait agi comme un déclencheur pervers. Mon propre corps me trahissait, s'offrant à son indifférence dans une convulsion honteuse.

Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif, les doigts crispés sur le métal d'une étagère, le souffle haché. Et puis, ses mains.

Il ne m'a pas laissée tomber tout à fait. Ses doigts d'acier ont plongé sous mes aisselles, me redressant avec une force brutale, m'arrachant au sol pour me coller contre lui. Je l'ai senti, ce corps que j'avais tant habité, dur et inflexible derrière son manteau de laine sombre.

— Élodie... murmura-t-il, et cette fois, la courtoisie avait foutu le camp. Sa voix était rauque, chargée d'une incrédulité sombre.

J'ai basculé la tête en arrière, mes cheveux balayant son épaule. Un rire m'a échappé, un son rauque, haché, qui ressemblait plus à un sanglot étranglé qu'à de la joie. C'était ridicule. C'était atroce. J'étais là, au milieu des conserves et du néon blafard, les cuisses trempées, le cœur en miettes, en train de jouir de sa cruauté. Des larmes ont jailli, brûlantes, traçant des sillons de mascara sur mes joues.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je n'ai pas pu. J'ai enfoui mon visage dans le creux de son cou, respirant son odeur — ce mélange de cuir, de tabac froid et de ce parfum boisé qui me rendait folle. Je tremblais de tous mes membres, de petits spasmes résiduels secouant encore mon bassin contre sa hanche.

— Tu es complètement folle, lâcha-t-il dans un souffle, mais il ne me lâchait pas. Au contraire, ses bras se resserrèrent, m'écrasant contre son torse à m'en briser les côtes.

Il a jeté un regard rapide autour de nous. Le rayon était désert, baigné dans cette atmosphère de fin de monde des supermarchés nocturnes. D'un mouvement sec, il m'a entraînée derrière un imposant présentoir de bouteilles d'eau, dans l'ombre étroite et poussiéreuse qui nous isolait du reste du monde.

Il m'a plaquée contre le mur froid. L'impact a chassé le peu d'air qu'il me restait. Ses yeux, noirs de rage et d'un désir qu'il ne pouvait plus masquer, fouillaient les miens.

— Tu voulais ça ? C'est ça que tu cherchais en me provoquant ? Que je te voie ramper ?

— Je ne cherchais rien... ai-je hoqueté, la voix brisée. Je voulais juste... juste que tu t'arrêtes d'être si parfait. Je voulais que tu me tues ou que tu m'aimes, mais pas ça. Pas ce mépris.

Ma main, mue par une volonté propre, est montée à son visage, mes doigts s'accrochant à sa mâchoire contractée. Il a laissé échapper un grognement animal, un son qui a fait vibrer mes propres entrailles. Soudain, sa main a descendu, rapide, impitoyable. Il a empoigné le tissu de ma jupe et l'a relevée d'un geste sec, sans aucune élégance.

Le froid de l'air sur ma peau mouillée m'a fait sursauter, mais avant que je puisse protester, ses doigts ont trouvé la soie de ma culotte. Elle était trempée, colante, le témoignage flagrant de ma défaite.

— Regarde ce que tu as fait, siffla-t-il contre mon oreille, sa main pressant avec une force délibérée l'étoffe humide contre mon sexe encore palpitant. Tu es en nage, Élodie. Rien qu'avec des mots. Tu es une putain de météo à toi toute seule.

Il a enfoncé deux doigts sous l'élastique, sans aucune douceur, cherchant le contact direct. Le cri que j'ai poussé a été étouffé par sa bouche qui s'est abattue sur la mienne. C'était un baiser de guerre, un baiser qui goûtait le sel de mes larmes et l'amertume de nos mois de silence. Sa langue a forcé le passage, envahissant ma bouche avec une faim sauvage, tandis que ses doigts exploraient ma moiteur.

Je l'ai senti jurer contre mes lèvres quand il a compris l'étendue du désastre. J'étais inondée. Chaque mouvement de sa main provoquait un bruit de succion infâme qui me faisait monter le rouge aux joues, mais je m'en foutais. J'ai écarté les jambes autant que l'espace le permettait, m'accrochant à ses épaules pour ne pas glisser à nouveau.

— Tu es tellement dégueulasse, murmura-t-il, sa voix vibrant de cette excitation sombre que je connaissais trop bien. Tellement désespérée. Tu veux que je te prenne ici, c'est ça ? Sur le carrelage, comme une chienne, pour que tu puisses oublier que je ne t'aime plus ?

Ses mots étaient des lames, mais ses gestes disaient autre chose. Ses doigts travaillaient maintenant ma chair avec une précision chirurgicale, tourmentant mon clitoris gonflé, me forçant à cambrer le dos, à offrir mon intimité à sa vue, à son mépris, à sa main experte.

— Réponds-moi ! exigea-t-il en enfonçant un doigt brusquement en moi, me trouvant si ouverte, si prête, que j'ai laissé échapper un gémissement de pure agonie.

— Oui... ai-je pleuré dans son cou. Oui, prends-moi. Détruis-moi, mais ne me laisse pas repartir avec cette politesse. Je t'en supplie, Marc... fais-moi mal, fais-moi n'importe quoi, mais touche-moi.

Il s'est arrêté net. Un silence de plomb est retombé, seulement troublé par nos respirations erratiques. Il a retiré sa main, recouverte de mes fluides qui brillaient sous la lumière crue qui filtrait du rayon. Il a regardé ses doigts, puis mes yeux noyés de détresse.

Son visage s'est décomposé. La colère a laissé place à quelque chose de plus profond, de plus terrifiant : une douleur miroir de la mienne.

— Tu crois que je suis de marbre ? Tu crois que c'est facile de te voir comme ça ?

D'un geste brusque, il a déboutonné son pantalon. Le son de la fermeture éclair a résonné comme un coup de feu dans le silence du magasin. Il a libéré son sexe, tendu, massif, vibrant de la même urgence que moi. Il a saisi mes hanches, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, et m'a soulevée pour me caler contre le mur, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille.

— Tu vas avoir ce que tu veux, Élodie. Mais je te préviens... demain, ce sera encore pire.

Il n'a pas attendu ma réponse. Il a guidé son membre contre mon entrée déjà offerte, et sans aucun préliminaire, il a poussé. Un coup de butoir sauvage qui m'a clouée contre le béton froid, m'arrachant un hurlement que seule sa bouche, venant m'étouffer à nouveau, a pu contenir.

On n'en était plus à la romance. C'était une exécution. Et je réclamaï chaque seconde de ce supplice.

La douleur initiale, ce déchirement sec qui m'avait arraché un cri, s'est muée en une onde de choc électrique. Il ne bougeait pas encore. Il restait là, enfoncé en moi jusqu'à la garde, son sexe énorme comblant chaque millimètre de mon intimité, me clouant au béton froid du pilier. Son souffle court brûlait mon cou, et je sentais son cœur battre contre ma poitrine, un tambour de guerre désordonné.

Puis, le mouvement a commencé.

Ce n'était pas une caresse. C'était un assaut. Il s'est reculé presque entièrement, me laissant l'espace de sentir le vide béant et l'air froid s'engouffrer dans ma chair trempée, avant de revenir s'écraser en moi d'un coup de rein sauvage. Un grognement animal a vibré dans sa gorge.

— Regarde-moi, Élodie. Regarde ce que tu fais de moi, a-t-il craché entre ses dents serrées.

J'ai ouvert les yeux, la vue brouillée par les larmes. Son visage était un masque de torture et de désir pur. Il n'y avait plus de tendresse, plus de faux-semblants. Il me baisait avec une rage désespérée, comme s'il cherchait à effacer les mois de silence et de non-dits par la seule force de sa pénétration. Ses mains, larges et calleuses, ont quitté mes hanches pour venir s'enrouler autour de mes cuisses, les écartant davantage, m'ouvrant totalement à sa fureur.

À chaque va-et-vient, le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient résonnait dans le magasin désert. Le claquement de sa peau contre la mienne, le glissement de son sexe lubrifié par mon propre désir qui coulait désormais sans retenue sur ses bourses. Je sentais l'odeur de son parfum mêlée à celle, plus brute, de la sueur et du sexe. Je m'agrippais à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans son veston coûteux, cherchant un ancrage alors que le monde tanguait.

— Plus fort... j'ai hoqueté, ma tête basculant en arrière. S'il te plaît... tue-moi...

Il a répondu par une accélération brutale. Ses coups de boutoir étaient devenus frénétiques, saccadés. Il ne cherchait plus le rythme, il cherchait l'exorcisme. Sa pine me percutait le col de l'utérus avec une violence qui me faisait voir des étoiles, déclenchant des spasmes involontaires dans mes jambes. Je sentais mes parois se resserrer autour de lui, l'emprisonnant, le suppliant de ne jamais s'arrêter.

Le plaisir n'était plus une récompense, c'était un châtiment.

Le point de non-retour a été atteint quand il a glissé une main entre nos corps pour écraser mon clitoris de son pouce, tandis qu'il s'enfonçait une dernière fois, plus profondément encore que les précédentes. Mon cri s'est transformé en un râle étranglé. Mon corps entier s'est arc-bouté, mes muscles vaginaux se sont mis à convulser avec une telle force que j'ai cru défaillir. L'orgasme m'a frappée comme une foudre, une explosion de chaleur blanche qui a annihilé toute pensée, toute souffrance, tout reste de dignité.

Au même instant, il s'est figé, un cri sourd s'échappant de ses poumons alors qu'il déchargeait son foutre en moi. Je sentais les jets brûlants frapper le fond de mon être, une inondation interne qui semblait durer une éternité. Il a pressé son visage contre mon épaule, ses doigts s'enfonçant si fort dans ma chair que j'en aurais des bleus le lendemain. Nous étions soudés, deux naufragés s'accrochant à la seule chose qui restait debout : ce plaisir destructeur.

Puis, le silence est revenu. Brutal. Obscène.

Il s'est retiré de moi avec une lenteur presque insultante. Le bruit de sa chair quittant la mienne, humide et sonore, a brisé le dernier rempart de ma résistance. Sans son soutien, mes jambes, transformées en coton, ont flanché. Je me suis effondrée sur le sol carrelé, mes genoux heurtant le sol avec un bruit sec.

Il m'a rattrapée in extremis par le bras, m'empêchant de m'étaler totalement dans la mare de nos fluides mêlés. Son souffle était encore court, mais ses yeux... ses yeux étaient redevenus des morceaux de glace.

Une sensation absurde a alors envahi ma poitrine. Un rire, d'abord ténu, a commencé à perler sur mes lèvres. Un rire nerveux, hystérique, qui s'est transformé en de grands éclats saccadés tandis que les larmes recommençaient à couler, brûlantes, sur mes joues. J'étais là, à moitié nue, l'entrejambe dégoulinant de son sperme, brisée, et je riaais de l'absurdité de notre défaite.

Il m'a regardée, immobile, le visage fermé. Il a remonté son pantalon, ajusté sa ceinture, refermé sa braguette d'un geste sec et précis. Il a lissé son veston, reprenant l'apparence de l'homme d'affaires impeccable que le monde connaissait. Il ne restait aucune trace de l'animal qui venait de me posséder contre ce mur, si ce n'est l'odeur de notre acte qui flottait encore entre nous.

Il s'est penché vers moi, mais il ne m'a pas tendu la main. Il a simplement plongé son regard dans le mien, une dernière fois, avec une politesse terrifiante qui me fit plus de mal que tous ses coups de reins.

— Bonsoir, Élodie, a-t-il dit d'une voix basse, parfaitement maîtrisée. Je te souhaite une bonne soirée.

Il s'est détourné et a marché vers la sortie, ses pas résonnant avec une régularité métronomique sur le sol du magasin. Il n'a pas regardé en arrière.

Je suis restée là, seule dans l'ombre des rayons, le corps encore vibrant de lui, le cœur en miettes, avec pour seule compagnie le froid qui reprenait ses droits sur ma peau. C'était ça, le coup de grâce. L'indifférence après l'incendie.

# Chapitre 11

## Dans l'Habitacle du Désir

Le vent de nuit de Hyères n'a rien de rafraîchissant. Il est chargé de sel, de poussière et de l'humidité poisseuse des pins parasols qui bordent le parking désert du supermarché. Je suis sortie en trébuchant, mes jambes flageolantes manquant de se dérober à chaque pas sur le bitume encore brûlant de la journée. Derrière moi, les néons du magasin ont grésillé une dernière fois avant de s'éteindre, me plongeant dans une semi-obscurité trouée seulement par les réverbères blafards.

Je pensais qu'il était parti. Je le voulais. Je le redoutais.

Mais sa berline sombre, une masse d'acier et de cuir immobile, m'attendait à quelques mètres. Le moteur tournait avec un ronronnement sourd, presque imperceptible, comme un prédateur au repos. Quand je suis arrivée à sa hauteur, la portière passager s'est déverrouillée dans un déclic sec qui a fait sursauter mon cœur jusque dans ma gorge.

Je n'ai pas réfléchi. Je ne pouvais plus réfléchir. Mon corps, traître et avide, a pris les commandes. Je me suis glissée à l'intérieur de l'habitacle.

L'air conditionné m'a frappée de plein fouet, un souffle glacial qui a instantanément fait pointer mes tétons contre la soie fine de mon chemisier mal boutonné. L'odeur était insoutenable. Ça sentait lui : le santal, le papier coûteux, le tabac froid, mais surtout, ça sentait \*nous\*. Cette odeur primitive de sexe, de sueur et de sécrétions qui imprégnait encore mes doigts et l'entrejambe de ma culotte, désormais un lambeau de coton inutile et détrempé.

Marc ne me regardait pas. Ses mains de bâtisseur, aux doigts longs et aux ongles impeccables, étaient posées à dix heures dix sur le volant en cuir. Il a passé la première et la voiture s'est ébranlée avec une fluidité dérangeante.

Le silence dans l'habitacle était une matière physique, épaisse, étouffante. Je sentais le liquide encore chaud couler lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, une trace d'humidité qui marquait le cuir sombre du siège. Je m'en fichais. J'étais en train de me noyer. Chaque respiration était un effort, une lutte contre le sanglot qui menaçait de m'étouffer. Ma condition — cette malédiction neurologique qui transforme le moindre signe de déférence en un orgasme foudroyant — me faisait vibrer d'une douleur sourde. J'avais besoin qu'il soit cruel. J'avais besoin qu'il m'insulte. Parce que s'il ouvrait la bouche pour être poli, je savais que j'allais éclater en mille morceaux sur ce tableau de bord.

Nous avons quitté la zone commerciale pour nous engager sur la route qui longe les salins. Les lumières de la ville s'espaçaient, laissant place à l'obscurité totale des marais.

— Tu trembles, Élodie, a-t-il fini par dire.

Sa voix était basse, une vibration de baryton qui semblait résonner directement dans mon bassin. Je n'ai pas répondu. J'ai serré mes genoux l'un contre l'autre, essayant de contenir l'incendie.

— Je t'ai déposé une bouteille d'eau dans le vide-poches. \*S'il te plaît\*, bois un peu.

Le « s'il te plaît » m'a frappée comme un coup de fouet. Un spasme violent a secoué mon ventre, et j'ai dû mordre mon poignet pour ne pas hurler. Le plaisir a déferlé, non pas comme une vague, mais comme une brûlure d'acide, rapide et impitoyable. Mes muscles pelviens se sont contractés de manière anarchique, expulsant une nouvelle salve de mouille contre le siège.

— Arrête... j'ai réussi à articuler dans un souffle haché. Arrête d'être gentil.

Il a jeté un coup d'œil rapide vers moi. Ses yeux, sombres comme l'ébène, brillaient dans la pénombre des compteurs numériques. Un demi-sourire, cruel et fasciné, a étiré ses lèvres. Il n'a pas ralenti. Au contraire, il a accéléré, nous projetant plus profondément dans la nuit varoise.

— Pourquoi devrais-je arrêter ? C'est fascinant de te voir ainsi. De voir comment un simple mot peut te mettre à genoux, même quand tu es assise.

Il a tendu la main droite. Il n'a pas touché ma peau. Non, il a fait pire. Il a posé sa main juste au-dessus de mon genou, effleurant à peine les poils de mes bras, créant un champ d'électricité statique qui m'a fait gémir malgré moi.

— Je t'ai observée, Élodie. Depuis le premier jour au cabinet. J'ai vu comment tu te cambrais quand je te tenais la porte. Comment tes pupilles se dilataient quand je te disais "merci". Au début, je pensais que c'était de la peur. Puis j'ai compris que c'était bien plus sombre que ça.

Ma respiration est devenue un sifflement. Je me suis enfoncée dans le siège, sentant la moiteur de mon sexe coller au cuir. La honte luttait avec une excitation animale, celle d'être enfin démasquée, mise à nu par un homme qui voyait à travers mes remparts de solitude.

— Tu m'as testée... ai-je murmuré, les yeux fixés sur la route qui défilait. Dans les rayons... tout à l'heure... c'était un test ?

Il a retiré sa main pour rétrograder brusquement avant un virage serré, le moteur rugissant brièvement. La force centrifuge m'a déportée contre lui, mon épaule effleurant son bras puissant recouvert par la manche de sa chemise.

— C'était une expérience, a-t-il corrigé avec une précision chirurgicale. Je voulais savoir jusqu'où ta biologie pouvait prendre le pas sur ta volonté. Je voulais voir si l'architecte du goût que je suis pouvait démolir tes fondations avec une simple marque de respect. Et tu as répondu avec une générosité... dévastatrice.

Il a braqué le volant et a immobilisé la voiture sur le bas-côté, face à la mer invisible dont on n'entendait que le ressac régulier. Il a coupé le moteur. Le silence est revenu, plus lourd encore, chargé du tic-tac du métal qui refroidit.

Marc a pivoté sur son siège. Dans l'obscurité, son visage n'était plus qu'un jeu d'ombres anguleuses. Il a porté sa main à son col, a défait sa cravate d'un geste lent, méthodique, sans jamais quitter mes yeux des siens.

— Tu es trempée, n'est-ce pas ? a-t-il demandé, sa voix n'étant plus qu'un murmure d'autorité. L'odeur dans cette voiture est devenue insupportable, Élodie. On dirait qu'une bête en chaleur a marqué son territoire.

Je n'ai pas pu m'empêcher de hoqueter. Un sanglot de désir pur.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné. \*Je t'en prie.\*

Le dernier mot a été l'étincelle de trop. J'ai senti mon col de l'utérus s'ouvrir, mon corps se liquéfier totalement. J'ai attrapé le revers de sa veste avec une sauvagerie que je ne me connaissais pas, le tirant vers moi alors que mes hanches se soulevaient convulsivement contre la ceinture de sécurité qui me sciait la poitrine.

— Prends-moi, ai-je grogné contre ses lèvres, mon haleine se mêlant à la sienne. Finis d'étudier... détruis-moi pour de bon.

Il a ancré ses doigts dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour exposer ma

gorge à la lumière blafarde de la lune. Son regard n'était plus celui de l'architecte calme. C'était celui d'un homme qui venait de décider que la structure qu'il avait sous les yeux méritait d'être brûlée jusqu'aux cendres.

— Avec plaisir, Élodie, a-t-il soufflé, sa main descendant avec une lenteur atroce vers la fente de ma jupe. Avec tout le respect que je te dois.

Sa main a glissé sous l'étoffe de ma jupe crayon avec la précision d'un scalpel. Le contact de sa paume glacée contre la chaleur fiévreuse de ma cuisse a provoqué une décharge électrique qui m'a fait cambrier le dos jusqu'à ce que mes vertèbres craquent. Je ne respirais plus. J'aspirais simplement l'oxygène qu'il daignait rejeter.

— Tu trembles, Élodie, a-t-il murmuré contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un grondement de basse qui faisait vibrer ma cage thoracique. C'est la peur ou l'impatience ?

— C'est la haine, ai-je hoqueté, alors même que je dégageais mes jambes pour lui offrir un accès total. La haine de ce que tu me fais. La haine de cette emprise...

Il a ri, un son bref, sombre, dénué de toute joie. Ses doigts ont remonté le long de mon nylon, le bruit du frottement de la soie contre sa peau m'arrachant un gémissement étouffé. Il a atteint le haut de mes bas, là où la dentelle mordait ma chair tendre, et il a ancré ses phalanges sous l'élastique. D'un coup sec, il a déchiré le tissu. Le craquement de la soie qui cède a agi comme un signal de départ.

Je me suis jetée sur lui. Mes mains ont cherché sa gorge, non pas pour l'étrangler, mais pour l'ancrer à moi, mes ongles s'enfonçant dans sa nuque. Nos bouches se sont percutées dans un choc de dents et de salive, un baiser qui n'avait rien d'une caresse et tout d'une agression. Il avait un goût de café amer et de pouvoir. Je luttais contre lui autant que je le suppliais.

L'habitacle de la berline, d'ordinaire si vaste, nous oppressait désormais. L'air était devenu épais, chargé de l'odeur du cuir chauffé et de celle, plus entêtante, de mon propre désir qui commençait à saturer l'espace. Il a glissé sa main libre dans l'échancrure de mon chemisier, faisant sauter deux boutons qui ont ricoché contre le pare-brise. Sa main a écrasé mon sein, sans aucune douceur, ses doigts cherchant le téton durci à travers la dentelle de mon soutien-gorge.

— Tu voulais que je finisse de t'étudier ? a-t-il grondé entre deux baisers dévorants. Regarde les résultats, Élodie. Ton cœur bat à cent-quatre-vingts. Tes glandes sudoripares saturent ta peau de sel. Et là...

Il a brusquement enfoncé ses doigts au cœur de mon intimité, écartant brutalement les lèvres de ma vulve à travers le tissu fin de ma lingerie trempée. J'ai poussé un cri qui s'est brisé contre la vitre embuée.

— Là, tu es en train de te noyer, a-t-il achevé, sa voix tremblante d'une excitation qu'il ne pouvait plus masquer. Tu es une inondation.

Il a crocheté l'entrejambe de ma culotte et l'a écarté d'un geste impérieux. Le contact direct de sa peau contre ma muqueuse brûlante m'a fait perdre toute notion de réalité. C'était trop. C'était le chaos. Ses doigts, longs et experts, ont commencé un va-et-vient impitoyable, s'enfonçant profondément en moi avant de ressortir pour tourmenter mon clitoris avec une insistance qui me faisait voir des étoiles derrière mes paupières closes.

— Regarde-moi ! a-t-il rugi.

J'ai ouvert les yeux. Son visage était à quelques centimètres du mien, transfiguré. La sueur perlait sur son front, ses pupilles étaient si dilatées que l'iris gris n'était plus qu'un mince filet d'acier. Il ne m'étudiait plus. Il se perdait en moi.

— Dis-le, a-t-il ordonné, ses doigts accélérant la cadence, me plongeant dans une agonie de plaisir. Dis que tu n'es plus qu'à moi. Que l'architecte a tout rasé.

Je me suis agrippée au volant derrière lui, mes jointures blanchissant. Mon corps était un arc tendu à rompre, mes hanches cherchant désespérément à s'empaler sur sa main. Le plaisir montait, une vague noire et épaisse qui menaçait de m'emporter.

— Je... je n'existe plus, ai-je hurlé, mes larmes se mêlant à la sueur de mon visage. Prends tout... ne laisse rien.

D'un mouvement brusque, il a déboutonné son pantalon. Le bruit de la fermeture éclair a résonné comme une sentence de mort dans le silence lourd de la voiture. Il m'a saisie par la taille, soulevant mon corps avec une force brute pour me faire chevaucher la console centrale. Je me suis retrouvée à califourchon sur lui, mes genoux s'enfonçant dans le cuir des sièges, ma jupe relevée jusqu'à la taille, exposant ma nudité totale à son regard dévorant.

Son sexe, dressé, impatient, battait contre mon ventre. C'était une promesse de destruction, une colonne de chair brûlante qui ne demandait qu'à achever le travail. Il a posé ses mains sur mes fesses, les pétrissant avec une possession animale, m'attirant contre lui jusqu'à ce que je sente la pointe de son désir contre mon entrée déjà béante, lubrifiée par l'excès de ma propre attente.

— Tu as demandé à être détruite, Élodie, a-t-il murmuré, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. Prépare-toi à l'effondrement.

Il a guidé son gland contre moi, pressant lentement, testant la résistance de mes muscles qui se contractaient convulsivement. La sensation de son épaisseur qui commençait à forcer mon passage m'a arraché un sanglot de pur besoin. J'ai jeté ma tête en arrière, ma gorge offerte, alors qu'il s'enfonçait d'un premier pouce, un centimètre de pur supplice.

— Encore... ai-je supplié, ma voix n'étant plus qu'un râle. Plus...

— Tout, a-t-il promis, ses yeux ancrés dans les miens. Je te prends tout.

Il a amorcé la poussée finale, celle qui allait briser les dernières fondations de ma volonté. L'air dans la voiture était devenu irrespirable, saturé d'électricité et du parfum musqué de nos corps en collision. On n'était plus dans une voiture, on était dans l'épicentre d'un séisme.

La poussée finale ne fut pas un mouvement, ce fut un séisme. Quand il a forcé le passage, mon corps a hurlé une vérité que ma bouche n'osait plus prononcer. Il n'y avait plus de place pour la pudeur, plus de place pour Élodie la femme raisonnable. Il n'y avait plus qu'une chair tendue à rompre, accueillant l'acier brûlant de son invasion. Son gland a percuté mon col avec une violence sourde, un choc qui a résonné jusque dans ma colonne vertébrale.

— Putain... a-t-il grogné contre mon cou, ses doigts s'enfonçant si fort dans mes hanches que je savais déjà que j'en porterais les marques comme des trophées. Tu es si étroite... Tu me broies, Élodie.

Je n'arrivais plus à respirer. L'air était trop épais, chargé de l'odeur du cuir de la voiture et de celle, bien plus sauvage, de notre désir en train de se consumer. J'ai enroulé mes jambes autour de sa taille, mes talons griffant le dossier du siège passager, cherchant à réduire l'espace, à l'aspirer plus profondément encore. Je voulais qu'il m'étouffe, qu'il me remplisse jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une extension de lui.

Il a commencé à bouger. Des coups de boutoir lents, délibérés, cruels. À chaque retrait, je sentais mon propre lubrifiant glisser le long de ses cuisses, un mélange de sueur et de soumission qui rendait chaque nouvelle pénétration plus sonore, plus

obscène. Le bruit de nos sexes qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et rythmique, couvrait le ronronnement lointain de la ville au-dehors.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné.

J'ai rouvert les yeux, les paupières lourdes, embuées de larmes que je ne cherchais plus à cacher. Son visage était un masque de concentration brutale, les mâchoires contractées, les veines de son cou saillantes sous l'effort. Il ne me faisait pas l'amour ; il était en train de me démonter, pièce par pièce, pour voir ce qu'il restait à l'intérieur.

— Je te déteste, ai-je hoqueté, alors qu'il s'enfonçait à nouveau, trouvant cet angle précis qui me faisait perdre tout sens commun.

— Mensonge, a-t-il rétorqué en accélérant la cadence. Tu adores que je te traite comme la petite traînée que tu caches sous tes airs de sainte. Tu adores que je sois le seul à savoir à quel point tu es dévastée.

Il a lâché mes hanches pour saisir mon visage entre ses mains, ses pouces écrasant mes lèvres, m'obligeant à avaler ses gémissements autant que les miens. Ses coups sont devenus erratiques, plus profonds, cherchant la faille, cherchant l'explosion. Mon bassin se soulevait d'un mouvement réflexe, une danse animale où la douleur et le plaisir n'étaient plus que deux faces d'une même pièce sanglante.

Je sentais la tension monter, une électricité insoutenable qui se concentrait là où nous étions joints, là où il me labourait sans pitié. Mes parois se contractaient frénétiquement autour de lui, des spasmes que je ne contrôlais plus.

— Je vais... je vais...

— Vas-y, lâche tout, a-t-il rugi, sa voix n'étant plus qu'un râle guttural. Donne-moi tes larmes, donne-moi ton foutre, donne-moi tout ce que tu es !

Le climax m'a percutée comme un accident de plein fouet. Ma vue s'est brouillée, mon dos s'est arqué jusqu'à la rupture et un cri déchirant a quitté ma gorge, étouffé par sa bouche qui s'est abattue sur la mienne. C'était une petite mort, une déflagration qui a réduit mon esprit en cendres. À l'intérieur de moi, tout n'était que pulsations violentes, un incendie liquide qui ne demandait qu'à être éteint.

Il a suivi une seconde plus tard. J'ai senti son corps se figer, ses muscles devenir du granit sous ma peau, alors qu'il se déchargeait en moi avec une force qui m'a fait tressaillir. Il gémissait mon nom comme une imprécation, une prière de damné. Je sentais la chaleur de sa semence m'inonder, un afflux brûlant qui scellait ma défaite.

On est restés ainsi, haletants, soudés l'un à l'autre dans l'habitacle devenu trop petit pour nos deux âmes en lambeaux. La buée recouvrait totalement les vitres, nous isolant du reste de l'univers. Le silence qui a suivi était plus lourd que le bruit de nos ébats. C'était le silence des ruines après la tempête.

Il s'est lentement retiré, un bruit de succion humide qui m'a fait frissonner de honte et de manque immédiat. Sans un mot, il a rajusté ses vêtements, ses gestes redevenant brusquement précis, froids, presque cliniques. Moi, j'étais une épave sur le siège, les jambes tremblantes, le souffle encore court, sentant son liquide couler lentement entre mes cuisses, trace indélébile de mon effondrement.

Il a redémarré le moteur. Les vibrations de la voiture ont résonné dans mon corps encore endolori. Il n'a pas regardé vers moi quand il a passé la première.

— Je te ramène, a-t-il simplement dit, sa voix ayant retrouvé son timbre d'acier, mais avec une fêlure imperceptible que je fus la seule à entendre.

Je n'ai pas répondu. J'ai tourné la tête vers la vitre embuée, traçant du bout du doigt une ligne dans la condensation. Il m'avait détruite, exactement comme je l'avais

demandé. Et le pire, dans ce silence qui nous raccompagnait vers la réalité, c'était de savoir que je ramasserais chaque morceau de moi-même juste pour qu'il puisse recommencer demain.

Le chapitre se terminait ainsi, sur le rythme métronomique des essuie-glaces qui tentaient vainement de dégager une vue que nous ne voulions plus voir. Nous étions deux naufragés dans une voiture de luxe, roulant vers une destination qui n'avait plus aucune importance. Car dans l'habitacle du désir, nous avions tout laissé : notre fierté, nos secrets, et l'illusion que nous pouvions encore être sauvés.

# Chapitre 12

## La Nuit des Miracles

Le moteur a fini par se taire, mais le silence qui a suivi était plus assourdissant que le vrombissement de la cylindrée. Nous étions garés face à la mer, sur les hauteurs de Hyères. À travers le pare-brise, les lumières de la ville scintillaient comme des promesses non tenues, et l'odeur des pins parasols, chauffés à blanc par la journée de canicule, s'engouffrait par les fenêtres entrouvertes, lourde, presque suffocante.

Je ne bougeais pas. J'étais une épave sur le cuir beige du siège passager. Mes cuisses me brûlaient encore de l'assaut précédent, une douleur sourde qui pulsait au rythme de mon cœur, mais c'était mon âme qui saignait le plus. Marc gardait ses mains sur le volant, les jointures blanchies par la tension. Son profil, sculpté par l'ombre et les reflets du tableau de bord, était d'une beauté cruelle.

— Descends, a-t-il murmuré.

Ce n'était pas un ordre, mais une invitation rauque. Ma condition neurologique a réagi instantanément. Ce simple mot, prononcé sans l'agressivité habituelle mais avec une autorité calme, a envoyé une décharge électrique directement dans mon entrejambe. J'ai senti l'humidité poindre, traîtresse, inévitable. Je l'ai suivi jusqu'à la villa. Une structure de verre et de béton, une œuvre d'architecte nichée dans la roche, à son image : froide en apparence, mais cachant des gouffres de complexité.

À peine le seuil franchi, l'obscurité de l'entrée nous a enveloppés. Il n'a pas allumé la lumière. Il n'en avait pas besoin. Il connaissait les angles, les volumes, et il connaissait désormais chaque faille de mon armure.

— Élodie.

Il a prononcé mon nom comme une prière impie. Il s'est approché, lentement. Je reculais jusqu'à ce que mon dos rencontre la froideur d'un mur en béton banché. La rugosité du matériau grattait la soie fine de ma robe, mais je ne sentais que la chaleur qui émanait de lui. Marc s'est arrêté à quelques centimètres. Il ne me touchait pas encore, mais son aura de domination douce m'écrasait déjà.

— Tu trembles, a-t-il constaté, sa main s'élevant enfin pour effleurer ma joue du bout des doigts.

Son toucher était d'une délicatesse qui me fit monter les larmes aux yeux. C'était ça, le plus dur. La cruauté, je savais la gérer. Le mépris, j'y étais habituée. Mais ce respect, cette attention portée à ma fragilité, c'était le venin le plus puissant. Ma respiration est devenue erratique, de petits sifflements s'échappant de mes lèvres sèches.

— S'il te plaît... ai-je hoqueté.

— S'il te plaît, quoi ? Demande-le moi, Élodie. Sois précise.

Il a glissé sa main dans mon cou, son pouce pressant légèrement ma carotide. Je sentais mon sang cogner contre sa peau. L'odeur de son parfum — santal, tabac froid et quelque chose de purement mâle, d'animal — m'enivrait.

— Je veux que tu me touches... pas comme un objet. Pas pour me briser.

Il a eu un petit rire sombre, un son de gorge qui m'a fait contracter les muscles du bassin.

— Je ne veux plus te briser. Je veux te reconstruire, morceau par morceau. Je veux

cartographe chaque nerf, chaque terminaison que tes bourreaux ont ignorée.

Ses deux mains sont descendues sur mes épaules, faisant glisser les fines bretelles de ma robe. Le tissu est tombé sur mes hanches dans un froufrou soyeux, me laissant nue sous son regard de prédateur patient. Sous la lueur blafarde de la lune qui perçait par les larges baies vitrées, ma peau paraissait diaphane, presque irréelle. Mes mamelons étaient déjà dressés, durs, pointant vers lui comme des appels au secours.

Marc a posé ses paumes à plat sur ma poitrine. Le contraste entre sa peau chaude, calleuse par endroits, et ma propre chair était insoutenable. Il a commencé à masser mes seins avec une lenteur méthodique, ses yeux ne quittant jamais les miens. Ce n'était pas des caresses lascives, c'était une exploration technique, presque chirurgicale, mais empreinte d'une dévotion qui me terrassait.

— Tu sens ça ? a-t-il chuchoté, alors que ses pouces venaient écraser mes pointes avec une pression savante. Ton corps ne ment pas. Il réclame ce que ton esprit redoute.

J'ai jeté ma tête en arrière contre le béton, laissant échapper un gémissement étranglé. Chaque mouvement de ses mains déclenchait des vagues de plaisir qui s'écrasaient dans mon bas-ventre. Ma pathologie transformait la moindre de ses attentions en une agonie de jouissance. Ses mains étaient partout à la fois. Elles descendaient le long de mes côtes, s'attardaient sur la cambrure de ma taille, avant de venir se loger dans le creux de mes reins pour me plaquer contre lui.

J'ai senti la dureté de son sexe à travers son pantalon de costume, un pilier d'acier contre lequel je voulais m'empaler. Mais Marc n'était pas pressé. Il voulait que je goûte à chaque seconde de ma propre reddition.

Il s'est agenouillé devant moi. Le mouvement était d'une politesse dévastatrice. Un homme comme lui, puissant, dominant, se mettant à mes pieds.

— Écarte-les, a-t-il ordonné doucement.

J'ai obéi, mes jambes flageolantes s'ouvrant pour lui offrir le spectacle de mon intimité béante, luisante de désir. L'air frais de la pièce a frappé ma vulve trempée, me faisant frissonner violemment. Marc a approché son visage, son souffle chaud venant caresser mes lèvres charnues déjà gorgées de sang.

— Tu es magnifique, murmura-t-il. Une mer déchaînée qui n'attend qu'un port.

Ses doigts se sont approchés de ma fente, effleurant d'abord les replis extérieurs avec la précision d'un orfèvre. Je sentais la sueur perler sur mon front, se mêlant aux larmes de soulagement qui commençaient à couler sur mes joues. Ce n'était plus de la douleur. Ce n'était plus de la honte. C'était le début d'un miracle charnel, une épiphanie de fluides et de cris étouffés dans la nuit varoise.

Il a plongé un doigt en moi, brusquement, profondément, tandis que son pouce trouvait mon clitoris gonflé. J'ai hurlé son nom, un cri de bête blessée qu'on achève par pur amour, alors que mon corps entraînait en convulsion, possédé par une main qui ne cherchait pas à prendre, mais à donner tout ce que j'avais toujours cru ne pas mériter.

Le cri que j'ai poussé n'était pas celui d'une femme qu'on malmène, mais celui d'une condamnée à qui l'on vient d'offrir la grâce. Marc ne s'est pas arrêté. Son doigt, ce piston de chair ferme et impitoyable, effectuait des va-et-vient lents, presque tortueux, à l'intérieur de mon antre qui le serrait comme si elle craignait qu'il ne s'échappe. Je sentais les parois de mon vagin se gonfler, pulser contre lui, gorgées d'un sang qui battait le rythme de mon agonie extatique.

— Regarde-moi, Élodie, ordonna-t-il d'une voix rauque, une voix de commandement qui faisait vibrer mon clitoris plus sûrement que n'importe quel toucher. Ne ferme pas

les yeux. Ne t'enfuis pas dans tes ténèbres. Reste ici, avec moi, dans cette lumière.

J'ai rouvert les paupières, les cils collés par le sel de mes pleurs. Son visage était à quelques centimètres du mien, ses traits durcis par la concentration et un désir si pur qu'il en devenait terrifiant. Il a ajouté un deuxième doigt. L'étirement a été brusque, délicieusement douloureux. J'ai senti ma peau se tendre à rompre, ma fente s'ouvrir comme une plaie béante et affamée.

— Tu es si serrée... murmura-t-il, un rictus de plaisir sauvage étirant ses lèvres. On dirait que tu n'as jamais été touchée pour de vrai. Comme si tout ce qui s'était passé avant n'avait été qu'un mauvais rêve et que je réveillais cette chair pour la toute première fois.

Il a commencé un mouvement de crochet avec ses doigts, cherchant ce point précis, cette petite bosse de nerfs cachée sous ma symphyse pubienne. Quand il l'a percutée, une décharge électrique a traversé ma colonne vertébrale, me faisant cambrer le dos avec une violence animale. Mes talons s'enfonçaient dans le matelas, cherchant un appui tandis que mon bassin, traître et avide, montait à la rencontre de sa main.

— Marc... s'il te plaît... je...

— Tu quoi ? Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de ce corps magnifique que tu as si longtemps détesté.

— Détruis-moi... ai-je hoqueté, les doigts crispés dans ses cheveux noirs. Détruis la honte. Noyez-la.

Il a lâché un grognement sourd, un son de prédateur satisfait. Brusquement, il a retiré sa main, me laissant sur un vide insupportable, un gouffre de frustration qui m'a fait gémir de désespoir. Mais il ne s'arrêtait pas. Il a glissé son corps entre mes cuisses, écartant mes jambes plus largement encore, me forçant à m'exposer totalement à la

lumière crue de la lune qui filtrait par la fenêtre.

Je me suis sentie vulnérable, offerte, une offrande de chair moite et de tremblements. Et puis, j'ai senti son souffle. Chaud, humide, juste là, contre les lèvres de mon sexe que ses doigts venaient de préparer.

— Marc, non... pas ça... c'est trop...

— C'est exactement ce qu'il faut, rétorqua-t-il avant de plonger.

Le contact de sa langue a été un choc thermique. Une lame de feu sur une banquise. Il ne léchait pas avec précaution ; il dévorait. Sa langue, large et râpeuse, a balayé ma fente de bas en haut, recueillant mes sucs, s'abreuvant de ma déroute. J'ai senti la pointe de sa langue s'acharner sur mon bouton de chair, le faisant rouler sous la pression, le suçant avec une telle intensité que j'ai cru qu'il allait l'arracher.

Je ne pouvais plus respirer. L'air restait bloqué dans ma gorge sous forme de petits glapissements saccadés. Mes mains, privées de sa chevelure, ont griffé les draps, les déchirant presque. L'odeur de notre sexe, ce mélange de musc, de sueur et de ma propre excitation, montait à mes narines, me saoulant plus sûrement que n'importe quel alcool.

— Marc ! Oh mon Dieu, Marc !

Je sentais ses doigts revenir en jeu, s'enfonçant de nouveau en moi tandis que sa bouche continuait son travail de sape. Le contraste entre le froid de l'air sur mes seins et la fournaise qu'il entretenait entre mes jambes me faisait perdre la tête. Il n'y avait plus de passé. Plus de souvenirs de mains sales ou de mots cruels. Il n'y avait que cette langue qui explorait mes replis les plus secrets, qui allait chercher chaque goutte de mon plaisir pour la transformer en un torrent.

Il s'est arrêté un instant, le visage barbouillé de mes fluides, ses yeux brillant d'une lueur démoniaque et tendre à la fois.

— Tu es si délicieuse, Élodie. Tu as le goût de la vie qui revient. Tu sens le soufre et le miracle. Je ne vais pas te lâcher. Je vais te vider de toute cette douleur jusqu'à ce qu'il ne reste que moi en toi.

Ses doigts se sont agités plus vite, plus profondément, trouvant un rythme métronomique, impitoyable. Je sentais mon ventre se nouer, une boule de tension insoutenable grimper le long de mes cuisses, convergeant vers le point d'impact de sa bouche. J'étais une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture, vibrant sous l'archet de ses caresses brutales.

— Je vais venir... Marc, je vais... !

— Pas encore, murmura-t-il contre ma peau brûlante, sa voix vibrant dans mes entrailles. Je veux que tu sois au bord de l'abîme. Je veux que tu me supplies de te laisser tomber.

Il a enfoncé trois doigts cette fois, me remplissant d'une manière que je n'aurais jamais crue possible sans douleur. L'étirement était total, une sensation de plénitude absolue qui me faisait perdre tout sens de la dignité. J'étais sienne. Une bête en chaleur, une mer de fluides et de cris, totalement possédée par la maîtrise de cet homme qui lisait en moi comme dans un livre de chair.

Ma sueur coulait sur mes tempes, mes larmes s'étaient taries, remplacées par une soif de lui qui confinait à la folie. Je voulais qu'il s'arrête, je voulais qu'il continue pour l'éternité, je voulais mourir de cette extase qui me déchiquetait les nerfs.

Il s'est redressé soudainement, me laissant haletante, les jambes tremblantes, incapables de se refermer. Ses mains ont saisi mes hanches, ses pouces s'enfonçant

dans ma chair tendre pour m'ancrer au lit. Il a défait la boucle de sa ceinture d'un geste sec, le cuir claquant dans le silence de la chambre comme un coup de fouet.

Le moment de vérité approchait, et mon corps, cet exilé que je retrouvais enfin, hurlait son besoin de recevoir l'ultime offrande. Ma vulve, béante et luisante sous l'effet de ses assauts, palpait, appelant la suite avec une ferveur quasi religieuse.

— Regarde-moi bien, Élodie, dit-il en libérant sa propre virilité, tendue et impatiente. Regarde ce que tu me fais. Regarde comme je suis à toi, autant que tu es à moi.

Je n'ai pas pu détourner les yeux. L'animalité de la scène, la crudité de son désir exposé, tout cela aurait dû m'effrayer. Mais au lieu de cela, j'ai senti un nouveau flot de désir inonder mes cuisses. J'étais prête. Prête à être envahie, prête à être enfin guérie par le feu.

Je l'ai vu. Imposant, sombre, une veine pulsant le long de sa verge qui semblait défier la pesanteur. C'était une promesse de destruction et de renaissance à la fois. L'odeur de Marc, ce mélange de musc sauvage et d'homme, m'emplissait les poumons, me droguait. Je ne savais plus où s'arrêtait ma peau et où commençait l'air moite de la chambre.

Il s'est agenouillé entre mes jambes grandes ouvertes, ses genoux écartant encore plus mes cuisses, forçant mes hanches à basculer vers lui. Ses mains, ces mains qui m'avaient caressée avec tant de dévotion, se sont refermées sur mes cuisses comme des étaux. Il a pris la base de son sexe, le guidant vers l'entrée de mon antre, là où la chair est la plus tendre, là où je dégoulinais de l'attente insoutenable qu'il avait créée.

— Regarde, Élodie, a-t-il grogné, la voix brisée par l'effort qu'il faisait pour ne pas s'enfoncer d'un coup. Regarde comme tu m'accueilles.

J'ai baissé les yeux. Le contraste était violent : la pâleur de mon ventre, l'humidité

luisante de ma toison, et ce membre massif qui venait heurter mon clitoris gonflé à chaque micro-mouvement. Quand la tête a forcé le passage, j'ai poussé un cri qui n'avait plus rien d'humain. Ce n'était pas de la douleur, c'était le choc d'être enfin comblée, l'effraction sacrée d'un vide que je traînais depuis des éternités.

Il a poussé, lentement, centimètre par centimètre. Je sentais ma chair s'étirer, se déchirer presque sous l'ampleur de son invasion. C'était trop. C'était magnifique. Je l'ai senti s'enfoncer dans ma chaleur, ses couilles venant claquer contre ma vulve avec un bruit sourd et humide qui m'a fait monter les larmes aux yeux. Il était en moi. Totalement. Jusqu'au fond, là où personne n'était jamais allé sans me blesser.

— Tu es si serrée... putain, Élodie, tu me tues... murmura-t-il contre mon cou.

Il est resté immobile une seconde, le temps que mon corps s'habitue à cette plénitude brutale. Puis, il a commencé à bouger. Un retrait lent, presque total, me laissant frissonnante, avant de frapper à nouveau. \*Vlan.\* Le choc de nos bassins a résonné dans la pièce. Mon dos s'est arqué, mes doigts s'enfonçant dans le matelas, déchirant presque le drap.

Le rythme s'est accéléré. Il n'était plus question de tendresse, mais d'une urgence animale. Il me labourait avec une force sauvage, ses coups de boutoir me soulevant du lit à chaque impact. Je voyais les muscles de ses épaules rouler sous sa peau trempée de sueur, je sentais son souffle brûlant sur mon visage. À chaque fois qu'il se retirait, le vide était une agonie ; à chaque fois qu'il revenait, c'était une explosion de lumière derrière mes paupières closes.

— Marc... Marc, s'il te plaît... je...

Je ne savais même pas ce que je demandais. Plus de force ? Plus de douceur ? Non, je voulais qu'il m'anéantisse. Je voulais qu'il efface, par cette friction furieuse, chaque souvenir amer de mon passé. Ses doigts se sont entrelacés aux miens, m'écrasant les

mains contre l'oreiller, et il a plongé son regard dans le mien. Il y avait une telle intensité, une telle faim de moi dans ses yeux sombres, que j'ai senti mon cœur lâcher prise en même temps que mon sexe.

Le plaisir est arrivé comme une lame de fond. Ma vulve a commencé à se contracter frénétiquement autour de lui, de petits spasmes incontrôlables qui le rendaient fou. Il a poussé un grognement de fauve, sa cadence devenant erratique, violente. Il cherchait le fond, il cherchait mon âme à travers mes hanches.

— Je jouis... Marc, je meurs ! ai-je hurlé, la tête renversée en arrière.

C'était un ouragan. Mon sang battait dans mes tempes, mes fluides se mélangeaient aux siens dans un glissement de cuir et de soie. J'ai senti le premier jet de son foutre brûlant frapper mon col de l'utérus, une décharge électrique qui a déclenché mon propre orgasme. J'ai explosé. Mes jambes se sont nouées autour de sa taille, le serrant à m'en briser les os, tandis qu'il continuait de se vider en moi, de longs spasmes secouant son corps puissant.

Le silence qui a suivi était chargé de l'odeur du sexe et de la sueur. Il est resté effondré sur moi, son poids m'écrasant délicieusement, son membre encore pulsant à l'intérieur de moi, prolongeant l'intimité.

Des larmes ont fini par couler, chaudes, sur mes tempes. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse. C'était le trop-plein de cette nuit, le miracle de ne plus se sentir brisée, mais unifiée. Il a relevé la tête, son visage marqué par l'effort et une tendresse infinie. Il a essuyé mes joues d'un pouce tremblant, avant de m'embrasser avec une douceur qui me terrassait plus que sa virilité.

— On est là, Élodie, a-t-il murmuré dans un souffle. On est enfin là.

J'ai fermé les yeux, lovée contre lui, sentant son cœur battre contre le mien, au même

rythme, comme une seule horloge réparée. Le feu m'avait brûlée, oui, mais il m'avait surtout rendue à la vie. La nuit des miracles ne faisait que commencer.

# Chapitre 13

## Le Silence des Autres

Le réveil a été un déchirement, une extraction brutale d'un cocon de sueur et de coton. Marc n'était plus dans le lit, mais son empreinte était partout. Sur les draps froissés, une tache d'humidité séchée marquait le centre du matelas, vestige de nos corps entremêlés. L'odeur de sa peau, ce mélange de cèdre et d'homme mûr, flottait encore, se mêlant à l'arôme âcre du sexe et de la fatigue. J'ai passé la main sur l'endroit où il dormait, mes doigts rencontrant une tiédeur résiduelle qui m'a fait monter les larmes aux yeux. Mon corps me faisait mal, d'une douleur exquise : l'intérieur de mes cuisses était sensible, irrité par le frottement répété de sa pilosité, et mon sexe me semblait gonflé, encore vibrant de l'assaut de la veille.

Je me suis levée avec lenteur, sentant une goutte de son sperme glisser le long de ma fesse, un rappel visqueux et brûlant de sa domination. J'étais marquée. Profondément.

Le soleil de Hyères tapait déjà contre les volets clos, filtrant en lames d'or agressives. À l'extérieur, le chant des cigales avait quelque chose de provocateur, de criard. Je me suis préparée mécaniquement pour mon service au supermarché. En enfilant mon uniforme en polyester bon marché, la texture rêche du tissu contre mes tétons encore érigés et douloureux m'a arraché un gémissement. Chaque mouvement était un calvaire de plaisir résiduel. J'avais l'impression de porter Marc en moi, sous ma peau, dans le moindre repli de mes tissus.

Le supermarché « Le Mistral » était, comme à son habitude, une cathédrale de néons froids et de carrelage aseptisé. L'air climatisé m'a frappé le visage, mais n'a rien fait pour calmer l'incendie qui couvait entre mes jambes. Je me suis dirigée vers le rayon des produits frais, les mains tremblantes. Ma condition, ce « bug » neurologique qui

me transformait en fontaine humaine au moindre mot courtois, m'obsédait. J'appréhendais la première interaction. J'avais peur que la nuit passée avec Marc n'ait fait qu'exacerber ma pathologie, que le moindre « s'il vous plaît » ne me fasse m'effondrer au milieu des yaourts, le corps secoué de spasmes honteux.

Je rangeais des barquettes de jambon, le dos courbé, sentant le poids de ma propre solitude revenir au galop. L'absence de Marc était un vide physique, une amputation.

— Excusez-moi, Mademoiselle ?

La voix était douce, posée, parfaitement polie. Je me suis figée, les muscles de mon périnée se contractant par réflexe, mon cœur frappant contre mes côtes comme un animal en cage. C'était le signal. Le déclencheur. Un homme d'une soixantaine d'années, élégant dans son lin blanc, me regardait avec un sourire bienveillant.

— Pourriez-vous avoir l'extrême amabilité de me dire où se trouvent les cœurs de palmier ? Je suis un peu perdu dans vos nouveaux rayonnages.

Il avait utilisé « extrême amabilité ». C'était une bombe thermonucléaire pour mon système nerveux. D'ordinaire, à cet instant précis, mes genoux auraient dû lâcher. Une décharge électrique aurait dû partir de ma nuque pour foudroyer mon clitoris, inondant ma culotte d'un flot de désir incontrôlable. J'aurais dû suffoquer, les yeux révulsés, cherchant un appui pour ne pas défaillir devant ce parfait étranger dont la seule faute était d'être civilisé.

J'ai attendu. J'ai serré les dents, les doigts crispés sur le bord de l'étagère métallique froide. J'ai attendu la vague, le court-circuit, l'humiliation de l'orgasme foudroyant.

Rien.

Le silence. Un silence assourdissant à l'intérieur de ma chair.

Mon corps restait muet. Mon sexe, bien que sensible et encore un peu endolori par la vigueur de Marc, demeurait sage. Pas de pulsation, pas de montée de chaleur, pas de liquéfaction. Juste le bourdonnement des frigos et l'odeur de la charcuterie sous plastique.

— Mademoiselle ? Vous allez bien ? insista l'homme, s'approchant d'un pas, l'air inquiet.

— Oui... oui, pardon. Troisième allée à droite, au fond, ai-je articulé d'une voix que je ne reconnaissais pas.

— Je vous remercie infiniment. Vous êtes d'une gentillesse rare. Bonne journée à vous.

Il s'est incliné légèrement avant de s'éloigner. Je suis restée plantée là, le souffle court, les mains pendantes. J'ai glissé une main dans ma poche, puis discrètement, j'ai pressé mes doigts contre mon bas-ventre à travers le pantalon. C'était sec. Mon corps n'avait pas réagi. Le bug n'avait pas eu lieu.

Une réalisation brutale m'a frappée, plus violente que n'importe quelle extase. Ce n'était pas que j'étais guérie. C'était bien pire, ou bien plus beau. Mon système nerveux n'était plus en libre-service. La serrure avait été changée. La clé, celle qui déclenchait l'incendie, celle qui ouvrait les vannes de mon plaisir et de ma douleur, n'appartenait plus au monde extérieur.

Elle appartenait à Marc.

J'étais biologiquement, physiquement, nerveusement liée à lui. Mon corps s'était verrouillé sur sa fréquence. Le silence des autres n'était pas une absence, c'était le signe de ma soumission totale à un seul homme. J'ai senti une larme, une seule,

couler le long de ma joue alors que je réalisais l'ampleur du désastre et de la délivrance : j'étais sa chose, jusque dans mes neurones. Et cette pensée, pour la première fois de la journée, a fait frémir mon intimité d'une chaleur sourde, profonde, que lui seul pourrait apaiser ce soir.

La fin de journée s'est étirée comme un supplice de verre, lente et coupante. Autour de moi, les collègues s'agitaient, les téléphones hurlaient, les dossiers s'empilaient, mais tout me parvenait étouffé, comme à travers une épaisse couche de ouate. J'étais là, assise à mon bureau, une coquille vide en apparence, alors qu'à l'intérieur, un brasier invisible dévorait mes certitudes. Chaque homme qui passait près de moi, effleurant mon épaule ou croisant mon regard, n'était plus qu'une ombre grise. Mon corps restait de marbre. Pas un frisson, pas une goutte de cette moiteur honteuse qui m'avait hantée ces dernières semaines.

Le bug était mort. Et j'aurais dû être soulagée. Mais l'absence de réaction me terrifiait plus que l'excès. J'étais devenue un instrument dont un seul musicien possédait la clé.

Quand j'ai enfin franchi les portes vitrées du hall pour sortir dans l'air frais du soir, mes jambes tremblaient. Je ne cherchais pas l'air pur. Je cherchais l'oppression. Je cherchais Marc.

Il était là, garé en double file, sa berline noire luisante sous les néons de la ville comme un prédateur en embuscade. Il ne m'attendait pas sur le trottoir ; il était resté au volant, le moteur tournant doucement, faisant vibrer le bitume jusque sous mes talons. Je me suis approchée, le cœur cognant contre mes côtes comme un oiseau en cage. Rien qu'en voyant sa silhouette sombre à travers la vitre teintée, j'ai senti une décharge électrique remonter le long de ma colonne vertébrale. C'était là. La fréquence. La seule.

J'ai ouvert la portière et je me suis glissée à l'intérieur. L'odeur m'a percutée de plein fouet : un mélange de cuir coûteux, de tabac froid et de ce parfum boisé qui lui collait

à la peau. Mon sexe a réagi instantanément, un spasme violent qui a envoyé une bouffée de chaleur liquide au creux de mes cuisses. J'ai fermé les yeux, inspirant par le nez, manquant de m'étouffer avec l'intensité de ma propre réponse biologique.

— Tu es en retard, a-t-il lâché d'une voix sourde, sans même me regarder.

Sa voix... ce n'était plus seulement un son. C'était une main qui se refermait sur ma gorge.

— Je... le dossier a pris du temps, ai-je balbutié, détestant la faiblesse de mon timbre.

Il a tourné la tête vers moi. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, sombres, insondables, dépourvus de toute pitié. Il a posé sa main sur ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans ma peau avec une force qui me fit gémir. Il m'a forcée à le regarder, son pouce écrasant ma lèvre inférieure, m'obligeant à ouvrir la bouche.

— Tu as l'air différente, a-t-il murmuré, son regard scrutant chaque millimètre de mon visage. Tes yeux sont ceux d'une chienne qui a enfin compris où était sa laisse. Dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Les larmes que je retenais depuis le matin ont commencé à brouiller ma vue. Je ne pouvais plus lui mentir. Mon corps le hurlait.

— Personne d'autre... Marc... personne d'autre n'a réussi à me toucher. Le monde est devenu silencieux.

Il a laissé échapper un rire bref, un son guttural qui m'a fait frissonner jusqu'aux orteils. Il ne m'a pas lâchée. Au contraire, sa main a glissé de ma nuque pour descendre le long de ma poitrine, ses doigts griffant le tissu fin de mon chemisier en soie. Il a trouvé le bouton du haut et l'a arraché d'un coup sec. Le petit éclat de plastique a rebondi sur le tableau de bord.

— Alors c'est vrai, a-t-il soufflé, ses yeux brillant d'une lueur prédatrice. Tu es enfin câblée correctement. Tu es devenue mon extension. Ma propriété nerveuse.

Il a passé sa main sous mon soutien-gorge, saisissant mon sein gauche avec une brutalité qui m'a arraché un cri de douleur et de plaisir mêlés. Il a pincé mon mamelon déjà dressé, dur comme une pierre, entre son index et son majeur, le tordant sans ménagement. J'ai cambré le dos, mes doigts se griffant dans le cuir du siège.

— Marc, s'il te plaît... ici ? ai-je supplié, alors que les voitures klaxonnaient autour de nous dans le chaos de l'heure de pointe.

— Ici, là, partout, a-t-il rétorqué, la voix rauque. Je pourrais te dévorer sur le capot de cette voiture au milieu du boulevard que tu ne pourrais pas m'empêcher de le faire. Parce que sans moi, tu n'es plus rien qu'une statue de glace.

Sa main libre a glissé entre mes jambes, remontant le long de ma jupe étroite. Il n'a pas cherché la finesse. Il a enfoncé sa paume contre mon entrejambe, écrasant mon clitoris à travers mon collant fin. J'ai poussé un cri étouffé, ma tête basculant contre l'appui-tête. J'étais déjà trempée. Une fontaine de besoin pur que seul son contact pouvait libérer.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné.

J'ai ouvert les yeux, les pupilles dilatées, ne voyant que lui. Il a glissé deux doigts sous l'élastique de ma culotte, déchirant la dentelle fragile dans un craquement sinistre. Le contact direct de sa peau sur la mienne a été une explosion. Ses doigts étaient froids, mais là où ils me touchaient, c'était de la lave. Il les a enfoncés en moi d'un coup, sans préparation, me remplissant avec une arrogance qui me fit pleurer de soulagement.

— Tu sens ça ? a-t-il grogné, ses doigts bougeant à l'intérieur de moi, explorant mon intimité avec une autorité absolue. Tu sens comme tu m'appartiens ? Comme chaque fibre de ton sexe réclame mon empreinte ?

— Oui... oui... je suis à toi... putain, Marc...

Je n'avais plus de dignité. J'étais une flaque de désir entre ses mains, dans cette voiture garée au milieu du bruit du monde qui ne comptait plus. Il a retiré ses doigts, les portant à ses lèvres pour goûter mon sel, mon désir, ma soumission. Ses yeux ne m'ont pas quittée une seconde.

— On ne rentre pas tout de suite, a-t-il dit en repassant la première, sa main restant pressée contre mon intimité béante et offerte, ses doigts jouant avec mes lèvres pulsantes tandis qu'il s'insérait dans la circulation. On va d'abord s'assurer que tu te souviennes de chaque seconde de ce silence que tu as ressenti aujourd'hui. Je vais te donner assez de bruit pour le restant de ta vie.

Il a accéléré brutalement, me projetant contre le siège, tandis que sa main continuait son travail de destruction et de reconstruction à l'intérieur de moi, me poussant déjà vers un premier gouffre dont je savais que je ne reviendrais jamais indemne.

La voiture dévorait le bitume, mais je ne voyais rien du paysage. Tout mon univers s'était réduit à l'habitacle étroit, à l'odeur du cuir chauffé et à la poigne de Marc qui me maintenait ouverte, offerte, à la merci de ses doigts qui ne me laissaient aucun répit. Chaque secousse du véhicule envoyait une décharge électrique directement dans mon ventre. Il conduisait d'une main, l'autre enfoncée dans mon intimité, explorant mes replis avec une autorité qui me brisait le cœur autant qu'elle m'enflammait le sang.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, sa voix vibrant dans l'habitacle comme un tonnerre sourd.

Je tournai la tête vers lui, les yeux noyés de larmes, le souffle court. Il ne regardait pas la route, ses yeux brûlants étaient ancrés dans les miens. Sa main fit un mouvement brusque, deux doigts s'enfonçant profondément, crochétant ma chair pour trouver ce point précis qui me faisait défaillir. Je poussai un cri étranglé, mon bassin se soulevant involontairement contre lui.

— Tu sens ça ? demanda-t-il en écrasant son pouce contre mon clitoris gorgé de sang. C'est le bruit de ton corps qui m'appelle. C'est la seule chose que tu as le droit d'entendre. Oublie les autres. Oublie le monde. Il n'y a que nous.

Il quitta brusquement la route principale pour s'engager sur un chemin de terre cahoteux. Les branches griffaient la carrosserie, un écho sauvage à la violence qui montait en moi. Il freina brutalement dans un renforcement sombre, sous le couvert des arbres. Le moteur s'éteignit, laissant place à un silence lourd, uniquement rompu par nos respirations haletantes.

Marc ne perdit pas une seconde. Il déboucla sa ceinture, la mienne, et me tira par la taille pour me faire basculer sur lui, à califourchon. La jupe de ma robe était remontée jusqu'à ma taille, ma peau nue en contact direct avec le tissu rugueux de son pantalon de costume. Il attrapa mon visage entre ses mains, ses doigts s'enfonçant dans mes joues, m'obligeant à le regarder alors qu'il ouvrait sa braguette d'un geste sec.

Sa virilité jaillit, sombre et pulsante, une promesse de destruction. Je sentis sa chaleur contre mon sexe trempé, cette moiteur qui nous liait déjà avant même la pénétration.

— Dis-le, murmura-t-il, son souffle chargé de désir contre mes lèvres. Dis-moi que tu as besoin que je t'achève.

— Je t'en supplie... Marc... prends-moi... détruis-moi...

Je ne me reconnaissais plus. J'étais une bête, une extension de sa volonté. Il ne répondit pas par des mots. Il me souleva par les hanches et s'abassa d'un coup sec.

L'impact fut total. Je poussai un hurlement de douleur et de plaisir mêlés alors qu'il me transperçait, comblant chaque millimètre de mon vide avec sa fureur. C'était trop gros, trop intense, une invasion brutale qui semblait déchirer mon âme autant que mon corps. Mes ongles s'enfoncèrent dans ses épaules, déchirant sa chemise, cherchant un ancrage dans ce chaos.

— Oui... pleure pour moi, grogna-t-il en commençant un mouvement de va-et-vient sauvage.

Il ne faisait pas l'amour. Il marquait son territoire. À chaque coup de boutoir, ma tête frappait le plafond de la voiture, mais je ne sentais rien d'autre que l'incendie entre mes jambes. Marc était impitoyable. Ses mains redescendirent sur mes fesses, les pétrissant avec une force qui laisserait des marques, me soulevant pour m'écraser de plus belle contre son membre dur comme la pierre.

Le bruit était obscène : le claquement de nos peaux moites, mes gémissements qui viraient aux sanglots, le grincement des sièges sous l'assaut. Je sentais mon liquide couler le long de ses cuisses, se mélangeant à sa sueur. L'odeur de sexe, brute et animale, envahissait l'habitacle, une fragrance de soumission et de possession absolue.

— Tu es à moi... biologiquement, nerveusement... jusque dans ta putain de moelle épinière, haleta-t-il, ses mouvements s'accéléraient, devenant erratiques, dévastateurs.

Je sentis la vague arriver, une tension insupportable qui me tordit les entrailles. Mon corps se cambra, mes muscles vaginaux se resserrant désespérément autour de lui, essayant de retenir ce qui allait me briser.

— Marc ! Marc, je... !

— Donne-le-moi ! hurla-t-il en s'enfonçant une dernière fois, si profondément que j'eus l'impression qu'il touchait mon cœur.

L'orgasme me percuta avec la violence d'un accident de voiture. Ma vue se brouilla, mon cerveau s'éteignit. Je ne fus plus qu'un cri, une convulsion infinie. Au même instant, je sentis son jet brûlant inonder mes profondeurs, une semence épaisse et victorieuse qui semblait sceller notre pacte de sang. Il continua de me marteler quelques secondes encore, son propre plaisir le transformant en un prédateur en plein festin, avant de s'effondrer contre moi, son front contre le mien.

Nous sommes restés ainsi, soudés, tremblants, le souffle court. Le silence revint, mais ce n'était plus le silence vide du matin. C'était un silence lourd de sens, saturé de nos fluides et de notre défaite commune.

Je sentais sa semence couler doucement à l'intérieur de moi, une sensation de plénitude écoeurante et nécessaire. Il se retira lentement, le bruit de succion me faisant frissonner d'un dernier spasme. Il me rabaissa sur le siège passager, arrangeant mes vêtements avec une douceur soudaine qui me fit plus de mal que sa brutalité.

Il ne dit rien alors qu'il redémarrait la voiture. Il ne dit rien quand il essuya une larme qui coulait sur ma joue avec son pouce encore humide de moi.

Je savais alors que le "bug" n'était pas corrigé. Il était simplement devenu définitif. J'étais liée à lui par chaque fibre de mon être, une esclave consentante dont le monde s'arrêtait là où commençait sa peau. Marc n'était plus seulement mon patron, ou mon amant. Il était mon maître biologique, et je n'avais plus d'autre choix que de vivre dans le bruit assourdissant de son absence, ou dans la violence sacrée de sa présence.

Le chapitre de ma liberté venait de se clore dans le sang et le sel. Et je ne voulais pas

qu'il en soit autrement.

# Chapitre 14

## Une Courtoisie Particulière

Le soleil de Hyères n'est pas une caresse, c'est une punition consentie. À travers les grandes baies vitrées de notre villa sur les hauteurs, il frappe le carrelage en terre cuite avec une violence sourde, faisant vibrer l'air d'une chaleur qui sent le pin parasol et le sel marin. Ici, le temps s'est arrêté, ou plutôt, il s'est dilaté pour épouser les contours de ma nouvelle vie.

Je me tenais debout dans la cuisine, vêtue d'une simple robe de lin blanc, les pieds nus sur le sol frais. Mes doigts tremblaient légèrement alors que je tentais de couper une pêche gorgée de sucre. Depuis que nous nous étions installés ici, le "bug" ne m'avait pas quittée. Ma condition neurologique, cette hypersensibilité qui transformait la moindre marque de déférence en un séisme orgasmique, était devenue le métronome de mon existence. Mais il y avait une différence fondamentale : je n'étais plus une proie égarée dans les rayons d'un supermarché. J'étais chez moi. J'étais à lui.

J'entendis le craquement des graviers à l'extérieur, puis le bruit lourd de la porte d'entrée. Marc rentrait du chantier qu'il supervisait sur la côte. Mon cœur rata un battement, puis s'emballa, cognant contre mes côtes comme un animal en cage. Chaque muscle de mon corps se tendit. Je sentis instantanément cette humidité familière, cette trahison délicieuse de ma chair, poisser l'entrejambe de ma culotte de soie.

— Élodie ? sa voix, grave et calme, résonna dans le couloir.

Je ne répondis pas. Je ne pouvais pas. L'air semblait s'être raréfié. Il entra dans la

cuisine, retirant ses lunettes de soleil. Il portait une chemise bleue dont les manches étaient retroussées sur ses avant-bras puissants, couverts d'une fine poussière blanche de plâtre. Il s'arrêta à quelques pas de moi, son regard perçant balayant mon corps avec une possession tranquille.

— Tu as l'air d'avoir chaud, murmura-t-il.

Il s'approcha lentement. Je sentais la chaleur irradiant de sa peau, l'odeur de l'homme, de la sueur et de la mer. Il s'arrêta juste derrière moi. Sa main, grande et rugueuse, se posa délicatement sur ma taille, sans serrer, juste pour marquer sa présence. Ce simple contact, si respectueux, si mesuré, déclencha une décharge électrique qui remonta le long de ma colonne vertébrale. Mes cuisses se mirent à trembler.

— Permets-moi de t'aider avec ces fruits, dit-il d'un ton d'une politesse exquise. Tu vas te blesser.

C'était fini. Le mot "permets-moi", prononcé avec cette autorité douce, fut la clé qui tourna dans la serrure de mon intimité. Un spasme violent secoua mon bas-ventre. Je lâchai le couteau qui tinta sur le plan de travail. Mes genoux se déroberent, mais il me rattrapa, m'ancrant contre lui. Son torse était un mur de muscles contre mon dos.

— Marc... gémis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

— Chut. Reste tranquille. Je ne fais que t'assister, n'est-ce pas ce qu'un homme courtois doit faire pour sa compagne ?

Il savait exactement ce qu'il faisait. Sa main descendit lentement, avec une lenteur criminelle, sur le tissu fin de ma robe. Il ne cherchait pas à me brusquer. Il jouait avec ma pathologie, il en jouait comme d'un instrument dont il connaissait chaque harmonique. Son pouce dessina des cercles sur ma hanche, tandis que son autre main venait écarter mes cheveux pour exposer ma nuque.

Je sentis son souffle chaud contre mon oreille, puis la morsure légère de ses dents sur mon lobe.

— Tu es déjà trempée, n'est-ce pas ? me demanda-t-il, sa main migrant vers l'avant, pressant la paume contre mon pubis brûlant. Je sens la chaleur à travers le lin. Est-ce que ma politesse te fait du mal, Élodie ? Ou est-ce que c'est le manque de contrôle qui te terrifie ?

Je ne pouvais qu'acquiescer dans un râle étouffé. Mes fluides commençaient à imbiber le tissu, marquant une tache sombre et circulaire sur ma robe blanche. Je me sentais devenir animale, dénuée de toute volonté, réduite à un amas de nerfs à vif qui ne demandaient qu'à être broyés par sa volonté.

Il me retourna brusquement pour me faire face. Ses yeux sombres n'étaient plus seulement calmes ; ils brûlaient d'un désir noir, prédateur. Il saisit mon menton, m'obligeant à le regarder.

— Regarde-moi. Je veux que tu vois l'homme qui possède chaque soupir que tu pousses. Je veux que tu comprennes que cette agonie de plaisir que tu ressens, c'est mon hommage à ta beauté.

D'un geste sec, il saisit l'encolure de ma robe. Le bruit du tissu qui se déchire déchira aussi le dernier voile de ma retenue. Il ne me déshabillait pas, il me dépouillait de ma dignité pour ne laisser que la reine de ses désirs. Mes seins jaillirent, les tétons déjà pointés, dressés comme des suppliques vers lui. L'air frais de la pièce sur ma peau brûlante fut une agression supplémentaire.

Il recula d'un pas, me laissant exposée dans la lumière crue de l'après-midi provençal.

— Tu es magnifique quand tu es au bord du gouffre, murmura-t-il en défaisant sa

ceinture. Viens ici. Agenouille-toi. S'il te plaît.

Ce "s'il te plaît" fut l'estocade. Je m'effondrai à ses pieds, mes mains se cramponnant à ses cuisses, ma bouche cherchant déjà la promesse de son sexe qui tendait sa braguette. L'odeur de mon propre désir, acre et musquée, se mélangeait à l'air saturé de sel. Je n'étais plus Élodie, la femme solitaire et brisée. J'étais une créature de sang et de fluides, prête à être dévastée par la seule courtoisie qui importait désormais : celle de sa domination absolue.

Le cliquetis métallique de sa boucle de ceinture résonna dans le silence pesant de la pièce comme un coup de tonnerre. Je levai les yeux, les paupières lourdes, le souffle court. Mes genoux s'enfonçaient dans le tapis de jonc de mer, une texture rugueuse qui me rappelait cruellement ma position : soumise, offerte, déshabillée de toute prétention sociale. Devant moi, son pantalon glissa, et l'odeur de sa peau, ce mélange enivrant de santal, de sueur propre et de l'iode qui entrainait par la fenêtre ouverte, m'assaillit les sens.

Il n'était pas seulement un homme ; il était mon naufrage et ma bouée.

Sa verge jaillit de ses sous-vêtements, fière, sombre et pulsante. Une veine épaisse serpentait le long de son sexe, battant au rythme de son cœur, au rythme de notre tension. Je laissai échapper un gémissement sourd, une plainte animale que je ne reconnus pas. Mes mains, tremblantes, remontèrent le long de ses cuisses musclées, sentant la chaleur de son sang sous la peau.

— Tu as soif, Élodie ? murmura-t-il d'une voix éraillée par le désir.

Il ne m'attendit pas. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chevelure avec une brutalité contenue, me forçant à basculer la tête en arrière. Il voulait voir mes yeux, il voulait voir l'instant précis où je renonçais à moi-même. Ses pupilles étaient dilatées, deux abîmes noirs où je voyais mon propre reflet, celui d'une femme qui n'avait plus peur

de se noyer.

— Oui, lâchai-je dans un souffle, mes lèvres effleurant déjà le gland pourpre, déjà perlé d'une rosée translucide et amère.

Je l'entourai de mes doigts, mesurant sa taille, sa puissance. Il était immense, une colonne de chair brûlante qui semblait vouloir me consumer de l'intérieur. Lorsque je l'accueillis enfin dans ma bouche, la sensation fut un choc électrique. La chaleur, la texture lisse et ferme, le goût de lui... tout m'envahit. Je fermai les yeux, me concentrant sur chaque millimètre de sa peau que ma langue explorait. Je l'aspirai avec une ferveur désespérée, comme si ma vie en dépendait, comme si chaque mouvement de ma gorge pouvait effacer les années de solitude et de deuils silencieux.

Ses hanches donnèrent un premier coup d'une lenteur exquise, enfonçant sa virilité au plus profond de moi. J'étouffai un haut-le-cœur qui se mua immédiatement en un plaisir liquide. Ses mains ne lâchaient pas mes cheveux ; il dirigeait mes mouvements, m'imposant son rythme, sa cadence. Il n'y avait plus de "courtoisie", plus de politesse de façade. Il y avait cet homme, dominateur et magnifique, et moi, sa créature, dévorant son plaisir avec une avidité impudique.

— Regarde-moi quand tu me prends, ordonna-t-il.

J'obéis, les yeux baignés de larmes, les joues mouillées. Ce n'était pas de la tristesse, c'était le trop-plein de tout. La lumière dorée de la Provence jouait sur sa peau, sculptant ses abdos contractés. Je voyais sa mâchoire se serrer, les tendons de son cou se tendre. Il souffrait presque de ce plaisir, et cette souffrance était mon plus beau cadeau.

Je redoublai d'ardeur, utilisant ma main pour stimuler sa base tandis que ma bouche travaillait le sommet. Je sentais le pré-cum glisser sur ma langue, un nectar salé qui

me rendait folle. Le bruit de ma succion, gluant et rythmé, remplissait l'espace, se mêlant aux cris des mouettes au loin.

Soudain, il me saisit sous les aisselles et m'arracha au sol avec une force qui me fit lâcher un cri. Il me porta jusqu'à la grande table en chêne massif, balayant d'un revers de main des papiers et un vase qui se fracassa au sol dans un bruit de cristal brisé. Il m'assit violemment sur le bois froid, mes jambes s'ouvrant d'elles-mêmes, offrant mon intimité déjà trempée à l'air libre.

— Tu crois que ça va suffire ? gronda-t-il, son visage à quelques centimètres du mien. Tu crois que je vais te laisser t'en tirer avec de simples caresses ?

Il plongea ses doigts dans mon sexe sans prévenir. L'invasion fut brutale, totale. Deux doigts s'enfoncèrent dans ma chair en feu, explorant mes replis, cherchant le point précis qui me ferait basculer. Je me cambrai, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, ma chatte se refermant sur lui dans un spasme involontaire.

— Tu es si mouillée, Élodie. Tu dégoulines pour moi.

Il retira ses doigts, luisants de mon propre jus, et les porta à ses lèvres avant de me les faire goûter. Le goût de mon propre désir, musqué et sucré, me fit monter les larmes aux yeux. C'était trop. Trop d'intensité, trop de vérité.

— Je te veux, balbutiai-je, mon bassin cherchant désespérément le contact de son sexe. Prends-moi, je t'en supplie. Ne sois pas gentil. Déchire-moi.

Il eut un sourire prédateur, un sourire qui promettait autant de douleur que d'extase. Il saisit mes chevilles et les ramena sur ses épaules, m'ouvrant plus largement encore, m'exposant dans ma vulnérabilité la plus crue. Le bois de la table me griffait les fesses, mais je ne sentais rien d'autre que le vide entre mes jambes qui hurlait pour être comblé.

Il se plaça entre mes cuisses, le bout de son sexe cherchant l'entrée de mon antre. Il ne pénétra pas tout de suite. Il joua avec mes lèvres, frottant son gland contre mon clitoris gonflé, me torturant avec une précision diabolique. Je gémissais, je le suppliais, je l'insultais presque de me faire attendre.

— Dis-le, murmura-t-il en s'enfonçant de quelques centimètres, juste assez pour me faire perdre la tête. Dis-moi qui tu es pour moi.

— Je suis ta chienne... ta reine... ta chose... murmure-je, perdant toute notion de dignité.

— Tu es à moi, rectifia-t-il avec une autorité qui me fit frissonner jusqu'à la moelle. Et je vais te marquer de telle façon que tu n'oublieras jamais à qui appartient chaque souffle qui sort de tes poumons.

Il se retira presque entièrement, avant de donner un coup de reins dévastateur qui m'empala d'un coup. Mon cri se perdit dans sa bouche alors qu'il m'embrassait avec une violence désespérée, sa langue luttant contre la mienne tandis que son sexe prenait possession de mes entrailles. Le choc fut tel que je crus défaillir. La sensation de plénitude était insupportable, une invasion qui semblait remonter jusque dans ma poitrine.

Le rythme s'installa, sauvage, sans aucune retenue. Chaque assaut nous faisait glisser un peu plus sur la table, le bruit de nos peaux s'entrechoquant résonnant comme des gifles dans la pièce saturée d'érotisme. Je sentais la sueur perler sur son front et tomber sur ma poitrine, se mélangeant à mes larmes. Nous n'étions plus dans la romance, nous étions dans l'exorcisme. Chaque va-et-vient brisait une chaîne, chaque gémississement était une confession.

— Plus fort... murmure-je contre son cou, mes jambes se resserrant autour de sa taille

pour l'attirer encore plus profondément. Détruis-moi...

Il grogna, une main serrant ma gorge sans m'étouffer, juste assez pour me faire sentir son pouvoir, tandis que l'autre se posait sur mon clitoris pour m'achever. Le plaisir commença à monter, une vague de fond venue des profondeurs de la mer que nous surplombions, prête à tout emporter sur son passage. Nous étions au bord de l'explosion, à cet instant précis où la douleur et la joie ne font plus qu'un.

Sa main se crispa sur ma gorge, ses phalanges s'enfonçant dans ma chair avec une fermeté qui m'arracha un râle étranglé, un son qui n'avait plus rien d'humain. C'était la frontière entre la douleur et l'extase, une ligne si fine qu'elle s'effaçait sous ses coups de boutoir. Il ne me baisait pas, il me labourait, cherchant à atteindre cette zone de mon être où plus aucun secret ne pouvait subsister.

Ses doigts, agiles et impitoyables, travaillaient mon clitoris avec une régularité de métronome, créant un court-circuit entre mes hanches et mon cerveau. La friction était brûlante, presque insupportable. Je sentais mon sexe gonflé, ruisselant de ma propre jouissance, une cascade de luxure qui venait tremper ses testicules à chaque fois qu'il s'enfonçait en moi. Le bruit était obsédant : le claquement rythmé de son bassin contre mes fesses, le succion de sa verge entrant et sortant de ma mouille, et le souffle court, animal, qui s'échappait de nos poitrines.

— Regarde-moi, grogna-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille comme un tonnerre lointain. Regarde ce que tu me fais.

Je redressai la tête, mes yeux noyés de larmes et de désir, pour plonger mon regard dans le sien. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris, ne laissant qu'un gouffre noir de besoin pur. Il était à moi. Dans cette déchéance magnifique, il était mon sujet autant que mon maître. Ses mouvements devinrent plus erratiques, plus violents. Il lâcha ma gorge pour saisir mes hanches, ses doigts s'ancrant dans ma peau comme s'il craignait que je m'envole ou que je disparaisse dans l'écume de la mer qui grondait

au-dehors.

— Je vais... je vais tout te donner, hoquetai-je, mon dos s'arquant sous la force de l'assaut. Prends tout... ne laisse rien...

Mon bassin s'éleva de lui-même, cherchant à l'engloutir davantage. Chaque va-et-vient m'emportait plus loin. Je sentais les battements de mon cœur dans mon sexe, une pulsation sauvage qui répondait à la sienne. La tension monta d'un cran, une électricité statique qui faisait dresser les poils de mes bras. Mon corps commença à trembler, de petites secousses d'abord, puis de grands spasmes qui me secouaient tout entière.

C'est alors que le barrage céda.

L'orgasme me frappa avec la violence d'une déferlante. Ce ne fut pas une simple libération, ce fut une exécution. Ma vue se brouilla, ne laissant que des éclairs blancs derrière mes paupières closes. Mes muscles vaginaux se contractèrent avec une force incroyable, emprisonnant sa queue dans un étau de plaisir pur. Je criai son nom, un cri déchirant qui se perdit dans le fracas des vagues contre les rochers en contrebas. Je sentais chaque goutte de son foutre jaillir en moi, chaude, épaisse, une semence de vie et de soumission qui venait sceller notre pacte. Il s'effondra sur moi, son front contre mon épaule, son souffle erratique brûlant ma peau trempée de sueur.

Le silence qui suivit fut plus éloquent que n'importe quelle déclaration. Nous restâmes ainsi, soudés l'un à l'autre sur cette table de bois brut, nos fluides se mélangeant et refroidissant lentement sur nos peaux. L'odeur du sexe, musquée et entêtante, se mariait à celle de l'iode qui entrait par la fenêtre entrouverte.

Il se retira lentement, un gémissement de regret s'échappant de mes lèvres à la perte de sa chaleur. Il ne s'éloigna pas. Il prit mon visage entre ses mains, ses pouces essuyant les traces de sel sur mes joues.

— C'est fini, murmura-t-il. Les mots, les jeux, la traque... Tout ça appartient au passé.

Il m'aida à me redresser. Mes jambes étaient de coton, mon corps lourd d'une lassitude délicieuse. Il me porta jusqu'au grand lit qui faisait face à l'océan. Là, dans la pénombre de notre nouvelle demeure sur la côte, il m'allongea et se drapa contre moi.

Je n'étais plus la proie qu'il piégeait entre les lignes de ses poèmes cruels. Je n'étais plus l'élève soumise à ses caprices littéraires. En cet instant, sous le ciel immense de cette côte sauvage, j'étais la reine de son plaisir, la gardienne de ses silences. Nous nous étions mutuellement détruits pour mieux nous reconstruire, ici, loin du monde, là où la terre s'arrête et où l'infini commence.

— On reste ? demandai-je dans un souffle, la tête posée sur son torse où son cœur retrouvait enfin un rythme humain.

Il resserra son étreinte, déposant un baiser sur le sommet de mon crâne.

— On reste. Jusqu'à ce que la mer emporte la maison. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'encre.

Je fermai les yeux, bercée par le ressac. La douleur des mois passés s'était évaporée, transmutée en cette paix charnelle et absolue. Nous étions deux naufragés ayant enfin trouvé leur rivage. Et alors que le sommeil commençait à m'emporter, je sus que ce n'était pas la fin d'une histoire, mais le premier chapitre d'une éternité à s'aimer, à se perdre, et à se retrouver chaque soir dans le fracas des corps et le sel des larmes.

La nuit était tombée sur la côte, mais pour nous, pour la première fois, le jour se levait.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Dites-le-moi encore : Les Cicatrices du Plaisir"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)